LES ARTICLES DU JOUR .COM

"Le site internet où le lecteur devient plus intelligent"

VENDREDI 10 MAI 2024

La modernité ne peut pas être sauvée **- Tom Murphy**

► **Nouveaux développements et acceptation de nos difficultés sans blâme (Erik Michaels) p.2**
► **À quelle distance se trouvent les étoiles ? (Tom Murphy) p.7**
► **Les harengs rouges, le transhumanisme et bien... les fourches (The Honest Sorcerer) p.15**
► **Le remplacement des éoliennes (Vincent Mignerot) p.19**
► **Les plastiques sont-ils en train de nous tuer ? (Ugo Bardi) p.22**
► **Malthus, un précurseur de la décroissance (Michel Sourouille) p.29**

∞ SECTION POLITIQUE ∞ p.33

► **Poutine ne bluffe pas (James Rickards) p.33**
► **L'innommable carnage de l'OTAN (Dmitry Orlov) p.36**
► **Bienvenue dans l'État de guerre (Doug Casey) p.37**
► **Tuer, exterminer, anéantir (Diplo) p.43**
► **Urgence-o-rama (James Howard Kunstler) p.46**
► **Ouvrir la fenêtre d'Overton (Jeffrey Tucker) p.48**
► **Largement toxique (Tim Watkins) p.52**
► **Liberté, égalité, fraternité, 3 idées indissociables dans un équilibre. (Charles Sannat) p.56**
► **Les Jeux olympiques de la mauvaise foi (James Howard Kunstler) p.58**
► **ILLUSION DES ILLUSIONS (Patrick Reymond) p.60**
► **MORT ET RENAISSANCE (Patrick Reymond) p.61**
► **La déconnexion de l'élite américaine (Simplicius) p.67**

SECTION ÉCOLO # p.85

► **Refroidir la Terre en réfléchissant la lumière du soleil dans l'espace (DGR) p.85**
► **Le mauvais côté de la médaille : abstraire, extraire, distraire (DGR) p.88**
► **La viande cultivée en laboratoire consomme beaucoup d'énergie et est jusqu'à 25 fois plus nocive pour le climat que le bœuf (Alice Friedemann) p.92**
► **Des véhicules particuliers de plus en plus chers (Philippe Béchade) p.95**
► **Adieu au Green Deal européen ? (Bill Wirtz) p.97**
► **LE COIN DE JEAN-MARC JANCOVICI p.98**

$ SECTION ÉCONOMIE $ p.104

► **Pourquoi ce Permabear est devenu haussier (Sean Ring) p.104**
► **Car demain nous mourrons... (Brian Maher) p.107**
► **Le mythe de l'Homo Economicus (Ryan McMaken) p.112**
► **Les propriétaires américains pris à la gorge (Philippe Béchade) p.114**
► **L'éléphant de 1,3 trillion de dollars dans la pièce (David Stockman) p.116**
► **Mauvaises nouvelles, j'en ai peur (James Rickards) p.121**
► **Un vrai casse-tête (Bill Bonner) p.124**

► Suivre l'argent (Bill Bonner) p.127
► Noir et blanc (Bill Bonner) p.130
► La fête de quartier de l'Amérique (Bill Bonner) p.133
► Comment la Fed en est venue à aimer l'inflation (Bill Bonner) p.138
► Tous les grands pays veulent de l'inflation (Bill Bonner) p.140

▲RETOUR▲

<<><><><><><><> (0) <><><><><><><>

• Nouveaux développements et acceptation de nos difficultés sans blâme

Erik Michaels 08 mai 2024

Problems, Predicaments, and Technology

This blog covers many different aspects of ecological overshoot focusing on climate change, pollution loading, and energy and resource decline. Specific areas of interest also include anthropocentrism, hubris, cognitive dissonance, and optimism bias.

Coupe à blanc le long de Chattooga Ridge Rd. en Caroline du Sud

L'article éclectique d'aujourd'hui porte sur de nouveaux développements qui sont apparus récemment, réitérant des questions que j'ai soulevées précédemment, parfois à plusieurs reprises. L'une de ces questions a trait à notre identité et à notre nature en tant qu'espèce. Cela diffère de ce que nous sommes individuellement, comme le démontre le principe de puissance maximale (PPM). Néanmoins, la violence dans les limites de la civilisation est bien documentée, même si la plupart des individus ne pratiquent pas eux-mêmes la violence. J'ai évoqué à plusieurs reprises la violence que nos plus proches cousins, les chimpanzés, exercent au sein de leurs tribus pour souligner que cette tendance (la violence) est inscrite dans nos gènes. Au cours de nombreuses discussions ces dernières années, on m'a fait remarquer que cette tendance était due à notre société patriarcale plutôt qu'à une base strictement génétique et qu'une société matriarcale comme celle de nos cousins les plus proches, les bonobos, résoudrait ce problème. C'est ce que je croyais jusqu'à ce qu'une nouvelle étude montre que ce n'est pas le cas. On peut soutenir qu'il existe en fait deux types d'agression dans la violence humaine et qu'il y a un paradoxe de la bonté dans lequel nous sommes devenus plus domestiqués, ce qui signifie que nous sommes devenus à la fois moins violents et plus violents. Quoi qu'il en soit, nous n'avons pas de société matriarcale à l'heure actuelle, et je doute fortement (mais je ne peux pas l'exclure) que le fait de tenter d'instaurer une telle société aurait beaucoup d'effet sur l'ensemble des difficultés causées par notre état de dépassement extrême.

J'ai également souligné à maintes reprises que l'attribution de responsabilités n'aboutissait qu'à très peu de choses, voire à rien du tout. Je continue à voir différents documentaires qui sont absolument risibles car ils pointent du doigt différentes parties de l'équation globale, et beaucoup d'entre eux (comme celui-ci) se révèlent dans les 15 premières minutes indignes de mon temps. Un autre documentaire s'est avéré meilleur, mais a tout de même commis des erreurs flagrantes, comme je l'ai souligné ici, je cite :

> *"La plupart d'entre nous sont bien conscients de la façon dont nous sommes en train de nous tuer nous-mêmes à cause de la pollution, des pesticides, des herbicides, des engrais, des antibiotiques et autres additifs, médicaments et produits chimiques avec lesquels nos aliments sont transformés, mais ce film ouvre les yeux, même pour ceux d'entre nous qui sont familiers avec ce phénomène.*
>
> *Personnellement, j'ai arrêté de manger du poisson et des fruits de mer en 2014 après avoir appris qu'ils contenaient du mercure et des microplastiques, entre autres polluants. Les fruits de mer me manquent, mais je ne pouvais pas supporter les risques liés à leur consommation.*
>
> *Regarder les tribus indigènes se faire éliminer par des gangs militarisés en Amérique du Sud est écœurant. Réaliser que nos ancêtres ont eu le même comportement colonialiste ici aux États-Unis et dans de nombreux autres endroits du monde me donne le vertige. Ces mêmes activités se déroulent aujourd'hui en Ukraine et à Gaza. Il s'agit littéralement du principe de puissance maximale en action. La laideur et la dépravation de cette situation sont extrêmement troublantes.*
>
> *Je ne suis pas d'accord avec la thèse générale du film, à savoir qu'il suffit de se débarrasser de la production d'animaux pour la viande pour avoir un avenir sain et durable. J'en sais beaucoup trop sur l'utilisation de la technologie ; en effet, l'agriculture elle-même étant le fondement de la civilisation, notre mode de vie n'est pas durable pour commencer - la viande n'est qu'une partie de l'équation. Ainsi, même s'il peut être bénéfique de réduire ou d'éviter la consommation de viande, c'est notre utilisation globale de la technologie qui est à l'origine du dépassement écologique auquel nous sommes confrontés. Il faut réduire l'utilisation de la technologie dans son ensemble, et pas seulement la consommation de viande. Cela se produira, que nous le voulions ou non. S'y attendre et comprendre notre manque d'action fait partie de l'acceptation de l'ensemble des problèmes auxquels nous sommes confrontés".*

Inutile de dire que bon nombre de ces documentaires tiennent compte d'une partie de l'équation globale, y compris ceux qui pointent du doigt les émissions, mais la plupart d'entre eux passent complètement à côté du fait que **le dépassement écologique** est la situation difficile qui devrait être mise en évidence, et non le changement climatique ou la perte de biodiversité ou l'extinction ou la charge de pollution ou la maladie ou la résistance aux antibiotiques ou toute autre situation difficile symptomatique d'un dépassement. En outre, ce qu'il faut souligner, c'est que notre comportement en matière d'utilisation de la technologie est précisément à l'origine de ce dépassement. Il est hilarant de prétendre que l'énergie verte ou propre résoudra le problème, car cela ne modifie pas le système non durable de la civilisation et ne réduit pas non plus le dépassement.

Une nouvelle étude établit un lien entre la maladie de Creutzfeldt-Jakob (MCJ) chez deux chasseurs décédés et la maladie du dépérissement chronique (MDC) chez des cerfs infectés. Ce problème n'est pas près de disparaître, car les prions sont littéralement indestructibles. Voici une carte des endroits où l'on sait qu'il y a des cas de MDC aux États-Unis et au Canada.

À propos du Canada, deux nouveaux articles (ici et ici) prédisent une nouvelle année d'incendies de forêt massifs. Le lendemain du jour où j'ai terminé cet article (mais avant qu'il ne soit publié), je suis tombé sur cet article qui indique qu'une nouvelle année d'incendies de forêt massifs est déjà arrivée. J'ai récemment (il y a environ deux mois) publié des informations sur les incendies "zombies" au Canada, qui brûlent sous terre pendant l'hiver et se rallument au printemps ou en été. Cela n'est probablement pas très surprenant pour la plupart des gens, compte tenu de l'augmentation considérable des températures mondiales au cours de l'année écoulée.

De nouveaux problèmes que la plupart des gens, y compris moi, n'avaient jamais imaginés, apparaissent aujourd'hui. Je pense que cela est très probablement lié aux questions mises en évidence dans cet article que j'ai écrit il y a deux ans.

Beaucoup de gens sont beaucoup plus naïfs qu'ils ne veulent bien l'admettre, et voici un article basé sur ce fait concernant un article que **Charles Hugh Smith** a écrit. C'est vraiment une excellente information, et j'ai apprécié le fait que Charles ait commencé son article par un qualificatif - qu'il n'"aime" pas ses prévisions ; et pour ceux d'entre vous qui ne l'ont pas vu la semaine dernière, voici comment j'ai terminé mon article à l'époque, entre guillemets :

> *"La semaine prochaine, j'approfondirai certains sujets que j'ai abordés dans le passé et j'expliquerai comment ils se sont aggravés. Même mes lecteurs habituels risquent d'être quelque peu déstabilisés, mais la plupart d'entre eux ne seront probablement pas surpris. Je n'aime pas du tout avoir raison sur ces questions, car cela confirme tout ce que j'ai souligné dans ce blog - toutes les choses sur lesquelles je ne veux pas avoir raison".*

De même, j'ai récemment posté un article de Resilience qui souligne la difficulté d'essayer d'échapper à l'âge de fer avec cette introduction, je cite :

> *"Et s'il n'y a pas d'issue ? Une fois que l'on a compris que* ***la civilisation elle-même n'est pas viable parce qu'elle repose sur la technologie de l'agriculture****, et que toutes les autres technologies avancées reposent sur l'infrastructure de la civilisation agricole, on se rend compte que TOUTES les infrastructures construites par l'homme ne sont pas viables et vont s'effondrer."*

Il existe un site web que j'aimerais partager et qui contient une mine d'informations présentées sous forme d'images et de graphiques, comme expliqué ci-dessous, je cite :

> *"L'anthroposphère désigne l'environnement construit par l'homme, y compris toutes les structures, infrastructures et établissements humains qui existent à la surface de la terre. Il s'agit essentiellement du monde construit par l'homme et de l'impact des activités humaines sur la surface de la terre.*
>
> *En ce sens, l'anthroposphère est à l'espace ce que l'anthropocène est au temps. Tout comme l'Anthropocène représente le moment où les activités humaines ont commencé à affecter de manière significative les systèmes naturels de la Terre, l'Anthroposphère représente la manifestation physique de cet impact sur la surface de la Terre. L'Anthroposphère et l'Anthropocène sont les deux faces d'une même pièce, représentant les aspects physiques et temporels de l'influence profonde des activités humaines sur la planète".*

Lorsque j'évoque le "*monde construit par l'homme*", il peut être difficile pour beaucoup de gens de le visualiser. L'Anthroposphère donne donc une vision beaucoup plus approfondie de ce dont je parle. Attention, une grande partie des informations disponibles sur ce site peuvent être plutôt déprimantes.

En parlant de déprime, de nouvelles informations sur les microplastiques sont constamment mises à disposition et cet article en explique bien plus que ce que la plupart des gens voudront probablement savoir. Un autre article sur l'absorption de toxines par les microplastiques sur la peau a été publié trois jours plus tard. Vous êtes littéralement englouti dans ce que l'on pourrait appeler la "*soupe de microplastiques*". Tout cela devait inévitablement se produire. Un article remarquable de **Tim Morgan** explore les raisons pour lesquelles nous sommes surpris par ces inévitabilités. Bien que son article porte davantage sur les raisons pour lesquelles nous sommes surpris lorsque des impossibilités ne se produisent pas comme nous avons été amenés à le croire, il va dans le même sens, à savoir que les gens sont surpris par ce qui était inévitable dès le départ.

Autre fait intéressant, le 16 avril 2024, l'Institut du futur de l'humanité a fermé ses portes. Peut-être savent-ils que l'avenir, s'il y en a un, est effectivement sombre, je cite :

> *"Établi en 2005, initialement pour une période de trois ans, le Future of Humanity Institute était un groupe de recherche multidisciplinaire de l'Université d'Oxford. Il a été fondé par le professeur Nick Bostrom et a rassemblé un ensemble de chercheurs sélectionnés dans des disciplines telles que la philosophie, l'informatique, les mathématiques et l'économie pour étudier les grandes questions de la civilisation humaine, en essayant de les protéger des pressions académiques ordinaires et de créer une culture organisationnelle propice à la créativité et au progrès intellectuel.*
>
> *Au cours de ses 19 années d'existence, l'équipe de FHI a apporté une série de contributions à la recherche qui ont aidé à changer notre conversation sur l'avenir et ont contribué à la création de plusieurs nouveaux domaines et paradigmes. FHI a participé à la germination d'un large éventail d'idées, notamment le risque existentiel, l'altruisme efficace, le long terme, l'alignement de l'IA, la gouvernance de l'IA, le risque catastrophique mondial, les grands avenirs, les risques liés à l'information, la malédiction de l'unilatéralisme et l'incertitude morale. Il a également réalisé des travaux importants sur l'anthropologie, l'éthique de l'amélioration humaine, la modélisation du risque systémique, les marchés de prévision et de prédiction, la recherche d'une intelligence extraterrestre, ainsi que sur les attributs et les implications stratégiques des principales technologies futures. L'une de ses principales contributions a été de montrer qu'il était possible de mener des recherches rigoureuses sur les grandes questions relatives à l'avenir de l'humanité.*
>
> *Au fil du temps, l'Institut a été confronté à des difficultés administratives croissantes au sein de la Faculté de philosophie (son siège). À partir de 2020, la Faculté a imposé un gel de la collecte de fonds et de l'embauche. Fin 2023, la Faculté de philosophie a décidé que les contrats du personnel restant de l'ICF ne seraient pas renouvelés. Le 16 avril 2024, l'Institut a été fermé.*
>
> *Au cours de ses dix-neuf années d'existence, l'ICF a inspiré l'émergence d'un écosystème dynamique d'organisations où les types de questions sur lesquelles l'ICF a enquêté peuvent être explorés. Les anciens élèves de l'Institut continueront à mener des recherches sur ces questions, tant à Oxford que dans d'autres endroits du monde. Des sujets qui luttaient autrefois pour une existence précaire en marge d'un seul département de philosophie sont aujourd'hui étudiés par des laboratoires d'IA de premier plan, des agences gouvernementales, des organisations à but non lucratif et des centres de recherche universitaires spécialisés (et bien d'autres sont en cours de création)".*

J'ai toujours trouvé que le long-termisme était aveugle au dépassement. En tout état de cause, certains des documents que j'ai lus à ce sujet semblaient aller dans le même sens que ce qu'écrit Tim Morgan dans son article quelques paragraphes plus haut - des impossibilités dont les gens seront surpris lorsqu'elles ne se produiront pas parce qu'elles ne peuvent pas se produire. Cela ressemble beaucoup à l'idée de la poursuite de la civilisation et à la surprise de beaucoup de gens lorsqu'elle ne reviendra jamais à ce qu'elle était à son apogée (parce que c'est impossible). Bien entendu, de nombreuses personnes chercheront à blâmer quelqu'un ou quelque chose pour l'effondrement de la civilisation, alors qu'en réalité, c'était la seule chose qu'elle pouvait faire. Dave Pollard a écrit cet article sur les raisons pour lesquelles tout s'effondre dans un effort pour éviter d'attribuer des responsabilités et deux parties me sautent aux yeux, la première étant cette citation :

> *Il y a de plus en plus de preuves scientifiques que, comme toute autre créature sur la planète, ce que nous croyons et faisons est entièrement le résultat de notre conditionnement biologique (ce que notre ADN et la chimie de notre corps nous "disent" de faire) et de notre conditionnement culturel (ce que les gens que nous connaissons, les choses que nous étudions, notre environnement et nos expériences nous "disent" de faire), étant donné les circonstances toujours imprévisibles de chaque moment. Lorsque vous criez sur quelqu'un qui vous a coupé la route dans les embouteillages, ce n'est pas "votre" décision ; c'est simplement votre conditionnement qui joue. Ce conditionnement changera au fur et à mesure que vous*

serez exposé à de nouvelles informations et expériences, mais ce n'est pas "vous" qui le changerez.

Cela peut sembler désespérant, mais ce n'est pas le cas. Au fur et à mesure que notre conditionnement à de nouvelles informations et expériences nous a changés, nous en sommes venus à croire, par exemple, que l'homosexualité est biologique et non une maladie mentale. Nous avons appris que les maladies que nous pensions être le résultat d'une mauvaise éducation ou de "mauvais esprits" ont des causes naturelles, et que les personnes qui en souffrent et leurs familles méritent notre soutien, et non notre condamnation.

Lorsque l'on réalise que nos situations, nos croyances et nos comportements sont le résultat de notre conditionnement, et non de notre libre arbitre ou de notre contrôle, on est enclin à essayer de comprendre ce qui sous-tend les actions qui nous déplaisent - comme la violence, la guerre, la malhonnêteté et l'égoïsme - au lieu de chercher à blâmer quelqu'un ou quelque chose pour ces actions.

Dans de nombreux cas, ce qui sous-tend ces actions sont des sentiments profonds de colère, de haine, de chagrin et surtout de peur, qui se métastasent en nous sous forme de traumatismes, attendant simplement d'être remués et déclenchés par un événement qui n'a en fait rien à voir avec l'événement ancien qui nous a conditionnés à réagir comme nous le faisons - comme nous n'avons pas d'autre choix que de réagir. Dans certains cas, ce traumatisme est même transmis de génération en génération dans notre ADN et dans la chimie corporelle que nous héritons de nos parents".

Puis il explique la deuxième façon dont tout s'écroule, encore une fois, sans blâmer personne, je cite :

"Ainsi, lorsque nous observons les guerres, les meurtres, les violences domestiques, les mauvais traitements infligés aux animaux, le racisme, les brimades, le mensonge, l'oppression, la misogynie ou toute autre forme de violence ou de haine, nous pouvons, en y regardant de plus près, comprendre qu'il s'agit d'un comportement conditionné, sur lequel les auteurs et les participants n'ont absolument aucun contrôle. Cela ne signifie pas que nous approuvons ce comportement ; cela signifie simplement que nous reconnaissons que, compte tenu du conditionnement des personnes impliquées, ce résultat était explicable et, malheureusement, inévitable.

Que faire alors ? Lever les bras au ciel et dire que de telles atrocités sont simplement "notre façon d'être" et que nous devons les accepter ? En fait, comprendre le conditionnement qui a conduit à ces atrocités est une action très importante en soi. Cette compréhension peut nous amener à éviter d'aggraver la situation et à commencer à traiter les facteurs qui ont conduit à ce mauvais comportement ou à cette atrocité, de sorte que, peut-être, nous puissions commencer à nous conditionner les uns les autres pour atténuer ou même prévenir de tels comportements et atrocités à l'avenir. Blâmer les gens, les traiter de méchants, de malveillants ou de fous ne changera rien, si ce n'est qu'ils risquent de commettre encore plus de méfaits et d'atrocités en guise de représailles autojustifiées. Mais si nous avons été conditionnés à blâmer plutôt qu'à essayer de comprendre, nous blâmerons.

C'est pourquoi tout s'écroule, alors que personne n'est à blâmer. C'est en partie parce que tout ce que les humains fabriquent s'écroule, tout s'effondre lorsqu'il n'est plus viable, lorsqu'il devient trop grand, trop vieux ou trop compliqué à tenir. Et en partie parce que tout ce que nous faisons est un comportement conditionné, souvent irrationnel, et que ce comportement, sur lequel nous n'avons aucun contrôle, est souvent destructeur et contribue à ce que tout s'écroule, même si nous faisons tous de notre mieux et que nous avons les meilleures intentions dans ce que nous faisons".

Il poursuit en expliquant la troisième partie, notre comportement social et notre collaboration, ainsi que ce qui se passera au fur et à mesure que l'effondrement se produira. Je ne suis pas aussi optimiste sur le fait que l'effondrement se produira pendant un millénaire ou des générations. Cependant, je suis d'accord pour dire que les choses se dérouleront beaucoup plus lentement que ce que beaucoup de gens pensent, sauf pour les marches d'escalier vers le prochain niveau de simplicité. J'aime les rappels que Dave met en avant, car je pense que nous

en avons tous besoin à un moment ou à un autre pour rester conscients de la nature des situations difficiles auxquelles nous sommes confrontés, en particulier l'impermanence de tout et le changement continu qui est la seule constante de la vie.

Avant de clore cette semaine, je vous laisse avec ce morceau de connaissance de Richard Adrian Reese, qui ressemble en fait à beaucoup d'articles ici. Il s'agit d'un extrait d'un nouveau livre sur lequel il travaille et qui s'intitule *Wild, Free, & Happy* (Sauvage, libre et heureux). Bonne lecture et, jusqu'à la prochaine fois, vivez maintenant !

▲RETOUR▲

• À quelle distance se trouvent les étoiles ?

Tom Murphy Publié le 2024-05-07

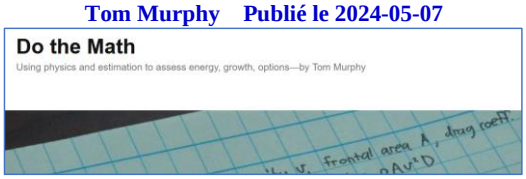


Photo de Michael J. Bennett

Le billet de cette semaine s'écarte un peu de l'activité habituelle, car il répond à une question que je me posais. Plutôt que de demander à Google, j'ai creusé comme un intello pour obtenir une image plus complète.

L'un de mes discours fréquents porte sur l'immensité de l'espace, dans le contexte où nous pouvons rejeter les fantasmes sur les humains voyageant vers les étoiles. À la fin de mon discours, j'effectue un calcul à l'ancienne pour renforcer ce point, mais en attendant, nous allons nous amuser à donner une idée de l'échelle du ciel que nous voyons avec nos yeux.

Si l'on considère un modèle à l'échelle dans lequel le soleil est réduit à la taille d'un grain de sable (environ 1

millimètre), l'étoile voisine la plus proche se trouve à environ 30 km. À cette échelle, une année-lumière correspond à environ 7 km. Mais dans quelle mesure ce fossé béant est-il typique de notre région de la galaxie ? Et à quelle distance se trouvent généralement les étoiles que nous observons dans le ciel nocturne ?

Avant de répondre à ces questions, combien d'étoiles pouvons-nous voir à l'œil nu ? Cela dépend de l'obscurité du ciel. Selon le catalogue Hipparcos, qui arrondit les magnitudes visuelles apparentes à l'entier le plus proche, il existe deux étoiles de magnitude -1 : Sirius et Canopus. Huit autres se rejoignent à la magnitude zéro, 12 à la première magnitude, 71 à la deuxième, 192 à la troisième, 622 à la quatrième, 1909 à la cinquième et 5976 à la sixième, stade auquel nos yeux s'essoufflent. Dans un ciel de banlieue, on peut observer la quatrième magnitude, soit environ 1 000 étoiles (pas toutes en même temps, car seule la moitié est visible à la fois). À la cinquième magnitude, nous obtenons environ 3 000 étoiles (tout ciel confondu). À la limite, nous comptons environ 9 000 étoiles. Environ la moitié de ce nombre se trouve au-dessus de l'horizon à un moment donné.

Soit dit en passant, aller dans l'espace n'améliore en rien la visibilité : l'atmosphère est d'une transparence impressionnante aux longueurs d'onde visibles (elle ne "mange" qu'un dixième de magnitude environ). J'étais très heureux de voir le ciel nocturne depuis le Mauna Kea lors de mon premier voyage d'observation en tant qu'étudiant diplômé. Étant situé au-dessus de 40 % de l'atmosphère terrestre, c'est le lieu le plus proche de l'espace que j'aie jamais connu. Le problème, c'est que les faibles niveaux d'oxygène nuisent à la sensibilité visuelle, si bien que lorsque je suis sorti pour la première fois, c'était vraiment nul : Je ne voyais presque rien (j'ai fini par m'adapter à l'obscurité, mais beaucoup plus lentement qu'à basse altitude). L'espace est encore pire en ce qui concerne l'oxygène.

Les distances à la manière des idiots

Le fait que nous puissions voir quelques milliers d'étoiles dans le ciel implique grossièrement que nous voyons une boîte d'étoiles s'étendant sur environ 20 séparations stellaires de côté. Je suis sûr que j'ai perdu la plupart des gens. Ce que je veux dire, c'est que si nous prenons le modèle le plus simple possible, en donnant à chaque étoile un domaine cubique et en les disposant toutes dans un réseau cubique, un ensemble de 20×20×20 de ces "boîtes d'étoiles" totaliserait 8 000 étoiles, ce qui correspondrait à peu près à ce que nous pouvons voir à l'œil nu (10 par 10 par 10 serait timide à 1 000 étoiles). Le modèle est trop stupide pour se donner la peine de fixer un chiffre précis. Quoi qu'il en soit, assis au milieu de cette boîte, nous verrions 10 étoiles dans chaque direction, soit environ 45 années-lumière si nous utilisons l'étoile la plus proche à 4,5 années-lumière pour définir l'espacement typique de la boîte.

C'est tout ? à 50 années-lumière ? Pas vraiment. Les étoiles ont toutes sortes de masses (et donc de luminosités), de sorte que nous ne pouvons pas voir les étoiles les plus proches parce qu'elles sont trop faibles, alors que nous voyons des étoiles très lointaines qui s'enflamment.

Hipparcos

La mission Hipparcos a effectué des mesures minutieuses de plus de 100 000 positions d'étoiles, mesurant la parallaxe de toutes les étoiles du ciel à un niveau bien inférieur à la limite de l'œil nu. La parallaxe est l'oscillation annuelle apparente de la position des étoiles due à l'orbite de la Terre autour du soleil ; l'importance de l'oscillation diminue pour les étoiles plus éloignées. La distance astronomique appelée parsec (3,26 années-lumière) découle des observations de parallaxe. Une étoile située à une distance d'un parsec (aucune n'est aussi proche) aurait une amplitude d'oscillation sur le ciel d'une seconde d'arc. Ces oscillations sont donc très très petites (bien moins d'une seconde d'arc) et difficiles à mesurer. C'est pourtant ce qu'a fait Hipparcos.

En utilisant la version originale du catalogue Hipparcos, j'ai étudié la "vraie" histoire un dimanche soir il y a deux semaines. En bref, quelle que soit la magnitude visuelle (luminosité de l'étoile), les distances typiques sont de l'ordre de dizaines à centaines d'années-lumière.

Plutôt que de fournir un tableau abrutissant, ce qui suit est une promenade plus digeste à travers l'histoire, des étoiles les plus brillantes aux plus sombres que nous voyons dans le ciel. Quelques mots sur les magnitudes. L'échelle des magnitudes est logarithmique, c'est-à-dire qu'une différence de cinq magnitudes correspond à un facteur de 100 en termes de luminosité. Les magnitudes apparentes sont ce à quoi nous faisons généralement référence lorsque nous parlons de la magnitude d'une étoile : comment elle apparaît à la distance à laquelle elle se trouve. Le même type d'étoile a une magnitude apparente plus faible (plus brillante) au fur et à mesure qu'elle se rapproche. Les magnitudes absolues mettent tout le monde sur un pied d'égalité, en demandant quelle serait la magnitude apparente si l'on observait l'étoile à une distance de 10 parsecs (32,6 années-lumière). Il s'agit de la luminosité intrinsèque de l'étoile. Par exemple, le soleil est intrinsèquement plus faible que presque toutes les étoiles que nous voyons lorsque nous levons les yeux vers le ciel, avec une magnitude absolue de M = 4,8. Pourtant, son extrême proximité lui confère une magnitude apparente de m = -26,7 (un facteur de 4×1012 dû au fait que le soleil est 2×106 fois plus proche que 10 parsecs). La convention utilise un m minuscule pour la magnitude apparente et une majuscule pour la magnitude absolue.

Les deux plus brillantes

Sirius, avec m = -1,44 mag, et Canopus, avec m = -0,62, sont en tête de liste. Ils se trouvent respectivement à 8,6 et 310 années-lumière. Ces distances sont déjà remarquablement typiques de celles que l'on trouve à presque toutes les luminosités. La disparité est aussi une première leçon : les variations sont importantes et désordonnées.

Magnitude zéro

Nous avons repéré 8 étoiles, dont les distances varient de 4,4 années-lumière (Alpha Centauri A) à 773 années-lumière (Rigel). En ignorant les extrêmes (ce que nous continuerons à faire), nous obtenons une fourchette de 11,4 à 428 années-lumière (de Procyon à Bételgeuse). Quoi qu'il en soit, c'est Orion qui remporte la palme de la distance à la magnitude zéro. La distance médiane est de 40 années-lumière.

Première magnitude

Douze autres étoiles viennent s'ajouter à la liste. La plus proche est Alpha du Centaure (la composante B d'une étoile double) à 4,4 années-lumière, et la plus éloignée est Deneb, à 1 550 années-lumière. Si l'on exclut ces deux extrêmes, il reste 16,8 à 604 années-lumière (Altaïr et Antarès). Deneb mérite une attention particulière. C'est l'étoile brillante la plus lointaine du ciel, et elle fait partie du Triangle d'été. Avec une magnitude absolue de M = -7,1, elle est la plus brillante des étoiles. Seules deux étoiles de deuxième magnitude sont plus éloignées : eta Canis Major (la queue du chien), à 3 200 années-lumière (m = 2,5 magnitude), et delta Canis Major (sa croupe), à 1 790 années-lumière (m = 1,83 mag). Ensuite, seules cinq autres étoiles de troisième magnitude (sur 192) sont plus éloignées que Deneb. Elle se distingue donc des autres. La distance médiane des étoiles de première magnitude est de 170 années-lumière.

Deuxième magnitude

Nous ajoutons maintenant 71 étoiles, avec une distance médiane de 177 années-lumière (presque la même que pour le groupe précédent de 12). La fourchette s'étend de 36 à 3 200 années-lumière. Si l'on exclut les 10 % les plus proches (7) et les 10 % les plus éloignés (7) afin de prendre en compte les étoiles typiques - et non les étoiles aberrantes - il nous reste de 66 à 820 années-lumière.

Troisième magnitude

192 nouvelles étoiles produisent une médiane de 206 années-lumière, allant de 12 à 2 570 (note : pas aussi loin que les étoiles de deuxième magnitude les plus éloignées). Si l'on retire les 10% les plus proches et les 10% les plus éloignés, la fourchette s'étend de 60 à 730 années-lumière. Là encore, les résultats sont assez similaires à ceux de la deuxième magnitude. Pour les étoiles de troisième magnitude (en gros, celles qui forment les constellations reconnaissables), seules 18 des 285 étoiles (environ un seizième) sont plus éloignées que 1 000 années-lumière.

Quatrième magnitude

Nous obtenons maintenant 622 ajouts ayant une distance médiane de 230 années-lumière, allant de 10,5 à 8 800 années-lumière. Les 80 % centraux se situent entre 70 et 965 années-lumière.

Les étoiles dont la luminosité est inférieure à la quatrième magnitude ne se distinguent pas et il faut être attentif pour les remarquer dans la plupart des conditions atmosphériques. Nous pouvons donc nous arrêter ici pour réfléchir au fait qu'à part quelques étoiles aberrantes comme Deneb et eta/delta Canis Major, il est peu probable que vous puissiez pointer au hasard une étoile "brillante" à plus de 1 000 années-lumière (je l'ai moi-même prouvé lors d'une expérience matérielle brièvement décrite ci-dessous). À part Alpha Centauri et Sirius, vous n'êtes pas en dessous de 10. Les distances typiques sont de quelques centaines d'années-lumière.

Cinquième magnitude

Nous entrons maintenant dans le territoire des étoiles peu lumineuses, avec une distance médiane de 350 années-lumière, une distance min-max de 11 à 325 000 (nombre maximum qu'Hipparcos attribuera, à la limite de la sensibilité à la parallaxe), et un pourcentage central de 80 % allant de 110 à 1 075. En gros, cela revient à dire : des centaines d'années-lumière, typiquement. Je serais peu enclin à prendre au sérieux les chiffres de 325 000 années-lumière, qui indiquent peut-être simplement l'impossibilité de mesurer une parallaxe fiable.

Sixième magnitude

À la limite de notre perception visuelle (œil nu), et seulement dans les sites les plus sombres par des nuits claires sans lune, nous atteignons une médiane de 450 années-lumière et un minimum-maximum identique à celui de la cinquième magnitude. Les 80% centraux occupent 150 à 1280 années-lumière, ce qui fait tout de même des centaines.

Synthèse

Même à la limite de notre vision, 90% des étoiles que nous pourrions pointer du doigt, même à l'extrémité la plus sombre, sont plus proches qu'environ 1 000 années-lumière. **Cela ne représente que 1 % de l'échelle de notre galaxie**, ce qui souligne le caractère très local de notre expérience lorsque nous observons les étoiles. Le tableau suivant indique le nombre d'étoiles situées à plus de 1 000 années-lumière (par rapport au nombre d'étoiles dans chaque tranche de magnitude) et calcule le pourcentage d'étoiles situées à plus de 1 000 années-lumière, à la fois dans la tranche et cumulativement jusqu'à cette magnitude.

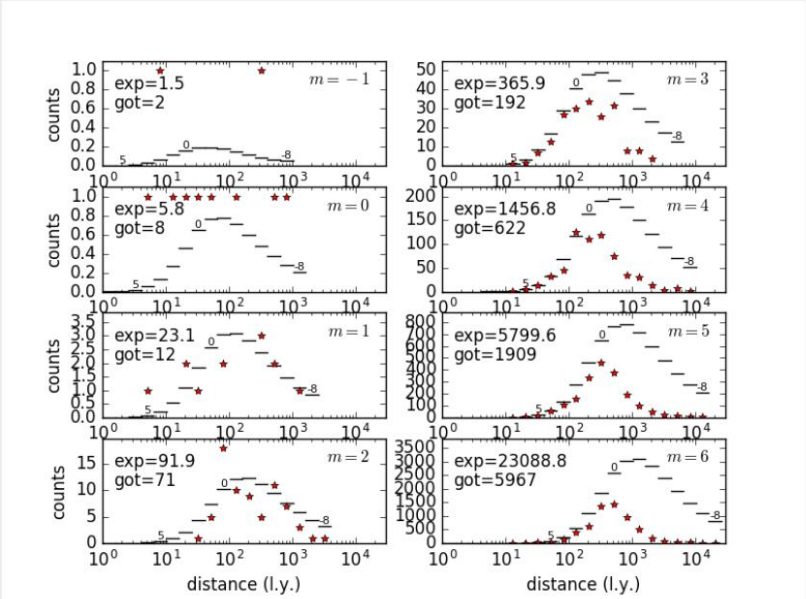
MAG	>1,000 L.Y.	OUT OF	%	CUMULATIVE %
−1	0	2	0	0
0	0	8	0	0
1	1	12	8.3	4.6
2	5	71	7.0	6.5
3	12	192	6.3	6.3
4	59	622	9.5	8.5
5	210	1909	11.0	10.2
6	943	5967	15.8	14.0

Comparaison des théories

Bien que l'exercice ci-dessus utilisant le catalogue Hipparcos ait satisfait ma curiosité initiale, je n'ai pas pu m'empêcher de m'interroger sur les attentes théoriques, les distances typiques entre les étoiles, etc. J'ai donc trouvé un article datant de 1982 qui présente un ajustement analytique de la "*fonction de luminosité*" des étoiles locales (figure 5 de l'article). En d'autres termes, combien d'étoiles par parsec cube dans chaque tranche de magnitude intrinsèque (absolue) ? Les étoiles vraiment brillantes sont rares, mais elles peuvent être vues de loin. Les étoiles peu lumineuses sont un million de fois plus nombreuses, mais souvent trop peu lumineuses pour être vues.

Fort de ces connaissances, il est possible d'établir une prévision théorique du nombre d'étoiles que l'on peut voir à différentes luminosités apparentes. Par exemple, les étoiles de deuxième magnitude se situent entre m = 1,5 et 2,5. L'étoile la plus brillante avec une magnitude absolue de M = -8 (environ 100 000 fois plus lumineuse que notre soleil, dont la magnitude absolue, rappelons-le, est M = 4,8) apparaîtrait comme une étoile de deuxième magnitude à une distance de 800 à 1 250 parsecs (2 500 à 4 100 années-lumière), englobant un volume tridimensionnel de 6 milliards de parsecs cubes. Extrêmement rare, la fonction de luminosité prévoit 5×10-10 étoiles aussi brillantes pour chaque parsec cube : les chances sont donc très faibles pour un parsec cube donné. Mais nous disposons d'un volume important, ce qui nous permet d'espérer que trois étoiles de ce type M = -8 apparaîtront sous la forme d'une étoile de deuxième magnitude (en réalité, nous n'en voyons qu'une seule).

Ce jeu peut être joué pour chaque magnitude intrinsèque (absolue) et chaque magnitude apparente afin de produire le graphique suivant.



— For each apparent magnitude, a plot of actual star counts (red stars) and theoretical expectations (lines) in an isotropic space.

Pour chaque magnitude apparente, un graphique du nombre réel d'étoiles (étoiles rouges) et des attentes théoriques (lignes) dans un espace isotrope.

Chaque case correspond à une magnitude apparente (ce que nous voyons sur le ciel). À l'intérieur de chaque case se trouvent les attentes théoriques sous forme de barres horizontales commençant à la magnitude absolue M = -8 à droite (on peut voir au loin) et allant vers des étoiles plus faibles en allant vers la gauche. Dans le cas de m = 2, la barre la plus à droite correspond à l'exemple du paragraphe ci-dessus : elle s'étend de 2 500 à 4 100 années-lumière, à un niveau de 3.

Les symboles des étoiles représentent les données Hipparcos (nombres par tranche de distance correspondante dans la "courbe" théorique). Notez Sirius et Canopus dans la boîte m = -1, chacun étant une valeur aberrante quelque peu improbable dans la distribution. Deneb est également visible en tant qu'étoile la plus à droite dans la boîte m = 1. La théorie en attendait une, nous l'avons eue.

Des étiquettes sont fournies pour les magnitudes absolues de M = -8, 0 et 5 (comme notre soleil). Notez que nous ne nous attendons pas à voir beaucoup d'étoiles comme notre soleil (trop faibles à moins d'être très proches). Nous avons eu la chance d'avoir Alpha du Centaure juste à côté : ce n'était pas particulièrement probable, à quelques pour cent près.

En passant d'une case à l'autre de la figure, le nombre d'étoiles observées suit d'abord assez bien l'attente théorique (erreur de Poisson relative importante dans les cas où le nombre d'étoiles est faible), mais les chiffres réels sont bientôt bien inférieurs (comparez les nombres "attendus" aux nombres "obtenus" dans les cases). La théorie et l'expérience s'alignent raisonnablement bien sur le côté gauche des graphiques, mais commencent à plonger de façon spectaculaire à des distances plus grandes, à partir de quelques centaines d'années-lumière. Au début, j'ai

pensé qu'Hipparcos avait simplement du mal à mesurer la parallaxe des étoiles plus lointaines, et que l'inclusion dans le catalogue diminuait au fur et à mesure que l'on s'éloignait. Mais non : Hipparcos est complet jusqu'à une magnitude d'au moins 7,3, donc les étoiles observées à l'œil nu sont toutes là.

Qu'est-ce qui se passe ? À mon avis, il y a deux choses qui fonctionnent en parallèle. Perpendiculairement au disque de la galaxie, nous manquons d'étoiles. Le disque a une épaisseur d'environ 1 000 années-lumière (il ne s'agit pas d'un bord dur). Dans le plan de la galaxie, le gaz et la poussière qui interviennent obscurcissent les lignes de visée plus lointaines. Dans les deux cas, notre fenêtre sur les étoiles est tronquée, ce qui fait qu'il est assez rare de voir des étoiles au-delà de 1 000 années-lumière.

L'ombre invisible

La fonction de luminosité indique une augmentation monotone de la densité de population à mesure que les étoiles deviennent moins massives et donc moins brillantes. Pourtant, les étoiles que nous avons le plus de chances de voir se situent dans la partie la plus lumineuse. En fait, au-delà d'une magnitude apparente de 4,5, seules sept étoiles dans le ciel sont intrinsèquement moins brillantes que le soleil. L'une d'entre elles est Alpha du Centaure (B), à 4,4 années-lumière. Seules deux autres étoiles sont plus brillantes que la quatrième magnitude, et toutes deux sont proches l'une de l'autre sur le ciel, visibles à la plupart des latitudes sur Terre : tau Cetus est une étoile naine G8 (notre soleil est une naine G2) située à 12 années-lumière avec une magnitude absolue de 5,7, et epsilon Eridanus est une naine K2 située à 10,5 années-lumière avec une magnitude absolue de 6,2. Les deux étoiles les plus sombres potentiellement visibles à l'œil nu forment en fait une paire binaire assez célèbre (qui apparaît comme une seule étoile à l'œil) : une naine K5 et K7 située à 11,4 années-lumière, appelée 61 Cygnus, d'une magnitude combinée de 5. Dans un ciel décent, vous pouvez la voir à l'œil nu, et vous savez que vous ne verrez rien de plus sombre dans le ciel (à l'œil), avec des magnitudes absolues de 7,5 et 8,3.

Bien que les étoiles les moins lumineuses soient les plus nombreuses dans la galaxie, aucune n'est suffisamment proche pour être observée à l'œil nu.

Distances interstellaires typiques

En utilisant la fonction de luminosité des étoiles, qui montre une abondance accrue pour les étoiles plus petites ou plus lumineuses, nous pouvons examiner la densité de l'espace à chaque magnitude absolue pour déterminer la distance probable entre ces étoiles (la racine cubique de l'importance du volume que chacune tend à occuper). Le tableau ci-dessous indique, pour chaque magnitude absolue, la distance typique entre les étoiles de cette luminosité intrinsèque, ainsi que la distance entre toutes les étoiles de cette luminosité ou plus brillantes. Par exemple, le soleil a une magnitude absolue de M = 4,8 (appelons-le 5). En moyenne, on trouve de telles étoiles toutes les 22 années-lumière, et on passe en moyenne 16 années-lumière avant de rencontrer une étoile aussi brillante (intrinsèquement) ou plus brillante.

ABS. MAG	AVG. DIST. (L.Y.)	CUMULATIVE
−8	>4040	4040
−7	2300	2180
−6	1330	1240
−5	770	715
−4	450	420
−3	270	250
−2	165	150
−1	105	95
0	70	62
1	49	43
2	37	31
3	29	24
4	25	19
5	22	16
6	20	14
7	18.5	12.4
8	17	11.2
9	16.6	10.3
10	16	9.5
11	15.4	8.8
12	14.8	8.3
13	14.4	7.8
14	13.9	7.4
15	13.5	7

Même les étoiles super-abondantes du bas de la liste ont tendance à être distantes de plus de dix années-lumière, et l'effet cumulatif est que les étoiles de toute taille sont en moyenne distantes de 7 années-lumière les unes des autres. C'est donc un peu par hasard que nous avons des étoiles presque jumelles à moins de 5 années-lumière et Sirius (magnitude absolue M = 1,43) à moins de 10 années-lumière (il faut compter plus de 30 années-lumière avant de trouver une étoile aussi intrinsèquement brillante).

Cela me fait reconsidérer mon idée de grains de sable distants de 30 km, qui était basée sur la distance d'Alpha du Centaure. Si l'on compte les étoiles aussi brillantes que notre soleil ou plus brillantes, 16 années-lumière signifient que ces grains sont généralement distants de plus de 100 km. Même en tenant compte des plus petites étoiles, les distances interstellaires typiques placent les grains de sable à 50 km l'un de l'autre à cette échelle.
Activité secondaire

En explorant cette question, j'ai réalisé que j'aimerais pouvoir pointer une étoile dans le ciel réel et savoir à quelle distance elle se trouve. J'ai alors réalisé que je disposais de l'équipement nécessaire (encodeurs, viseur reflex, raspberry pi) et des connaissances (astronomie sphérique, catalogues, interface/programmation) pour mettre au point quelque chose. Je l'ai testé la nuit avant de poster cet article, et il fonctionne bien : placez le point rouge sur une étoile et l'écran donne ses statistiques : nom, magnitude apparente, distance, type spectral. Je suis tombé sur une étoile de troisième magnitude (epsilon Auriga) à plus de 2 000 années-lumière. La plupart du temps, il s'agissait de centaines d'étoiles, comme l'indique le billet.

Inaccessible

Je ne veux pas minimiser mon message habituel sur l'immensité et le vide de l'espace en donnant l'impression que toutes les étoiles que nous voyons sont en quelque sorte proches. Ce qu'il faut retenir, c'est que des dizaines et des centaines d'années-lumière, c'est ce que nous voyons généralement. Mais pour être sûr, voici un calcul amusant qui montre que même 5 années-lumière, c'est une distance folle dans aucun sens pratique.

Si nous utilisons le seul type de propulsion que nous n'ayons jamais utilisé pour déplacer des êtres humains dans l'espace (fusées chimiques), voyons combien de temps il nous faudrait pour atteindre l'étoile la plus proche, située à un peu plus de quatre années-lumière. Nous nous contenterons d'une charge utile de 10 tonnes, soit quatre fois moins que la charge utile envoyée sur la lune par les fusées Saturn V (ne me demandez pas comment réduire cette charge : oubliez la brosse à dents !) **Nous utiliserons également une masse de carburant équivalente à la totalité des combustibles fossiles de la Terre : disons cinq mille milliards de barils d'équivalent pétrole, soit une masse de 500 milliards de tonnes.** Nous ne plaisantons pas. On fait les choses en grand ou on reste à la maison !

L'équation logarithmique de la fusée utilisant une vitesse d'échappement élevée de 4 000 mètres par seconde produirait une vitesse de charge utile d'environ 100 000 mètres par seconde, soit un trois millième de la vitesse de la lumière. Il faudrait donc plus de 12 000 ans pour atteindre l'étoile la plus proche. N'attendez pas. Il faut pour cela utiliser toute la réserve de combustibles fossiles de la Terre (ou son équivalent en masse), soit 50 milliards de fois la masse de la charge utile. Les logarithmes sont cruels, de sorte que les nuances apportées à ce calcul grossier ne changeront pas la conclusion générale. Je suppose que nous allons rester chez nous, alors.

▲RETOUR▲

.Les harengs rouges, le transhumanisme et...

The Honest Sorcerer 6 mai 2024

Commenté [JD1]:

THE HONEST SORCERER

les fourches

J'ai réfléchi récemment aux raisons pour lesquelles tant de commentateurs, par ailleurs très attentifs, nient avec tant de véhémence (presque avec une ferveur religieuse) qu'il puisse y avoir des limites à l'activité humaine et que le climat soit en train de changer. Il serait pourtant trop facile de faire un geste de la main et de mettre tout cela sur le compte du déni. Je pense que le sujet est bien plus complexe que cela et que ces personnes ont quelque chose d'important à dire en ce qui concerne le comportement humain.

• • •

En cherchant des informations de base, j'ai trouvé ces deux dernières années de très bonnes sources sur la géopolitique, les malversations des entreprises et des gouvernements. Toutefois, lorsqu'ils évoquent les raisons pour lesquelles les gouvernements se comportent comme ils le font en matière de changement climatique et de limites matérielles à la croissance, ces mêmes commentateurs jettent tout simplement le bébé avec l'eau du bain. Ils traitent tous ces questions comme de la propagande gouvernementale, visant à faire avancer la cause néfaste du « transhumanisme » et à se débarrasser des valeurs traditionnelles. Pour eux, la « peur du climat » ou l'épuisement des ressources naturelles et minérales ne sont que des faux-fuyants : on nous les fait miroiter pour masquer la véritable nature du système, qui aboutira à une prise de contrôle totale de tous les aspects de notre vie par les entreprises. Et bien que cela puisse être vrai (nous y reviendrons plus tard), cela ne signifie pas nécessairement que les causes profondes de ces actions sont automatiquement mauvaises. On peut faire toutes sortes de mauvaises choses, toutes pour de bonnes raisons.

Pour illustrer ce point, un parallèle culturel intéressant me vient à l'esprit. Avez-vous remarqué qu'à chaque fois que le thème de la non-durabilité de nos modes de vie est abordé dans un film, il est toujours prononcé par une personne malveillante ou méprisable ? Le dernier exemple qui me vient à l'esprit est le problème des trois corps. (**Alerte au spoiler** : sautez le paragraphe suivant si vous n'avez pas encore vu la série diffusée sur Netflix et que vous avez l'intention de la regarder).

> *Selon l'histoire, l'un des protagonistes finit par trahir l'humanité après avoir réalisé ce que nous avons fait au monde vivant qui nous entoure. Elle mérite « bien sûr » d'être punie pour cela, et finit par devenir une personne défaite et amère, décidant finalement de mettre fin à ses jours. Le destin aveugle dans le progrès imparable de la technologie passe à la vitesse supérieure à partir de ce moment-là, et la question « peut-être devrions-nous arrêter de tuer la biosphère et de nous éteindre avant que les visiteurs n'arrivent » est commodément balayée sous le tapis.*

Nous pouvons voir le même scénario se dérouler dans de nombreux autres films construits autour de catastrophes naturelles et de toutes sortes de crises. Le progrès ne doit pas être remis en question, et ceux qui en soulignent les effets néfastes doivent être traités. Avec fermeté. Bien que cela semble innocent - nous regardons un film après tout -, il s'agit d'un endoctrinement culturel fondé sur le principe fallacieux de la culpabilité par association. Ainsi, lorsque les personnages maléfiques des films donnent une raison à leurs méfaits (ce qu'ils font toujours), les spectateurs peuvent instantanément qualifier la source de leurs motivations de maléfique, et donc de mauvaise.

La culpabilité par association est un bug mental si persistant qu'il est automatiquement invoqué chaque fois qu'il semble nécessaire de porter un jugement sur les motivations d'autrui. « *Le fait de nous priver de notre liberté sur la base d'une urgence climatique est maléfique, donc la mention de l'urgence climatique elle-même est maléfique, et par conséquent : mauvaise* ». Il en va de même pour l'épuisement des ressources, les limites de la croissance et le dépassement écologique en général : quiconque ose simplement mentionner ces sujets risque instantanément d'être qualifié de « malthusien » ou, Dieu nous en préserve, de propagateur de l'eugénisme, et donc d'être diabolique. Les preuves sous-jacentes n'ont donc plus besoin d'être examinées et peuvent être rejetées d'emblée.

Mais la catastrophe écologique en cours et la prise de contrôle par les entreprises s'excluent-elles mutuellement ?

• • •

En fait, il existe une autre et meilleure explication à ce que nos supérieurs et nos aînés fassent les mauvaises choses qu'ils font. En dépassant l'erreur de la culpabilité par association et en portant un jugement de valeur sur les questions fondamentales, nous pourrions inscrire notre situation difficile dans le cadre d'un thème récurrent dans les livres de ~~**Naomi Klein**~~ : le capitalisme du désastre. Selon sa théorie, exposée dans La doctrine du choc, un (gouvernement / entreprise / méchant) ne devrait jamais laisser passer une crise sans en tirer massivement parti. Les exemples abondent dans ses livres, qu'il s'agisse d'utiliser une crise pour empêcher les gens d'exercer leurs droits fondamentaux ou d'augmenter les prix de manière exorbitante. Et bien que ces mesures soient toujours présentées comme temporaires, rien n'est plus permanent que ces actes « temporaires ». Ainsi, si le contrôle sur ce que nous pouvons et ne pouvons pas dire, sur nos données, notre argent et, en fin de compte, nos vies est lentement retiré par les gouvernements et les entreprises au nom de la gestion d'une crise, cela ne signifie pas nécessairement qu'il n'y a pas d'urgence réelle à proprement parler.

Le mal réside dans l'action de centraliser le pouvoir face à des limites, et non dans le fait de mentionner et d'agir sur des limites en soi.

Pendant ce temps, les gouvernements eux-mêmes nient l'étendue réelle de ces limitations matérielles et énergétiques, sans parler de notre incapacité à « s'attaquer » à la crise climatique. Une telle admission, si elle était possible, interférerait terriblement avec l'agenda économique néolibéral de plus d'industrie, de plus de consommation et d'un PIB plus élevé.

Le problème fondamental, que personne ne veut vraiment mentionner ici, est que toute société technologique a besoin de matières premières et d'énergie pour se construire et se maintenir. Alors que toutes les civilisations précédentes utilisaient l'énergie du soleil, du vent et des muscles pour cultiver des plantes, élever des temples et voyager vers des contrées lointaines, la génération actuelle utilise des combustibles fossiles pour faire tout cela. Grâce à leur densité énergétique, à leur portabilité et à leur abondance, ces combustibles restent absolument essentiels à tout ce que nous faisons encore aujourd'hui.

Les métaux, le sable, la pierre et même les nutriments utilisés par nos cultures sont tous extraits ou « produits » par la combustion de diesel, de charbon et de gaz naturel. Parmi les nombreuses ressources énergétiques, seuls les combustibles fossiles nous fournissent la quantité de travail et la chaleur élevée nécessaires pour extraire et raffiner ces matières premières à grande échelle, avec un retour sur investissement énergétique raisonnable... Une

situation qui s'aggrave à mesure que les riches gisements de métaux et de combustibles fossiles s'épuisent et sont remplacés par des gisements de qualité toujours plus faible. Nous nous sommes retrouvés dans un dilemme énergétique. La demande d'énergie pour l'extraction de toutes les ressources (y compris les combustibles fossiles et les métaux nécessaires à la construction des « énergies renouvelables ») ne cesse d'augmenter, tandis que l'énergie restituée à la société diminue. Nous approchons d'un point de basculement technologique où il sera impossible d'alimenter toutes ces activités, sans parler de la croissance de l'économie.

Ce dernier paragraphe devrait suffire à dissiper tous les mythes selon lesquels il est possible de faire quelque chose comme ce que nous avons aujourd'hui, même de loin, sans rejeter des gigatonnes de CO2 dans l'atmosphère, et encore moins par d'autres moyens. Ce n'est pas grave, disent les experts, nous extrairons ce carbone gênant plus tard, à un moment plus opportun, et nous exploiterons les fonds marins pour en extraire les minerais... Sauf que nous ne le ferons pas. Les retards et les échecs sont le mot d'ordre. Après l'échec de tant de conférences sur le climat, il devrait être évident que la « résolution » du réchauffement climatique n'a jamais été à l'ordre du jour.

C'est autre chose qui était à l'ordre du jour.

En raison de cette contradiction profonde et insoluble, et de l'accent mis sur les émissions de carbone, tout l'air du mouvement environnemental a été aspiré, ce qui a eu pour effet de désarmer et de coopter tous les groupes de protection de la nature. L'environnementalisme est devenu synonyme de « lutte » contre la crise climatique, et le réchauffement de la planète est à son tour devenu synonyme de menace pour la civilisation mondiale. Comme l'a dit Max Wilbert :

> *« Nous résolvons la mauvaise variable. Le mouvement environnemental, au lieu d'avoir pour but de sauver la planète et d'arrêter la destruction du monde naturel, s'est transformé en un mouvement visant à sauver la civilisation industrielle ; comment sauver la chose même qui est à l'origine de la destruction de la planète ».*

• • •

Le changement climatique a donc rempli son rôle tragique. Tout en devenant peu à peu un véritable désastre, il est également devenu l'argument en faveur de plus d'extraction, de plus d'industrie, de plus de consommation, tout en serrant encore plus la vis aux « démocraties libérales ». Ce qui est triste, c'est que même si l'effet de serre est un argument solide et parfaitement raisonnable, il a également été détourné par les mauvaises personnes pour les mauvaises raisons : pour assurer la survie du capitalisme industriel et de son élite technocratique, et non pour changer le monde pour le mieux.

Ce qui arrive aux agriculteurs ces dernières années en est un exemple flagrant. Les personnes qui cultivent nos aliments se sont retrouvées comprimées de part et d'autre. Le coût de leurs intrants (semences, engrais, pesticides, etc., tous vendus par les grandes entreprises agricoles) n'a cessé d'augmenter, tandis qu'ils sont de plus en plus contraints de vendre à des prix dérisoires, souvent en concurrence avec des producteurs aux normes très basses. Ce que nous voyons ici, c'est le capitalisme du désastre dans ce qu'il a de pire : des cartels aux deux extrémités du processus de production alimentaire, tout en renforçant le contrôle des entreprises et des gouvernements sur chaque aspect de l'activité agricole au nom de la « sauvegarde du climat »... Ajoutez à cela des guerres, le sabotage de gazoducs, des sanctions, des réglementations de plus en plus byzantines, et il serait difficile de ne pas penser que tout cela a été délibérément coordonné.

Pendant ce temps, le changement climatique se poursuit et fait des ravages dans un système alimentaire de plus en plus fragile, augmentant encore la précarité des agriculteurs. S'il existait un marché libre pour les semences et autres intrants vitaux, comme annoncé, et si les agriculteurs pouvaient vendre avec une marge confortable, ils pourraient prendre toutes les mesures nécessaires pour accroître leur résilience et au moins essayer de s'adapter au double défi du changement climatique et de l'épuisement des ressources. Qui sait, avec un peu de soutien, nombre d'entre eux se seraient même déjà convertis à des pratiques agricoles régénératrices... Mais comme nous l'avons vu, cela n'a jamais été l'objectif.

C'est ainsi que se termine l'âge de raison de toutes les civilisations, de la Grèce antique à l'État moderne : **dans la technocratie.** Sous le couvert de la science et du savoir, une élite dirigeante égoïste et arrogante s'empare du volant et mène le navire à la côte. Étourdie par les richesses à gagner, elle ne reconnaît pas (et encore moins ne réagit) aux nombreux problèmes sous-jacents de son époque - inégalités croissantes, injustice, épuisement des ressources, niveau d'endettement galopant, changement climatique - pour n'en citer que quelques-uns. Au lieu de cela, ils s'efforcent d'obtenir de plus en plus de pouvoir et d'amasser de plus en plus de richesses dans l'espoir de quitter le navire au tout dernier moment.

Pendant ce temps, les pénuries du monde réel résultant de l'atteinte des limites énergétiques de la croissance transforment la coopération en compétition, et les signes des nombreux problèmes non résolus remontent à la surface. Faut-il s'étonner que l'Occident ait besoin d'une nouvelle guerre tous les deux ans ? Ou que la gestion de la désinformation soit devenue la priorité numéro un ? Mais au moment où le changement semble impossible, il devient lentement inévitable : de tels projets désastreux aboutissent rarement à une paix éternelle.

> « *Les révolutions, comme les faillites, arrivent progressivement, puis soudainement. Un jour, quelqu'un s'immole par le feu, puis des milliers de personnes descendent dans la rue, et avant que vous ne vous en rendiez compte, le pays brûle. Nous n'avons alors pas le temps de nous rendre à l'aéroport, de sauter dans notre Gulfstream V et de nous envoler pour la Nouvelle-Zélande. C'est toujours comme ça que ça se passe. Si les inégalités continuent d'augmenter comme elles l'ont fait, cela finira par arriver. Nous ne pourrons pas prédire quand, et ce sera terrible - pour tout le monde. Mais surtout pour nous.*
>
> ***Nick Hanauer, entrepreneur basé à Seattle***

▲RETOUR▲

Le remplacement des éoliennes

Vincent Mignerot mai 2024

Peu à peu, les interrogations sur la stabilisation du fonctionnement des systèmes de transition énergétique apparaissent dans le débat. En confirmant qu'elles n'avaient pas été, auparavant, abordées de façon approfondie.
L'ambition de la transition est de parvenir à stabiliser l'approvisionnement en énergie des sociétés, tout en renouvelant au fil du temps des ENS (infrastructures de production d'énergie dites de substitution) qui ne pourront que se dégrader, fournissant donc progressivement de moins en moins d'énergie… pour leur propre maintenance/remplacement, ainsi qu'aux sociétés elles-mêmes. La stabilisation du fonctionnement des ENS exercera-t-elle alors, à l'avenir, une pression sur l'exploitation des hydrocarbures, ce qui est à l'opposé des objectifs de décarbonation ? Sans garantie que les ENS parviendront à stabiliser leur propre fonctionnement, leur déploiement servira-t-il les intérêts de l'auteur de l'article ci-après, qui propose des solutions numériques pour optimiser l'exploitation des hydrocarbures (https://www.euro-petrole.com/trois-questions-a-peter...) ?
Pour aller plus loin sur les risques d'échec de la transition énergétique : https://www.defienergie.tech/
Extrait de l'article :
"Décider que faire de ces éoliennes vieillissantes est plus complexe qu'il n'y paraît.
[note : la problématique est la même pour le PV et le nucléaire]
Première possibilité : prolonger leur durée de vie de quelques années par des réparations successives. S'il s'agit du choix le plus économique, il présente plusieurs inconvénients : premièrement, les pièces de rechange ne sont plus toujours fabriquées. Et, lorsque la réparation est envisageable, les éoliennes les plus anciennes connaissent par la suite un taux de panne plus élevé, donc des indisponibilités et coûts récurrents pour un rendement plus faible.

Or, les éoliennes les plus anciennes ont généralement été construites dans les meilleurs terrains, ceux qui offre un vent régulier et intense. Leur inactivité est donc particulièrement pénalisante. En Espagne par exemple, les éoliennes “première génération” alimentent 3 à 6 millions de foyers.3 L’offshore permet de trouver de nouveaux sites offrant de bonnes conditions, mais il est aussi nettement plus coûteux.
Une autre solution existe, le repowering – remplacer ces éoliennes par de nouveaux modèles plus puissants. Simple sur le papier, cette solution comporte néanmoins ses propres risques et difficultés."
Défi énergie a besoin de votre soutien : https://liberapay.com/defienergie/ !
https://www.lemondedelenergie.com/remplacemen.../2024/04/30/

.Le remplacement des éoliennes, défi sous-estimé de la transition énergétique mondiale

Publié le 30.04.2024 par Peter Wilson

Une tribune sur les éoliennes signée Peter Wilson, ingénieur et expert sectoriel de l’énergie au sein d’Hexagon.

Pour augmenter la production d’énergies renouvelables, on pense souvent au défi de construire davantage d’éoliennes ou de panneaux solaires. Mais la question de l’entretien ou du remplacement des installations existantes est, elle aussi, une dimension-clé – et elle révèle la fragilité actuelle du secteur.

Si le secteur de l’énergie renouvelable est jeune, certaines éoliennes accusent déjà un sérieux coup de vieux.

Aujourd’hui, environ un cinquième des 90 000 éoliennes terrestres européennes ont 15 ans ou plus.[1] Dans les pays qui ont été les premiers à adopter largement l’éolien dans les années 1990, comme l’Espagne, le Danemark ou l’Allemagne, la proportion dépasse 50 %.

Ce chiffre représente un véritable casse-tête pour les opérateurs, car la durée de vie moyenne de ces éoliennes se situe entre 20 et 25 ans. En Europe, 50 000 éoliennes atteindront ainsi leur fin de vie d’ici 2030.[2] Dans la décennie à venir, le renouvellement des éoliennes constituera donc un besoin d’investissement significatif pour les exploitants, au moment même où les gouvernements souhaiteraient les voir investir massivement dans de nouveaux projets.

Trois options possibles : réparation, démantèlement ou remplacement

Décider que faire de ces éoliennes vieillissantes est plus complexe qu’il n’y paraît.

Première possibilité : prolonger leur durée de vie de quelques années par des réparations successives. S’il s’agit du choix le plus économique, il présente plusieurs inconvénients : premièrement, les pièces de rechange ne sont plus toujours fabriquées. Et, **lorsque la réparation est envisageable, les éoliennes les plus anciennes connaissent par la suite un taux de panne plus élevé, donc des indisponibilités et coûts récurrents pour un rendement plus faible.**

Or, les éoliennes les plus anciennes ont généralement été construites dans les meilleurs terrains, ceux qui offre un vent régulier et intense. Leur inactivité est donc particulièrement pénalisante. En Espagne par exemple, les éoliennes "première génération" alimentent 3 à 6 millions de foyers.[3] L'offshore permet de trouver de nouveaux sites offrant de bonnes conditions, mais il est aussi nettement plus coûteux.

Une autre solution existe, le repowering – remplacer ces éoliennes par de nouveaux modèles plus puissants. Simple sur le papier, cette solution comporte néanmoins ses propres risques et difficultés.

Un impact fort, au prix d'importants investissements

Grâce aux progrès de conception et de fabrication, les nouvelles éoliennes sont plus grandes, avec un diamètre qui peut dépasser les 200 mètres. Elles sont aussi (beaucoup) plus puissantes : À titre d'exemple, un parc éolien en Galice a pu passer de 69 éoliennes anciennes à 7 nouvelles tout en doublant sa production.[4]

Mais les défis ne manquent pas. Les communautés locales sont parfois hostiles à la mise en place de ces géants et de pylônes pour les relier, et portent souvent leurs arguments dans la rue ou devant les tribunaux. Favoriser l'acceptation locale est donc essentiel, que ce soit en partageant les bénéfices économiques, en développant les compétences et les emplois locaux autour du recyclage, ou en alimentant les communautés éloignées – y compris en réutilisant les anciennes éoliennes.

La question du devenir des composants des éoliennes remplacées est également épineuse. Les aubes de turbine, par exemple, sont fabriquées à partir d'une large gamme de matériaux difficiles à extraire ou à recycler. Des pays comme l'Irlande ont tenté de montrer la voie en organisant des concours pour donner une nouvelle vie aux lames, par exemple en les transformant en passerelles piétonnes.[5] Mais le grand nombre d'éoliennes qui pourraient partir à la casse impose des solutions systématiques plutôt qu'artisanales.

Enfin, le timing pour investir dans des remplacements à grande échelle est particulièrement mauvais : plusieurs acteurs du secteur, comme le géant danois Ørsted, ont connu des difficultés financières majeures ces deux dernières années.

Des décisions complexes pour une industrie fragile

Pour ajouter à la complexité, les opérateurs manquent souvent d'outils et de données pour comparer les risques et impacts financiers d'une réparation ou d'un remplacement.

D'un côté, la réparation d'une éolienne fait partie des dépenses d'exploitation, ou OpEx. Il s'agit d'une décision maîtrisée qui peut s'appuyer sur un large historique de données stockées dans un logiciel de maintenance comme un EAM (Enterprise Asset Management).

Le repowering, de l'autre côté, comporte une plus forte part d'inconnu. C'est un nouveau projet, généralement réalisé avec l'aide d'un développeur, qui comporte d'importantes dépenses en capital, ou CapEx. CapEx et OpEx diffèrent en matière d'effets sur la fiscalité, la trésorerie, mais aussi sur les potentielles subventions et crédits d'impôt dont bénéficie l'exploitant.

Les risques sont également très différents : obtention des financements, risques d'approvisionnement, dépassements de budget… Sans oublier le fait qu'une plus grande éolienne affecte le fonctionnement de celles qui l'entourent.

Comparer les décisions peut donc donner l'impression de comparer des choux et des carottes ou, plus précisément, le familier et l'incertain. Si l'intégration entre la maintenance et les outils de performance de projet (Enterprise Project Performance) peut permettre de modéliser les différents scénarios et niveaux de risques, cela reste une

capacité rare pour les opérateurs.

Le rôle des gouvernements

Le défi pourra-t-il être résolu sans le soutien des gouvernements ? Les récents échecs des enchères au Royaume-Uni[6] et aux États-Unis font craindre que ceux-ci ne veuillent pas faire évoluer les mécanismes de soutien des prix et de stabilisation des revenus malgré le contexte économique difficile, ce qui fragilise les projets de repowering.

Au-delà des incitations financières, la question des délais et incertitudes liés aux permis peut également dissuader les opérateurs de procéder au remplacement de leurs installations. Or il s'agira d'une dimension essentielle pour atteindre les engagements de réduction des émissions – notamment celui, pris à la COP28, d'un triplement des énergies renouvelables.

NOTES :

1Jopson, B. (2024, 22 février). *The problem with Europe's ageing wind farms*. Financial Times. https://www.ft.com/content/7f742d23-673b-47d3-9ce9-64fa5d322abe

2 Cordiano, B. (2023, 21 décembre). Wind turbines are ageing, what's next ? https://www.energy-observer.org/resources/wind-turbines-are-ageing

3 Jopson, B., op. cit.

4 Tang, A. (2022, 23 mars). *Repowered wind farms show huge potential of replacing old turbines*. WindEurope. https://windeurope.org/newsroom/news/repowered-wind-farms-show-huge-potential-of-replacing-old-turbines/

5 Stone, M. (2022, 11 février). These are the world's first wind turbine blade bridges. *The Verge*. https://www.theverge.com/2022/2/11/22929059/recycled-wind-turbine-blade-bridges-world-first

6 Albert, E. (2023, 17 novembre). Eoliennes en mer : le gouvernement britannique augmente de 66 % le prix garanti à cette technologie. *Le Monde.fr*. https://www.lemonde.fr/economie/article/2023/11/17/eoliennes-en-mer-le-gouvernement-britannique-augmente-de-66-le-prix-garanti-a-cette-technologie_6200719_3234.htm

▲RETOUR▲

.Les plastiques sont-ils en train de nous tuer ?

Sauter dans l'avenir la tête la première, les yeux bandés, menottés et dans l'obscurité

Ugo Bardi 05 mai 2024

Jean-Pierre : ne jamais oublier que nous devons la richesse ($$$) dans le monde au plastique. Sans plastique nous serions tous pauvres. Le plastique est une matière non remplaçable à cette échelle.

Sauter dans un trou noir, la tête la première, les yeux bandés et les mains menottées

Les matières plastiques font partie de notre monde depuis qu'elles ont commencé à être produites à grande échelle dans la seconde moitié du XXe siècle. Ils sont une autre expérience géante que nous faisons sur nous-mêmes car nous n'avons aucune idée des effets des produits de décomposition des plastiques sur notre santé. Mais, comme d'habitude, nous sautons dans l'avenir la tête la première, sans réfléchir à ce que nous faisons. Image par Dall-E

Si vous êtes un scientifique, vous aimez peut-être faire des expériences sur des souris. Ce n'est pas le cas si vous êtes une souris. Et pourtant, nous sommes en train de vivre une série d'expériences à l'échelle de la planète dans lesquelles nous jouons le rôle de souris. À l'heure actuelle, l'humanité s'emploie à déterminer la valeur du facteur de sensibilité climatique, c'est-à-dire la façon dont la température de l'atmosphère réagit à la concentration de CO2. Cette tentative remarquable risque de nous tuer tous, mais d'un autre côté, c'est le destin normal des souris de laboratoire.

Mais le climat n'est pas la seule expérience à laquelle nous participons. Plusieurs autres visent à tester la réaction de l'homme à des substances chimiques qui ne sont pas normalement présentes dans la nature. Les métaux lourds sont relativement bien connus, mais un autre facteur dont nous n'avons peut-être pas conscience est testé sur nous : les plastiques.

Les déchets plastiques sont généralement considérés comme laids et odieux, mais pas vraiment dangereux. Ils sont censés être inertes et, en effet, ils le sont normalement. Il peut arriver que vous mordiez un morceau de plastique d'un emballage en mangeant un sandwich, mais il ne vous arrivera rien de grave, du moins pas dans l'immédiat. Mais les plastiques ne sont pas aussi inertes qu'ils en ont l'air.

Les plastiques sont des polymères à base de carbone fabriqués en assemblant des molécules plus petites, les « monomères », pour former des chaînes ; le résultat est un solide qui est normalement stable. Les chaînes peuvent se dégrader et libérer les monomères, des molécules qui ne sont pas du tout inertes. Elles ne peuvent pas l'être. Sinon, elles ne formeraient pas de polymères. En outre, **les plastiques contiennent toutes sortes d'additifs**. Certains sont des charges inertes, mais la plupart ne sont pas inertes du tout, sinon ils ne seraient pas utiles.

Vous pouvez jeter un coup d'œil à cette revue des additifs les plus courants utilisés dans les plastiques. J'ai essayé de compter ceux qu'ils énumèrent, mais j'ai abandonné : ils sont trop nombreux. Mais les « additifs courants » ne

représentent qu'une infime partie des substances contenues dans les plastiques. Selon une étude récente du PNUE, **quelque 13 000 additifs sont utilisés**. En outre, de nombreuses substances ajoutées de manière non intentionnelle (NIAS) peuvent être trouvées dans les plastiques.

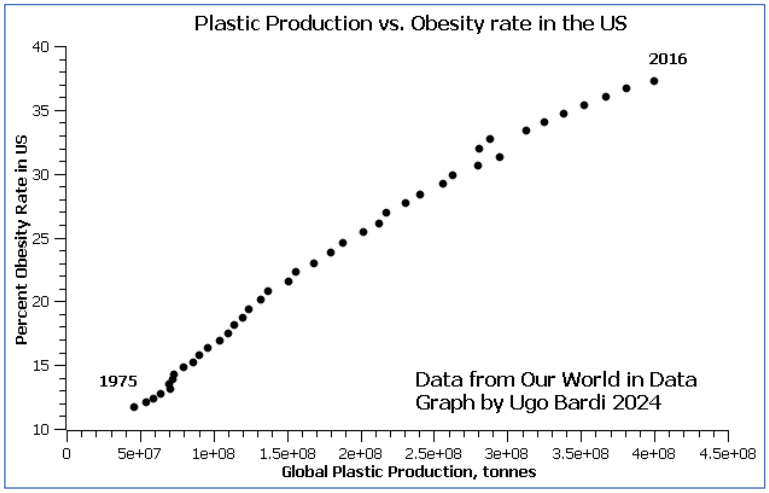
Quel est donc l'effet de ces additifs sur la santé humaine ? Question intéressante. La réponse est claire : personne ne le sait avec certitude.

Comment tester les effets des plastiques sur la santé ? Il n'est pas possible de réaliser un essai contrôlé randomisé (ECR) de produits chimiques potentiellement nocifs sur des personnes ; ce serait contraire à l'éthique. Les tests effectués sur des souris en disent long sur la manière dont certaines substances affectent le métabolisme des mammifères, mais ne fournissent pas de données quantitatives sur les dommages causés à l'homme. Vous pouvez mener des études de corrélation, en testant la quantité de substances chimiques dérivées des plastiques dans l'urine ou le sang des personnes. Cette approche vous indique que certaines pathologies sont liées aux substances chimiques contenues dans les plastiques, mais ne peut pas vous dire d'où vient exactement la substance chimique, quelle concentration a causé la pathologie, s'il existe une dose seuil, si d'autres facteurs sont à l'origine de la pathologie, et ainsi de suite.

Mais c'est bien pire que cela. Comment tester l'effet combiné de 13 000 produits chimiques ? À différentes concentrations ? Et sur une longue période ? C'est tout simplement impossible. Le rapport du PNUE indique que « *de nombreux produits chimiques contenus dans les plastiques, y compris les additifs et les NIAS (substances ajoutées non intentionnellement), sont mal caractérisés et que les données concernant leurs propriétés chimiques et leur toxicité sont très lacunaires* » et que « *le problème des données manquantes ou très incertaines sur les propriétés de nombreux produits chimiques persiste et a été identifié comme un défi majeur pour la mise en œuvre réussie de la réglementation* ». Il est bon de savoir que personne ne sait rien, n'est-ce pas ?

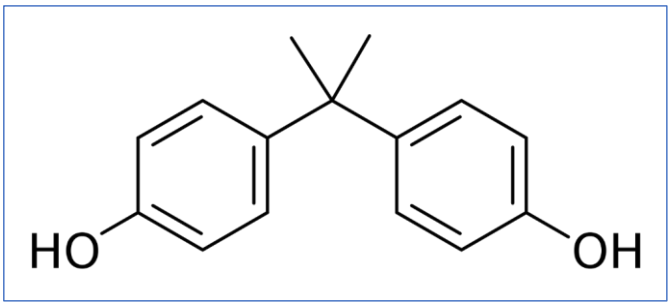
La seule chose certaine est que chacun d'entre nous est exposé à des substances potentiellement nocives produites par les plastiques lorsqu'ils se dégradent. Nous utilisons des plastiques, nous les jetons et ils finissent dans la chaîne alimentaire. Ensuite, nous mangeons ce que nous avons jeté sous forme de minuscules particules qui libèrent leurs composants dans notre système métabolique. C'est encore mieux, non ?

À ce stade, vous pourriez dire : « *Mais les gens ne meurent pas soudainement dans la rue. Cela signifie que les plastiques ne peuvent pas être aussi nocifs.* » Oui, les plastiques ne tuent pas tout de suite. Mais qu'en est-il des effets à long terme ? Il est impossible de le savoir avec certitude, mais certaines données sont inquiétantes. Par exemple, regardez les données ci-dessous. Une corrélation similaire est observée pour d'autres pathologies, telles que le diabète et la diminution du nombre de spermatozoïdes.



Bien entendu, corrélation ne signifie pas causalité. Permettez-moi d'insister sur le fait que je ne prétends pas qu'il est certain que la dégradation du plastique est à l'origine de l'épidémie d'obésité. Je dis simplement **qu'il n'y a pas de causalité sans corrélation**, et que nous envisageons donc une hypothèse plausible.

Mais quel pourrait être le coupable, au juste ? Permettez-moi de me concentrer sur un seul de ces 13 000 composants des plastiques. Il s'agit du « BPA », c'est-à-dire du « bisphénol-A »



Si vous vous y connaissez un peu, vous reconnaîtrez immédiatement les deux éléments hexagonaux comme des « anneaux de benzène ». Le benzène est une molécule organique très courante ; on l'appelle « aromatique » parce qu'elle sent mauvais, ce qui est lié à son activité biologique. Les composés du benzène sont souvent cancérigènes.

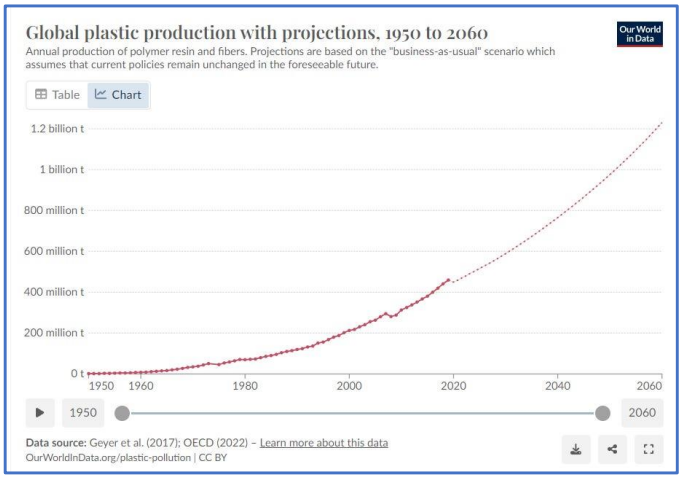
Le bisphénol-A contient deux cycles benzéniques. Il est utilisé comme monomère pour créer des chaînes de polycarbonate, l'une des formes les plus courantes de plastique. Il est également utilisé pour fabriquer des résines époxy, des résines vinylester et d'autres substances. Avec quelque 10 millions de tonnes produites par an, c'est l'une des molécules aromatiques artificielles les plus répandues. On le trouve partout, non seulement dans les plastiques, mais aussi dans les revêtements intérieurs des boîtes de conserve, les vêtements, les tickets de caisse et les plombages dentaires.

Le problème du BPA est qu'il est connu pour être un xénoestrogène, c'est-à-dire qu'il présente des propriétés hormonales qui imitent les effets des œstrogènes dans le corps. Comme vous le savez, l'œstrogène est l'une des hormones fondamentales du système endocrinien humain. Si vous êtes un homme, un excès d'œstrogènes (ou de xénoestrogènes) vous fera prendre du ventre, pousser des seins et diminuera votre libido. En outre, chez les

hommes comme chez les femmes, il peut augmenter le risque de maladies cardiovasculaires, de diabète de type 2, d'hypertension artérielle et d'infertilité. Pas mal, non ? Ah... au fait, le BPA est également cancérigène. Cela vous surprend-il ?

L'épidémie d'obésité qui sévit aux États-Unis et ailleurs dans le monde correspond donc à ce que l'on pourrait attendre si un additif perturbateur endocrinien, tel que le BPA, avait les effets que l'on sait sur l'ensemble de la population. Malheureusement, nous n'avons pu le prouver qu'en éliminant progressivement le BPA et, des années plus tard, nous avons vu la tendance à l'obésité s'inverser. Mais avons-nous besoin de preuves pour soupçonner qu'un xénoestrogène connu fait des ravages dans les systèmes endocriniens délicats et bien réglés des gens ? Ne serait-ce pas une bonne idée d'éliminer progressivement - ou au moins de réduire - sa production ?

La même idée serait valable pour de nombreuses autres substances chimiques nocives contenues dans les plastiques, ce qui conduit à l'idée de réduire tous les types de production de plastique. Mais c'est un anathème dans un monde où la croissance est censée être la chose parfaite dans un monde parfait. Regardez les projections. La production de matières plastiques est censée tripler au cours des 40 prochaines années et la plupart des gens semblent penser que c'est une bonne chose.



Les Nations unies tentent timidement de freiner la production de plastique. Toutefois, les négociations sont lentes, inefficaces et continuellement sabotées par l'industrie du plastique. Il faut savoir qu'une première version de l'accord international proposé indiquait que l'objectif était de « mettre fin à la pollution plastique ». Cet objectif a été modifié pour devenir « protéger la santé humaine et l'environnement contre [les effets néfastes de] la pollution plastique ». Cette modification signifie que la production de plastique peut continuer à polluer tant qu'il n'y a pas d'effets néfastes évidents. Les îles de plastique dans les océans peuvent continuer à croître car rien ne prouve qu'elles ont des effets néfastes.

Pour ne rien arranger, certaines actions bien intentionnées contre le BPA se retournent contre eux. Les producteurs sont fiers de présenter des plastiques « sans BPA ». C'est bien, mais ces produits contiennent normalement d'autres formes de bisphénols, comme le BPS ou le BPF. On a constaté qu'ils avaient les mêmes effets que le BPA. Ce n'est pas surprenant : il s'agit de molécules très similaires contenant des anneaux aromatiques. Pourquoi seraient-ils plus sûrs ?

Il n'y a donc pas grand-chose que nous puissions faire en tant qu'individus. Éviter tous les types de plastique peut être utile, bien que cela soit très difficile à faire dans notre monde. Une bonne chose est que le BPA ne semble pas s'accumuler dans l'organisme et qu'il existe peut-être un « niveau seuil » qui ne déclenchera des effets néfastes

que s'il est dépassé. Par conséquent, même une réduction modeste de l'exposition peut s'avérer très utile. Peut-être.

En fin de compte, on peut se demander pourquoi les humains sont si stupides qu'ils s'infligent des dommages en inventant des choses dont ils n'ont pas vraiment besoin et dont ils ne savent pas comment se débarrasser par la suite. Le plus étrange, c'est que tout le monde est touché par la pollution plastique, même ceux qui gagnent de l'argent grâce à sa production. On ne s'attendrait donc pas à une résistance aussi forte pour limiter les dégâts. Et pourtant, c'est bien ce qui se passe. Il en va de même pour le changement climatique : il touche tout le monde, même ceux qui font pression contre les mesures visant à l'enrayer. Mais cela ne les arrête pas. L'homme est ainsi fait. Ils continuent à sauter dans l'avenir la tête la première, les yeux bandés, menottés et dans l'obscurité.

> *Dans ce qui suit, un billet de Lucas Fierz, MD, republié ici avec son aimable autorisation. Une phrase de Fierz que je trouve particulièrement éclairante est la suivante : « La droite politique, qui prétend lutter contre cette "culture éveillée", en est en fait à l'origine, car elle défend la liberté de l'industrie d'empoisonner notre alimentation et notre environnement. »*

La castration insidieuse de tous les hommes

par Lucas Fierz

Les hommes semblent moins motivés par la testostérone. Cela diminue le nombre de spermatozoïdes et menace la reproduction. Ce n'est peut-être pas une mauvaise chose, mais cela brouille aussi les frontières entre le sexe et le genre.

Né en 1941, j'ai passé ma prime jeunesse avec des jouets en bois et en fer-blanc. Les appareils électriques étaient isolés avec du caoutchouc, des textiles ou de la céramique. Les conserves se trouvaient dans des boîtes en verre ou en fer-blanc sans revêtement. Il n'y avait pas de plats préparés ni de plastique. Ce n'est que dans les années 1950 que les premiers jouets en plastique ont été commercialisés comme étant « hygiéniques ».

Les garçons restaient des garçons et se battaient avec les poings. Les filles gloussaient, elles avaient des tabliers et des nattes que nous, les garçons, pouvions tirer. Nous n'avons entendu parler de l'homosexualité qu'à l'âge de dix-sept ans : Un camarade de classe doué pour l'acrobatie s'est vu confier un petit rôle dans un ballet théâtral. Après une tournée, il nous a parlé des coutumes sexuelles les yeux grands ouverts : « Tout le monde fait tout avec tout le monde ! Nous ne savions pas s'il s'agissait d'un libre choix, d'un péché ou d'un crime.

Hormones et comportement

Vers la fin du siècle, il est apparu que le comportement masculin dépendait de la présence d'une quantité suffisante de testostérone au moment de la naissance. Si celle-ci fait défaut ou si les récepteurs ne la perçoivent pas, l'individu ne se comportera pas comme un homme, même s'il a plus tard suffisamment de testostérone et un corps d'homme : L'homosexualité n'est ni un choix ni un crime. Il s'agit d'un trait de comportement déterminé par les hormones, qui ne peut être modifié par les médecins ou les lois. Bien que l'on parle des rôles sexuels comme d'une construction exclusivement sociale, il existe des preuves irréfutables que la testostérone ne favorise pas seulement la virilité et les muscles, mais qu'elle a également des effets comportementaux tels que l'agressivité, la domination, le comportement territorial ou la préférence pour les jeux de balle et les armes à feu plutôt que pour les poupées.

Depuis les années 1970, des rapports ont été publiés sur les troubles de la différenciation sexuelle chez les poissons et les amphibiens. Ils ne semblaient plus savoir s'ils voulaient être mâles ou femelles, et les comportements intersexuels étaient de plus en plus fréquents. Les hormones et les substances à effet hormonal présentes dans les eaux usées sont incriminées. Aujourd'hui, des troubles sont même constatés dans des eaux alpines qui n'ont pas été en contact avec les eaux usées.

Baisse de la fertilité humaine

Qu'en est-il de nous ? Le nombre de spermatozoïdes des hommes occidentaux a diminué de moitié depuis le milieu du siècle dernier, soit d'environ 1 % par an. Fait alarmant, ce déclin a été confirmé à l'échelle mondiale et s'est accéléré pour atteindre près de 2 % par an (1). Si les choses continuent à ce rythme, on peut calculer que la reproduction humaine naturelle deviendra de plus en plus impossible à partir de 2045 environ. Elle ne sera alors possible que dans la réplique.

Il est surprenant que cette constatation bien connue soit à peine évoquée dans les discussions sur l'évolution de la population ou les pensions de vieillesse. Et si l'on considère le tollé soulevé par les opposants et les partisans de l'avortement, il est en fait étrange que personne ne se préoccupe du fait que nous tuons la majorité des spermatozoïdes. Après tout, ce sont aussi des êtres vivants.

Le nombre de spermatozoïdes n'est pas le seul à diminuer. Le volume des spermatozoïdes, les niveaux de testostérone masculine et la fertilité des hommes et des femmes diminuent également de la même manière. Le nombre de couples involontairement sans enfant augmente, tout comme le nombre de traitements de fertilité.

Depuis trente ans, le professeur Shanna Swan, de la Mount Sinai School of Medicine de New York, étudie ce problème dans toutes les directions (2). S'appuyant sur des données issues du règne animal, elle a mesuré systématiquement la distance entre l'anus et les organes génitaux des nouveau-nés. Cette distance dépend de la testostérone et est beaucoup plus importante chez les garçons et les hommes que chez les filles et les femmes. Les hommes dont la distance est plus petite ont un nombre de spermatozoïdes plus faible et une fertilité plus faible.

Toutefois, cette différence de distance anogénitale entre les garçons et les filles a également diminué au cours des dernières décennies. Les garçons sont moins masculins, ce qui indique que l'effet de la testostérone est également moindre chez les garçons à naître. Les poissons, mais aussi les êtres humains, ne savent apparemment plus toujours s'ils veulent devenir des hommes ou des femmes.

Toxines environnementales

Selon les études du professeur Swan et d'autres chercheurs, les produits chimiques qui bloquent l'effet de la testostérone ou renforcent celui des hormones féminines sont responsables de ce phénomène. Les phtalates et les bisphénols, qui sont contenus dans presque toutes les matières plastiques en tant que plastifiants ou durcisseurs, ainsi que certains pesticides et produits ignifuges, sont particulièrement importants pour l'homme. Certaines de ces substances sont extrêmement persistantes, présentes partout et même dans le lait maternel, et s'accumulent dans l'organisme. Non seulement elles perturbent l'équilibre hormonal et la production de spermatozoïdes chez l'homme, mais elles sont également susceptibles de jouer un rôle dans le cancer du sein et l'endométriose douloureuse chez la femme.

Le professeur Swan et le professeur Wilks, toxicologue à Bâle, sont donc unanimes pour conseiller d'éviter tous les aliments emballés dans du plastique, qu'il s'agisse de produits laitiers, de viande, de plats préparés, de produits surgelés ou de conserves en boîtes plastifiées. Pour le lait et les yaourts, c'est impossible dans de nombreux endroits. Les détaillants devraient donc revenir aux emballages en verre. Les casseroles revêtues doivent être remplacées par des casseroles en fer non revêtues. En France, bon nombre de ces substances seront interdites à partir de 2026. Lors du débat parlementaire, la comparaison avec le scandale de l'amiante était tout à fait pertinente.

Des rôles sexuels flous

Comme nous l'avons déjà mentionné, les hormones sexuelles ont un effet formateur sur le comportement des hommes et des femmes. Au cours des vingt dernières années, un débat sans précédent s'est engagé sur la définition, la catégorisation, les rôles et les droits des deux sexes. Il s'agit d'un débat sur la définition, la catégorisation, les rôles et les droits des deux sexes, qui s'étend jusqu'aux plus petits détails de la langue. En tant qu'homme âgé, cela m'a longtemps semblé hors de propos et incompréhensible. Comme beaucoup de politiciens de droite, l'ancien conseiller fédéral suisse Ueli Maurer est du même avis et, avec ses collègues, il se bat contre cette culture dite « woke ».

Mais si l'on y réfléchit bien, on s'aperçoit que les hommes ne sont pas les mêmes que les femmes : Selon les constatations physiques mentionnées, les hommes sont soumis à une castration chimique légère mais croissante, avant et après la naissance. Il ne peut en être autrement que les modèles comportementaux masculins s'en trouvent également affaiblis. Et si de nombreux jeunes hommes devenaient moins masculins ? Les jeunes femmes ne trouvent-elles pas le « bon » homme ? Les rôles traditionnels des hommes et des femmes s'accordent-ils encore avec les types d'hommes et de femmes chimiquement brouillés ?

D'un point de vue subjectif, les jeunes concernés gèreront leur changement d'état d'esprit en discutant sans fin de ce que signifie être un homme, une femme ou quelque chose entre les deux. C'est exactement ce à quoi nous assistons.

Et la droite politique, qui prétend combattre cette « culture éveillée », en est en fait à l'origine, car elle défend la liberté de l'industrie d'empoisonner notre alimentation et notre environnement, par exemple récemment en Suisse en rejetant les initiatives populaires sur l'eau potable sans poison et les pesticides - le renard qui garde le poulailler...

NOTES :

(1) Temporal trends in sperm count : a systematic review and meta-regression analysis of samples collected globally in the 20th and 21st centuries | Human Reproduction Update | Oxford Academic (oup.com)

(2) Shanna Swan, « Count Down », Scribner 2021

▲RETOUR▲

• Malthus, un précurseur de la décroissance

Par biosphere

Compte-rendu de la conférence-débat organisée par les Amis de la décroissance » de Belle-Île-en-mer le 26 avril 2024 .

Thème : « **Malthus est-il ou non un précurseur de la décroissance ?** »

Intervenant : Michel Sourrouille

Introduction

La population mondiale augmente de façon exponentielle, 1 milliards d'êtres humains en 1800, 2 milliards en 1930, 4 milliards en 1974 et 8 milliards selon l'ONU en novembre 2022. Entre 2011 et

2022, il n'a fallu que onze années pour s'accroître d'un milliard supplémentaire, population qu'il faut pouvoir nourrir, loger et lui offrir quelques commodités. Juger qu'un tel niveau de croissance dans un monde fini est acceptable n'est le fait que des natalistes ou des démographes. La densité moyenne mondiale est conséquente, 61 hab./km² actuellement. La densité de la France est de 124. Si on prend une densité de 100 hab./km², cela veut dire concrètement qu'un individu n'a qu'un carré de 100 mètres de côté pour satisfaire tous ses besoins…. et laisser un peu de place pour la biodiversité. Un individu à l'hectare, c'est une bonne image de l'état de surpopulation humaine, une situation ingérable et invivable dans la plupart des territoires.

Michel Sourrouille a publié trois livres sur la surpopulation, le premier en 2014 avec 13 auteurs (Moins nombreux, plus heureux) et le dernier en 2023 avec 23 contributeurs (Surpopulation… mythe ou réalité ? ». Il se situe explicitement comme un ami de la décroissance démographique, regrettant seulement que le mensuel « La décroissance » se refuse encore à aborder cette thématique. Malthus fait-il donc peur ? Bien qu'inconnu du grand nombre, le terme malthusien est pourtant entré dans le dictionnaire. Mais pas dans l'éducation nationale ! Il est rare qu'un patronyme devienne un élément de langage, l'approche malthusienne devrait être connue de tout élève. Malthus a publié à partir de 1798 son « Essai sur le principe de population ». C'est à la fois une explication de l'origine du surnombre et une solution à y apporter.

1) le message de Malthus

Rappelons d'abord la loi de Malthus ainsi définie par lui-même :

« *Lorsque la population n'est arrêtée par aucun obstacle, elle va doubler tous les vingt-cinq ans, et croît de période en période selon une progression géométrique (exponentielle). On n'obtiendra pas avec la même facilité la nourriture nécessaire. En effet, l'agriculture étant soumise à la loi des rendements décroissants, les moyens de subsistance ne peuvent jamais augmenter plus rapidement que selon une progression arithmétique (linéaire). D'où un décalage croissant entre population et alimentation* ».

Il en déduisait qu'il était nécessaire de limiter sa fécondité pour essayer de garder un niveau de population en concordance avec l'état des ressources.

« Les obstacles à la population qui maintiennent le nombre des individus au niveau de leurs moyens de subsistance, peuvent être rangés sous deux chefs. Les uns agissent en prévenant l'accroissement de la population, et les autres en la détruisant. La somme des premiers compose ce qu'on peut appeler l'obstacle privatif ; celle des seconds, l'obstacle destructif. Pour les obstacles privatifs, l'abstinence du mariage, jointe à la chasteté, est ce que j'appelle contrainte morale. Les obstacles destructifs sont d'une nature très variée. Ils renferment toutes les causes qui tendent de quelque manière à abréger la durée naturelle de la vie humaine. Ainsi on peut ranger sous ce chef l'insalubrité des grandes villes, toutes les espèces de maladies et d'épidémies, la guerre, la famine. »

Notez que Malthus n'est pas antinataliste, opposé en toutes circonstances à la natalité. Il indique seulement qu'on ne peut avoir une niveau de fécondité acceptable qu'en rapport avec les ressources naturelles. C'est en ce sens qu'il est non seulement un précurseur de la décroissance, mais aussi un précurseur de l'écologie scientifique, l'étude du rapport d'une espèce avec le milieu qui la fait

vivre. Notez aussi qu'il privilégie l'autolimitation de la fécondité, mettant les pauvres face à leurs responsabilités. Si on ne fait pas preuve d'une conscience éclairée en matière de procréation, le fait d'être victime d'un accroissement de la mortalité par des obstacles destructifs n'est pas de son fait. Nulle trace d'autoritarisme dans ses écrits.

2) les critiques et leur dépassement

Le rapport sur les limites de la croissance de 1972 reprenait l'idée de l'impossibilité d'une croissance exponentielle durable dans un monde fini. Sauf qu'il ne considérait pas seulement 2 variables, population et alimentation, mais y ajoutait 3 autres variables, industrie, ressources naturelles non renouvelables et pollution. Cette étude scientifique prévoyait un effondrement au cours du XXIe siècle. Bien d'autres études depuis ont montré que nous avons largement dépassé les limites de la planète. La pensée malthusienne est donc une réalité actuelle. Pourtant bien des critiques sont adressées au malthusianisme. Elles étaient bien présentes dès la parution de son livre :

« *La plupart des attaques contre mon essai sont moins des réfutations que des déclamations ou des injures qui ne méritent aucune réponse. Je suis donc appelé à relever seulement des objections qui ont été faites en simple conversation.* »

Malthus doit être réhabilité aujourd'hui.

– **opposition marxiste**

Karl Marx et Engels au XIXe siècle ont été très opposés aux thèses malthusiennes. Engels qualifiait les thèses de Malthus de « *déclaration de guerre la plus brutale que la bourgeoisie ait lancée contre le prolétariat*». Marx dénonçait «l*a sottise de Malthus sur la progression géométrique et arithmétique,* qui *n'est qu'une pure absurdité, une hypothèse parfaitement chimérique*». Il suffirait pour Marx et Engels de faire la révolution et de mettre le prolétariat au pouvoir pour que chacun puisse vive l'abondance sans se soucier de l'état des ressources. Ce programme a complètement échoué.

Marx exprimait déjà quelques craintes dans sa *Critique du programme de Gotha* : « Si *la théorie malthusienne de la population est exacte, alors je ne peux* pas *abolir la loi, dussé-je cent fois abolir le salariat, parce que la loi ne régit pas seulement le système du salariat, mais* tout *système social.* »

– **opposition du complexe agro-industriel**

Certains pensent aujourd'hui qu'on pourrait nourrir 10 milliards de personnes et plus. Mais la famine est encore bien présente dans le monde actuel alors que nous sommes au summum de la richesse produite. En outre, les statisticiens calculent de façon très superficielle la productivité agricole. Il ne faut pas seulement tenir compte des rendements à l'hectare, mais de tous les intrants qui permettent le forçage de la terre. Si on transforme le numérateur (la production) et le dénominateur (les facteurs de production) en calories pour les rendre comparable, on se rend compte que la productivité baisse. On a aussi voulu ignorer la loi des rendements décroissants bien connue de Malthus, on a épuisé la terre, il y a une stérilisation des sols par agriculture thermo-industrielle.

Le prix Nobel de la paix 1970, Norman Borlaug, initiateur des semences à haut rendement, reconnaissait lui-même lors de son discours de réception de son prix que si la révolution agricole ne s'accompagnait pas d'une maîtrise de la fécondité, on ne pouvait aboutir à aucun équilibre durable.

– **opposition socialiste**

Malthus écrivait : « *Les lois sur les pauvres tendent manifestement à accroître la population, sans rien ajouter aux moyens de subsistance. Ainsi les lois y créent les pauvres qu'elles assistent.* » Ce constat semble irréfutable, pourtant le rejet de Malthus par une certaine gauche actuelle résulte du fait d'y voire là une dénonciation des pauvres par les riches. Malthus ne faisait qu'essayer de responsabiliser : « *Le peuple doit s'envisager comme étant lui-même la cause principale de ses souffrances…* » Contrairement aux idéologues, Malthus avait le sens de la nuance : « *Ce que je propose, c'est l'abolition graduelle des lois sur les pauvres, assez graduelle pour n'affecter aucun individu qui soit actuellement vivant.* » Une aide ne peut qu'être temporaire, sinon elle entretient la misère.

Voici la dernière phrase du long essai de Malthus : « *Tout lecteur équitable doit, je pense, reconnaître que l'objet pratique que l'auteur a eu en vue par dessus tout, est d'améliorer le sort et d'augmenter le bonheur des classes inférieures de la société.* »

Bien d'autres oppositions au malthusianisme existent. Les capitalistes se réjouissent d'un surcroît de naissance qui leur permet d'exploiter une main d'œuvre surnuméraire à bas prix. Les politiciens font preuve d'une volonté de puissance par le nombre, la France est restée depuis les lois répressives de 1920 dirigé par des natalistes. Mais l'opposition contemporaine qui se veut plus subtile regrette la baisse de fécondité qui est le fait de pays de plus en plus nombreux : qui va payer nos retraites ? Il est pourtant absurde de mettre en place une pyramide de Ponzi démographique : faire des enfants pour payer les retraites, c'est faire dans l'avenir encore plus d'enfant pour des retraités encore plus nombreux…, jusqu'à se rendre compte que c'est là une voie sans issue. Reconnaissons d'ailleurs que du temps de Malthus, la notion de « retraité » n'existait pas.

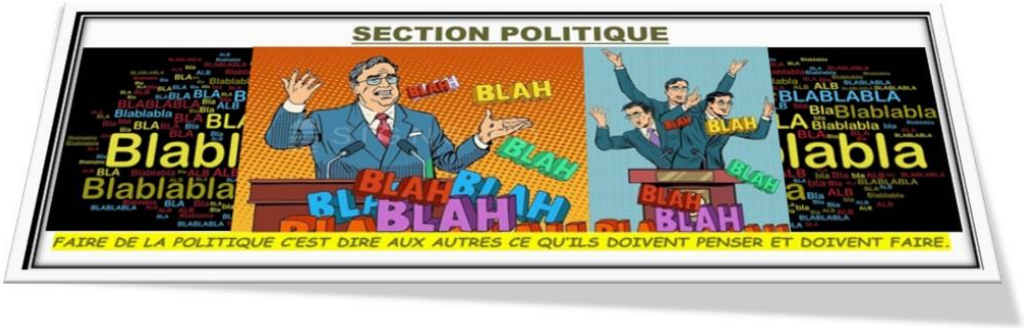
Conclusion

Malthus est un pragmatique réaliste qui s'est explicitement positionné contre les idéalistes de son temps. Il pouvait écrire :

« *L'ouvrage de Condorcet, intitulé Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain, est un exemple remarquable de l'attachement qu'un homme peut vouer à des principes démentis par l'expérience de chaque jour… Godwin, dans son ouvrage sur la justice politique, se repose avec trop de confiance sur des propositions abstraites et générales….* »

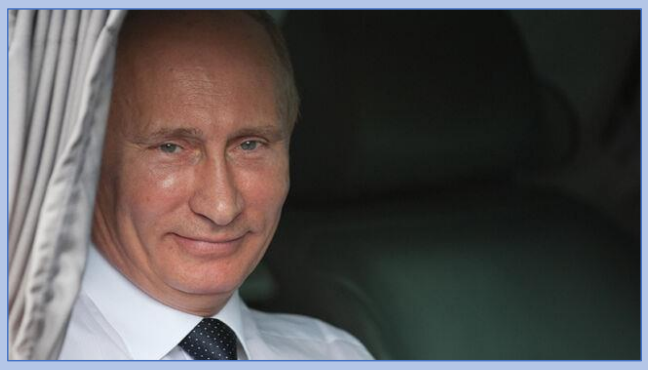
Contre les idées généreuses mais hors sol, Malthus préfère dire que chacun est responsable de son destin et ne doit pas trop compter sur l'État. A une époque où l'école pour tous n'existait pas, il préconisait d'éduquer le peuple afin qu'il comprenne les réalités de notre monde. De l'avis de Michel Sourrouille, Malthus est non seulement un précurseur de la décroissance, mais son message sur le nécessaire équilibre entre un niveau de population et l'état des ressources devrait être connu de tous. D'autant plus que l'autolimitation de la fécondité est d'abord un choix individuel des femmes et des couples. On a besoin d'une démocratie éclairée, même dans les chambrées.

▲RETOUR▲



• Poutine ne bluffe pas

James Rickards 6 mai 2024



Il y a deux semaines, le Congrès a adopté (et le président Biden a signé) quatre textes législatifs essentiels en matière de sécurité nationale.

Trois de ces textes prévoyaient une aide à l'Ukraine, à Israël et à Taïwan. Ce sont ces textes qui ont reçu le plus d'attention. Celui qui a reçu le moins d'attention était un mélange de dispositions, telles que la cession forcée de TikTok.

Ce projet de loi comprenait un texte appelé "REPO Act", qui autorise le président à s'emparer de tous les actifs russes, y compris les titres du Trésor américain, qui se trouvent sous la juridiction des États-Unis.

L'impact de la loi REPO est limité par le fait que seuls quelque 10 milliards de dollars d'actifs souverains russes se trouvent actuellement sous la juridiction des États-Unis. Pourtant, la loi prévoit que ce vol ne sera qu'un acompte sur un vol beaucoup plus important qui sera effectué par les alliés de l'OTAN en Europe.

En effet, 290 milliards de dollars d'actifs souverains russes sont détenus en Europe. La loi stipule que les actifs volés par les États-Unis seront versés au Fonds commun pour l'Ukraine.

Il ne fait aucun doute que les États-Unis seront la voix la plus puissante dans l'administration de ce fonds commun de 290 milliards de dollars. L'objectif des États-Unis est d'utiliser le sommet du G7 dans les Pouilles, en Italie, du **13 au 15 juin,** comme plateforme pour amener les autres membres du G7 à approuver le Fonds commun pour l'Ukraine et à voler tous les actifs russes qui se trouvent sous leur juridiction.

Ces personnes pensent donc que la Russie acceptera simplement cet acte de vol sans riposter ?

"L'imagerie miroir

L'un des problèmes persistants de l'analyse du renseignement est ce que les experts appellent "l'imagerie miroir". Dans ce jargon, l'analyste suppose que ses croyances et ses préférences sont partagées par l'adversaire. Au lieu de regarder l'adversaire tel qu'il est réellement, l'analyste se regarde dans un miroir tout en supposant qu'il regarde l'adversaire.

Il s'agit là d'un défaut extrêmement dangereux.

Vous êtes peut-être rationnel, mais les mollahs qui gouvernent l'Iran ne le sont pas. Vous pouvez croire que les dirigeants veulent la croissance économique, mais **les dirigeants communistes chinois placent le parti au-dessus de toute autre considération, y compris le bien-être de leur peuple.**

Vous pouvez supposer que les rebelles houthis au Yémen veulent éviter les attaques des États-Unis, mais ils s'en moquent : ils vivent de toute façon dans des grottes, et vous ne pouvez pas les bombarder jusqu'à l'âge de pierre parce qu'ils y sont déjà.

Cette faille n'est nulle part plus évidente aujourd'hui que dans l'analyse du renseignement américain sur Vladimir Poutine. En 2008, le président Bush a déclaré que l'Ukraine et la Géorgie devaient rejoindre l'OTAN. Quelques mois plus tard, Poutine a envahi la Géorgie, annexé une partie de son territoire et anéanti les chances de la Géorgie de rejoindre l'OTAN.

Poutine ne bluffe pas

En 2014, les États-Unis ont soutenu un coup d'État en Ukraine qui a déposé un dirigeant dûment élu. Trois mois plus tard, Poutine a annexé la Crimée à l'Ukraine et l'a intégrée à la Fédération de Russie. En 2021, l'OTAN a entamé des démarches officielles pour admettre l'Ukraine en tant que membre.

En février 2022, la Russie a lancé une opération militaire spéciale qui s'est soldée par la mort de 500 000 soldats ukrainiens. Certaines estimations sont encore plus élevées. Les chances de l'Ukraine d'adhérer à l'OTAN sont désormais nulles.

Dans tous les cas, les analystes américains ne croyaient pas que Poutine prendrait les mesures qu'il a prises parce qu'ils pensaient que cela pourrait d'une manière ou d'une autre affaiblir Poutine ou la Russie. C'est le pire des miroirs. La vérité, c'est que Poutine ne bluffe pas. Lorsqu'il dit qu'il va faire quelque chose, il le fait. Lorsqu'il dit qu'il réagira à un acte de l'Occident, la réaction a lieu.

Poutine a déclaré que si l'Occident volait des actifs russes, la Russie riposterait en saisissant des milliards de dollars d'investissements étrangers directs en Russie appartenant à de grandes entreprises européennes telles que Siemens, Total, BP et d'autres.

Quelques jours seulement après la signature par M. Biden d'une loi autorisant le vol d'actifs russes, un tribunal russe a ordonné la saisie de 440 millions de dollars auprès de JPMorgan.

L'escalade dans la guerre des saisies d'actifs a commencé. **Poutine finira par gagner.** Malheureusement,

l'escalade se poursuit également sur le front géopolitique. Les États-Unis et certains de leurs alliés européens sont de plus en plus désespérés quant à la capacité de l'Ukraine à tenir tête à la Russie sur le champ de bataille.

À court d'armes, à court d'hommes

Le récent plan d'aide de 61 milliards de dollars à l'Ukraine (dont les deux tiers environ iront aux entreprises de défense américaines) ne suffira pas à inverser la tendance. Les États-Unis et leurs alliés de l'OTAN ont déjà donné à l'Ukraine à peu près tout ce qu'ils pouvaient se permettre de lui donner sans mettre en péril leur propre sécurité.

Le problème n'est pas un manque d'argent, mais un manque d'armes et de munitions. Avant l'approbation du programme d'aide, les critiques se sont plaints que l'Ukraine était perdante parce que les États-Unis retenaient le matériel dont elle avait désespérément besoin. Mais ce n'est pas vrai.

Les Européens auraient pu simplement acheter les armes aux États-Unis et les livrer à l'Ukraine. Ils ne l'ont pas fait. Pourquoi ? Parce que les armes n'étaient tout simplement pas là. Oui, il y aura toujours une réserve d'armes pour l'Ukraine - elles ne vont pas s'épuiser complètement.

Mais l'Ukraine n'aura pas assez d'armes et de munitions pour entreprendre des opérations offensives significatives contre les Russes. Elle en aura juste assez pour les maintenir dans le combat, ce qui est l'objectif de l'OTAN.

Malheureusement pour l'Ukraine, les problèmes sont bien plus profonds qu'un simple manque d'équipement. Elle manque également de personnel qualifié. L'ancien commandant Valeriy Zaluzhny a suggéré que l'Ukraine avait besoin de 500 000 soldats supplémentaires. Mais elle a du mal à trouver de nouveaux volontaires. On estime à 650 000 le nombre d'hommes en âge de combattre qui ont fui l'Ukraine.

Pendant ce temps, l'armée russe est encore plus nombreuse qu'avant l'invasion, et l'industrie russe produit des armes et des munitions à un rythme effréné.

La France franchira-t-elle le Rubicon (du Dniepr) ?

Si l'on additionne le manque d'équipement de l'Ukraine et la pénurie de main-d'œuvre, on comprend pourquoi l'Occident est de plus en plus désespéré.

Le président français Emmanuel Macron continue de dire qu'il pourrait envoyer des troupes françaises en Ukraine. Il y a quelques jours, il a réaffirmé qu'il n'excluait pas d'envoyer des troupes si la Russie franchissait les lignes de front ukrainiennes et si l'Ukraine le demandait.

Ce n'est qu'une question de temps avant que la Russie ne franchisse les dernières défenses principales de l'Ukraine à l'est du fleuve Dniepr. Bien sûr, l'Ukraine va demander des troupes françaises puisque c'est Macron lui-même qui en a fait l'offre.

Seraient-elles envoyées dans l'ouest de l'Ukraine afin de libérer les soldats ukrainiens qui y sont stationnés pour qu'ils puissent aller au front ?

Ou enverraient-ils des troupes françaises au front, pensant que la Russie ne leur tirerait pas dessus de peur de déclencher une guerre avec la France ? La France est une puissance nucléaire. Elle dispose d'un arsenal nucléaire limité (essentiellement constitué de quatre sous-marins lanceurs d'engins).

La France peut donc penser qu'elle peut dissuader la Russie d'avancer.

Mais la Russie a déjà visé des "mercenaires" français lors d'une frappe de missiles il y a quelques mois (il s'agissait probablement de membres ukrainiens et russes de la Légion étrangère française). Et la Russie a averti la France

qu'elle attaquerait les soldats français si elle les envoyait en Ukraine.

N'oubliez pas que Poutine ne bluffe pas. Mais la France n'est pas la seule à laisser entendre qu'elle est prête à envoyer des troupes en Ukraine.

Compte à rebours vers la guerre nucléaire

Je mets en garde contre les dangers d'une escalade depuis que les États-Unis se sont engagés à défendre l'Ukraine. Malheureusement, les choses se déroulent exactement comme je l'avais prédit.

Dans l'émission "60 minutes" diffusée hier soir, Hakeem Jeffries, chef de file des démocrates à la Chambre des représentants, a déclaré : "*Nous ne pouvons pas laisser l'Ukraine s'effondrer, car si c'est le cas, il y a de fortes chances que l'Amérique doive s'engager dans le conflit - non seulement avec notre argent, mais aussi avec nos femmes et nos hommes de troupe*".

L'Ukraine va tomber, d'une manière ou d'une autre. Ce ne sera peut-être pas cette année, ni même l'année prochaine, même si ce sont des possibilités. Mais cela arrivera.

Si Jeffries a raison de dire que les États-Unis engageront leurs forces armées pour affronter directement la Russie, alors nous nous préparons à une guerre nucléaire, car c'est là que la confrontation militaire mènera en fin de compte.

Toutes les grandes simulations de guerre entre les États-Unis et la Russie finissent par déboucher sur une guerre nucléaire.

Sommes-nous vraiment prêts pour cela ?

▲RETOUR▲

• L'innommable carnage de l'OTAN

Par Dmitry Orlov – Le 26 Avril 2024 – Source Club Orlov

Cette nouvelle vient d'arriver :

BEIJING, 26 avril. /L'OTAN est directement responsable de la crise ukrainienne, a déclaré le porte-parole du ministère chinois des Affaires étrangères, Wāng Wénbīn (汪文斌), lors d'une réunion d'information.

***"L'OTAN porte une responsabilité directe dans la crise ; l'Alliance doit réfléchir à son rôle, cesser de rejeter la faute sur autrui et prendre des mesures concrètes en vue d'un règlement politique de la crise"*, a-t-il déclaré.**

Et puis il y a ce rapport de terrain du soldat et correspondant de guerre Marat Khairullin (ma traduction). Marat est un Tatar/Bachkir né au Kazakhstan, mais ces distinctions ne sont peut-être importantes qu'à l'intérieur de la Russie ; pour le reste du monde, il est simplement russe. Il sert dans la brigade *"Slavyanka"* qui a aidé à chasser les Ukrainiens d'Avdeyevka :

Hitler Zelensky a décidé d'utiliser le reste de ses esclaves. *Nous mourons pour l'OTAN et c'est bien* – Si l'Ukraine est encore une nation, telle doit être sa devise. D'un point de vue humanitaire, ce qui se passe est tout simplement monstrueux.

Nous sommes aujourd'hui le 23 avril, le troisième mois au cours duquel les pertes ukrainiennes sont stables, avec une moyenne de 1 000 cadavres par jour. Imaginez ce nombre d'ex-personnes au même endroit – une montagne de cadavres ! Une semaine s'est écoulée, et il y a maintenant sept autres piles de cadavres ; un mois, trois mois – et devant nous, des montagnes de cadavres s'étendent au-delà de l'horizon.

Essayez de visualiser cela : 90 000 cadavres éparpillés le long de la ligne de séparation de 1000 kilomètres : quatre-vingt-dix cadavres gisent sur chaque kilomètre de cette ligne ; vous verriez plus de trois cents cadavres par heure si vous marchiez le long de cette ligne à un rythme tranquille. Mais la répartition est inégale : il y aurait une montagne de cadavres près d'Artyomovsk et d'Avdeyevka et beaucoup moins dans d'autres endroits.

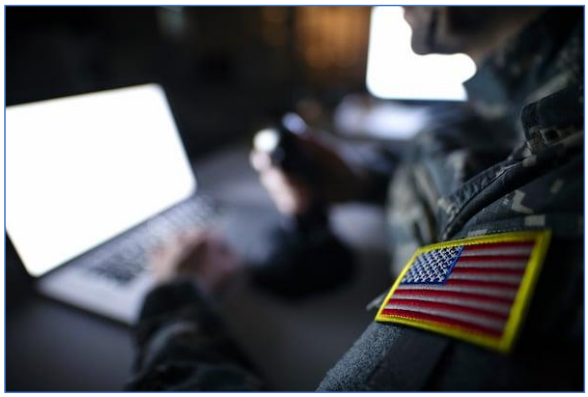
Nous vivons dans une ère d'information éclairée, tout le monde est très instruit, et tout le monde regarde cette horreur et parle de géopolitique et de finance, des désaccords entre les différentes élites, etc. Pendant ce temps, quelque part à Kiev, un homme petit, mal rasé et à la voix rauque en permanence est assis et soutient que c'est bien – des piles géantes de cadavres, s'il vous plaît, envoyez-lui plus d'armes pour qu'il puisse en fabriquer davantage.

▲RETOUR▲

Bienvenue dans l'État de guerre

par Doug Casey 9 mai 2024

Doug Casey's INTERNATIONAL MAN



La guerre est l'une des rares choses que seul l'État peut faire. En effet, comme l'a dit Randolph Bourne, "la guerre est la santé de l'État". Examinons brièvement la nature de l'État pour comprendre pourquoi la troisième guerre mondiale se profile à l'horizon.

L'État est comme toute autre entité vivante : sa première directive est de survivre et de croître. Gardez à l'esprit que l'État - le gouvernement - n'est pas du tout la même chose que le pays ou la société, même s'il prétend l'être. Ce n'est pas "Nous le peuple" ; c'est une entité distincte avec ses propres intérêts. Cette affirmation est d'ailleurs trop légère. Alors que les individus et les entreprises prospèrent en fournissant des biens et des services aux autres dans le cadre d'un échange volontaire, l'État se spécialise dans la coercition.

L'État n'a rien de volontaire. Ses principaux produits ont toujours été les pogroms, les persécutions, les confiscations, les impôts, l'inflation, la censure, le harcèlement, la répression et la guerre. L'État n'est pas votre ami.

Les meurtres de masse et les destructions massives sont déjà assez graves en soi. Mais en temps de guerre, l'État les rend possibles grâce à de nouveaux impôts, de nouvelles dettes, des contrôles draconiens et de nouvelles bureaucraties. Ces éléments perdurent longtemps après la fin de la guerre.

Pire encore, l'État fait ces choses avec l'approbation de la victime ; le citoyen typique a appris que presque tout est justifié par la "sécurité nationale". Quiconque protesterait normalement contre ces déprédations en temps de paix apprend vite à faire semblant quand il y a une guerre, de peur d'être lynché pour avoir sympathisé avec l'ennemi invariablement démoniaque.

Après la guerre - en supposant une victoire, bien sûr - la dette, les impôts, les réglementations et la taille générale de l'État ne reviennent jamais aux niveaux d'avant-guerre. Ils atteignent des plateaux de plus en plus élevés, obligeant l'État à en faire toujours plus pour justifier son existence. Les programmes gouvernementaux, quels qu'ils soient, ne sont presque jamais arrachés de leurs racines. Tout au plus les élague-t-on, ce qui a le même effet que la taille d'une plante, c'est-à-dire qu'ils sont encouragés à repousser plus grands et plus forts.

Pourquoi est-ce que je dis ces choses effrayantes ? Parce que nous nous dirigeons clairement vers une grande guerre.

Un danger clair et présent

Dans cet article, je tiens à souligner un point que beaucoup trouveront désagréable, voire incroyable : Dans le monde d'aujourd'hui, l'armée américaine est pratiquement inutile pour contrer les menaces potentielles provenant de l'étranger. C'est en fait un danger positif. Et elle n'est pas prête pour une vraie guerre.

Si vous cherchez une analyse classique et rassurante, je n'ai pas grand-chose à vous proposer. Commençons par l'Organisation du traité de l'Atlantique Nord.

L'OTAN est un programme du gouvernement américain qui est devenu autonome. À l'origine, son objectif était de se défendre contre le Pacte de Varsovie. Bien que l'Union soviétique et ses alliés aient cessé d'exister en tant que menace militaire au début des années 1990, l'OTAN a continué à se développer. En dépit des accords conclus avec la Russie, elle s'est étendue jusqu'à sa frontière, y ajoutant même des États traditionnellement neutres comme la Finlande et la Suède.

Même si l'on suppose que l'OTAN ne provoque pas une troisième guerre mondiale à cause de l'Ukraine (en mettant de côté la discussion sur qui a raison ou tort et qui a vraiment commencé), les Chinois sont probablement les prochains sur le carnet de bal. Pour eux, les États occidentaux alliés ne peuvent que pointer une arme dans leur direction. Pour eux, l'OTAN est une provocation à une guerre culturelle/raciale. L'OTAN les encourage à faire de la construction de leur armée une priorité absolue.

Voilà pour la "fin de l'histoire". Tant que les États-nations existeront, il y aura des conflits violents entre eux. Mais à mon avis, la nature de la guerre, et même de l'État-nation, va changer radicalement au cours des 20 prochaines années. Et, comme cela a été le cas tout au long de l'histoire, la technologie en sera le principal moteur.

Armement et stratégie

C'est un vieux dicton : "Les généraux mènent toujours la dernière guerre.

Ce n'est pas parce qu'ils sont (nécessairement) stupides. Mais lorsqu'un homme reçoit une série d'étoiles sur ses épaulettes, vous n'êtes assuré que d'avoir un bureaucrate compétent avec de bonnes aptitudes politiques, et non pas quelqu'un avec un grand esprit militaire. Les bureaucrates ne sont pas des innovateurs audacieux ; ils font les choses dans les règles. Ils font les choses dans les règles, ce qui leur permet d'avoir des excuses et un déni plausible si les choses tournent mal.

En dehors de la simple inertie, il est logique de mener la dernière guerre. D'une part, c'est ce qu'ils savent faire. D'autre part, les équipements et les tactiques en question ont été testés. D'autre part, les armes existent, et lorsqu'une guerre commence, il faut en fait "faire ce que l'on a apporté".

La question de savoir s'ils peuvent s'en tirer en menant la dernière guerre dépend principalement de l'existence d'un changement technologique significatif. Jusqu'aux débuts de l'ère industrielle, un seul changement au cours d'une vie était suffisant. Après tout, quelle est la fréquence d'innovations majeures telles que l'étrier ou la poudre à canon ? Mais depuis l'avènement de la guerre industrialisée avec le conflit américain de 1861-1865, les changements ont été très rapides, et le rythme des changements s'accélère à une vitesse vertigineuse.

Les militaires ne l'ignorent pas ; comme je l'ai dit, ils ne sont pas stupides. En fait, les officiers d'aujourd'hui sont très instruits ; presque tous sont diplômés de l'université, pour ce que cela vaut. La plupart des officiers de terrain ont également fait des études supérieures. C'est l'une des raisons pour lesquelles les États-Unis mettent l'accent sur les armes de haute technologie.

L'armée consacre des sommes de plus en plus importantes à l'achat de pièces d'équipement plus grandes, plus complexes et beaucoup plus chères. L'idée est de conserver une avance technologique sur les ennemis potentiels. Les États-Unis peuvent peut-être conserver leur avance tant qu'il s'agit d'un scénario simpliste opposant nos chars, nos avions et nos navires aux leurs. Mais les chances que les choses restent aussi simples sont proches de zéro. Tout le paradigme est sur le point de changer.

Cela est vrai pour plusieurs raisons : les armes "hi-tech" d'aujourd'hui (chasseurs F-35, chars Abrams, porte-avions) sont déjà obsolètes. Elles sont certainement un cauchemar pour l'entretien et la compétence du personnel. Les nouveaux drones, missiles et torpilles sont à la fois supérieurs et beaucoup moins chers que les armes conventionnelles. Les armes biologiques et cybernétiques les rendent toutes inutiles. Si elles sont déployées sérieusement, c'est la fin de la partie.

Projeter une force dans le monde entier avec 800 bases, des avions de 100 millions de dollars et des flottes de porte-avions coûte très cher, en particulier pour un gouvernement en faillite qui est "sur la brèche". Mais c'est l'essence même de la doctrine américaine.

Le concept même de "défense" est obsolète pour un État-nation. Examinons cela un peu plus en détail.

1. Les armes "high-tech" d'aujourd'hui sont obsolètes

Partant d'une feuille blanche, les États-Unis ont développé pendant la Seconde Guerre mondiale l'un des

meilleurs chasseurs du conflit, le P-51 Mustang, en 117 jours et l'ont produit pour 50 000 dollars l'exemplaire, soit environ 500 000 dollars en dollars d'aujourd'hui. Il est vrai que le F-35 est considérablement plus complexe, mais les coûts relatifs auraient dû baisser en raison des progrès réalisés dans le domaine des matériaux, des techniques, de l'informatique, de la robotique et autres, et non pas être multipliés par 100 en termes réels. Un ami qui s'y connaît en la matière me dit que chaque heure de fonctionnement d'un M-1 Abrams nécessite 8 heures de maintenance. Pour un F-16, c'est 20 heures. Il ne faut pas s'étonner que seuls 30 % des F-35 soient en état de vol à un moment donné.

L'emballement insoutenable des coûts est visible partout. Lorsque vous payez plus de 15 milliards de dollars pour un porte-avions (sans aucun avion ou navire auxiliaire), 500 millions de dollars pour un B-2 et 7 millions de dollars pour un char d'assaut, vous ne pouvez pas vous permettre d'en acheter beaucoup. Et vous ne pouvez absolument pas vous permettre d'en perdre. Outre les coûts, il faut de nombreux mois ou années pour en produire davantage.

D'un autre côté, malgré des armements de défense sophistiqués, un essaim de missiles bon marché de type "sea-skimming" peut couler un porte-avions et ses 5 000 hommes d'équipage, sans parler d'un seul missile hypersonique. Un missile bon marché tiré à l'épaule peut abattre n'importe quel avion volant à basse altitude et, à 10 000 dollars l'exemplaire, le champ de bataille peut en être truffé. Les missiles "feu et oubli" transforment les chars d'assaut en coûteux cercueils de fer ; les drones commerciaux ultra-économiques peuvent larguer des explosifs n'importe où. Les missiles bon marché, précis, petits et nombreux sont l'équivalent moderne du pistolet six coups de Sam Colt, qui a non seulement rendu le petit homme égal au grand, mais supérieur - parce que les grands hommes sont de grandes cibles. Les drones de la taille d'un bourdon s'attaquent à des fantassins très entraînés et très coûteux.

Comme une petite personne qui sait qu'elle ne doit pas affronter un géant dans ses propres conditions, les adversaires des États-Unis utiliseront l'équivalent militaire de l'aïkido, en retournant la propre puissance de l'adversaire contre lui. Les Houthis au Yémen reconnaissent que l'explosion d'une hutte en terre coûte des millions aux Américains, ce qui est, en langage populaire, "insoutenable". En plus de se créer de nouveaux ennemis. Ils se voient comme les rebelles sous-armés de la Guerre des étoiles lorsqu'ils détruisent l'Étoile de la mort de l'Empire, substituant l'audace et l'intelligence au capital physique écrasant de l'ennemi.

2. Les armes conventionnelles d'aujourd'hui seront bientôt totalement obsolètes

Toute cette discussion sera totalement théorique dans une génération où les nanotechnologies deviendront pratiques. L'idée est de créer des machines et des superordinateurs atome par atome. L'essence de la technologie consiste à agrandir les choses au niveau moléculaire plutôt que d'essayer de les miniaturiser.

Il s'agira probablement de l'événement le plus important de l'histoire de l'humanité, y compris la conquête du feu. Il modifiera l'essence même de la vie de manière totale, irrévocable et méconnaissable, y compris la nature des conflits armés. Une excellente description, bien que conservatrice, d'un avenir nanotechnique est proposée par Neal Stephenson dans L'âge de diamant, que je recommande vivement. Les armes nanotechnologiques seront accessibles à tous après un certain temps, tout comme la poudre à canon l'était au XVe siècle. Cela suppose, bien sûr, que les armes cybernétiques et biologiques aujourd'hui à la disposition de tous n'éliminent pas toute la question.

Entre-temps, la tendance à la miniaturisation se poursuivra à un rythme soutenu. Les micropuces et autres composants informatiques sont disponibles partout dans le commerce, et ils sont chaque jour moins chers et plus puissants. La prochaine génération d'armes sera constituée de robots hautement miniaturisés, pesant tout au plus quelques kilos chacun, probablement conçus sur le modèle d'insectes coureurs ou volants. Leur construction sera facilitée par l'utilisation de produits électroniques disponibles dans le commerce. Cela s'ajoute aux robots de taille normale de type Terminator, aux véhicules pilotés par l'IA et aux véhicules blindés.

Une flotte de 50 milliards de dollars peut être dévastée par quelques dizaines de missiles ; une formation de soldats n'aurait aucune chance face à une attaque de milliers de microbots très bon marché. Tout comme une centaine de fourmis minuscules peuvent facilement écraser un scorpion, des machines minuscules et bon marché transformeront les mastodontes militaires actuels en artefacts inutiles. N'importe quel pays pourra se doter d'une armée vraiment redoutable pour une fraction des coûts actuels.

3. L'extension à outrance, une formule désastreuse

Faire la guerre à côté de chez soi est une chose, la faire à l'autre bout du monde en est une autre.

Le carburant, le matériel et les troupes sont très coûteux à transporter et à entretenir à l'extrémité d'une liaison aérienne de 10 000 miles. Si l'on essaie de couvrir toutes les bases, on devient trop étendu, vulnérable et en faillite. Les États-Unis maintiennent actuellement une présence militaire plus ou moins importante dans une centaine de pays, et presque tous ces emplacements constituent une provocation active à l'égard de quelqu'un.

Question : Si les dépenses sociales ne peuvent ou ne veulent pas être réduites, avec 1 000 milliards de dollars d'intérêts à payer chaque année, une dette qui augmente de 2 000 milliards de dollars par an, et de l'argent qui est déjà créé par milliers de milliards chaque année, qu'est-ce qui va se passer quand les temps seront durs ? Le gouvernement s'engagera-t-il dans une nouvelle aventure militaire à l'étranger ? Bien sûr. Ils y voient une solution, pas un problème.

Un pays pauvre peut mener une guerre en utilisant son capital humain, comme la Corée dans les années 1950 ou le Viêt Nam dans les années 1960. Mais un pays comme les États-Unis est presque obligé d'utiliser le capital financier et technologique parce que la vie humaine a un prix élevé pour nous. Cela pose un problème lorsque nous ne disposons pas des ressources financières nécessaires pour maintenir une armée qui est à la fois très coûteuse et inefficace.

Les États-Unis peuvent-ils se permettre de mener une guerre continue dans la prétendue recherche d'une paix continue ? L'expérience des empires précédents, depuis les Romains, suggère que la réponse est non.

La meilleure défense de l'Amérique est une économie forte avec beaucoup d'innovations technologiques, et non une armée démesurée. Si le gouvernement américain, avec ses impôts, ses réglementations, l'inflation de sa monnaie et ses aides sociales, devait disparaître, le pays connaîtrait le plus grand et le plus authentique boom de l'histoire mondiale. Dans une décennie, même la Chine paraîtrait aussi insignifiante que le Nigeria aujourd'hui. Il serait presque impossible de menacer une Amérique véritablement avancée.

Il est tout aussi important de ne donner à aucun gouvernement ou groupe une raison de lancer une attaque. Les gens du monde entier aiment l'idée de l'Amérique ; ils aiment la culture, les voitures, la nourriture, la liberté, et j'en passe. Ils aiment les bonnes choses que les entreprises américaines avaient l'habitude de fabriquer. Ils ne voient pas d'inconvénient à ce que les touristes américains soient de bonne humeur et dépensent sans compter.

Ce qu'ils n'aiment pas, ce sont les bottes américaines sur le terrain ou dans leur espace aérien, fomentant des coups d'État pour instaurer la "démocratie". Si Washington DC cessait d'exister, les 96 % restants de la population de la planète n'auraient pas plus intérêt à frapper l'Amérique que le Costa Rica.

Bien sûr, il se peut que je sois anachronique dans cette vision des choses. Au cours des 50 dernières années, alors que les États-Unis construisaient un arsenal pour lutter contre la Russie et la Chine, une autre menace s'est développée. Le monde musulman, qui a été en guerre perpétuelle avec l'Occident pendant 1400 ans, est cycliquement en marche. Il dispose de deux armes très importantes.

La première est une croyance ferme et fanatique. L'Occident, quant à lui, a perdu toute confiance ; il est flasque et se croit mauvais. Comme l'a dit Napoléon, dans la guerre, le psychologique est au physique comme trois à un.

Le pronostic pour l'Amérique et l'Europe n'est pas bon. Elles seront conquises à la fois psychologiquement et par la migration. L'armée américaine, hypertrophiée, ne servira à rien.

La deuxième arme de l'Islam est constituée de plusieurs centaines de millions de jeunes mahométans. D'un point de vue militaire, ils infiltrent la structure démographique et politique de l'Occident et la modifient. Et si les choses deviennent cinétiques, des dizaines de millions de jeunes combattants sont moins chers et plus efficaces que du matériel de haute technologie coûteux.

Il y aurait encore beaucoup à dire sur la guerre éternelle contre l'islam.

Où cela nous mène-t-il ?

En tant que lecteur, je suppose que vous êtes d'accord avec moi sur certains des points évoqués ci-dessus ou que vous êtes au moins disposé à écouter l'argumentation avec un esprit ouvert. Je soupçonne cependant que ce n'est pas le cas de la plupart des Américains. Ils considèrent l'armée comme un trésor national, voire une icône.

D'un certain point de vue, je peux comprendre cet attachement atavique. Enfant, je voulais aller à West Point, mais j'ai été guéri de cette tentation par quatre années de lycée militaire. À l'université, pendant la guerre du Viêt Nam, j'ai été inscrit au programme PLC des Marines (oui, j'apprenais lentement). Mais j'ai simultanément tiré 365 sur 366 à la loterie (c'était une année bissextile) et j'ai été rejeté médicalement comme 1-Y parce que je m'étais cassé la jambe droite à 17 endroits différents seulement un an auparavant.

À ce moment-là, j'ai pensé que le cosmos essayait de m'envoyer un message du genre : "Si tu veux vraiment aller au Viêt Nam, est-ce que tu as vraiment besoin que le gouvernement paie ton voyage ?"

Les sentiments chaleureux des Américains à l'égard de l'armée sont largement déplacés. Et je parle en tant que personne qui aime les soldats. Quelle que soit son histoire étoilée, l'armée américaine n'a plus guère d'utilité en raison de l'évolution constante de la technologie. Pire, elle est devenue un danger actif. Ce qui reste de son esprit de corps est érodé par l'IED, les LGBT et l'antiblancisme. La première loyauté des soldats est naturellement envers leurs camarades, même si elle a été affaiblie par le wokisme. Leur deuxième loyauté est envers leur employeur, en qui ils ont de moins en moins confiance. Leur troisième loyauté est envers ceux qu'ils sont censés protéger et servir, mais ils ont de moins en moins de points communs avec eux.

Si l'on combine ces problèmes avec d'autres que j'ai énumérés, il n'est pas étonnant que les armées des pays occidentaux soient de moins en moins fiables et efficaces. Ce n'est pas une bonne chose ; au moment même où leurs gouvernements provoquent la guerre avec la Russie, la Chine et d'autres pays plus petits.

Permettez-moi de résumer les choses.

La politique étrangère des États-Unis place ce pays sur une trajectoire de collision avec un certain nombre d'autres pays. L'armée américaine est en mesure de mener la dernière guerre, mais pas la prochaine, car les armes dont elle se dote sont des dinosaures. Et comme les dinosaures, ils sont incroyablement chers à nourrir. La faillite probable du gouvernement lors de la prochaine récession économique rendra leur alimentation quasiment impossible.

Lorsque le prochain conflit surviendra, il est probable qu'il causera des dégâts considérables aux États-Unis mêmes. Il sera difficile de s'isoler de la troisième guerre mondiale. L'hémisphère sud semble toujours mieux loti.

Votre première ligne de défense, bien sûr, est le bon sens et la survie. Vous connaissez la marche à suivre : achetez de l'or et de l'argent, et faites une retraite de survie avec un an de réserves de nourriture, de carburant et de munitions. Continuez à acquérir des compétences et des connaissances. Essayez de vous mettre à votre

compte. Entourez-vous d'associés fiables et partageant les mêmes idées. Restez discret vis-à-vis des autorités. J'ajouterai que vous devez vous amuser et ne pas prendre les choses trop au sérieux. Il s'agit de la condition humaine.

▲RETOUR▲

Tuer, exterminer, anéantir

16 mars 2024 – 1600 mots
Éditorial du Diplo de 2004, signé Ignacio Ramonet.

« L'histoire est un cauchemar dont j'essaye de me réveiller. »
James Joyce, Ulysse.

À 800 kilomètres de la Nouvelle-Zélande, les îles Chatham étaient depuis des siècles habitées par les Morioris, un peuple de chasseurs-cueilleurs non guerriers qui avaient une longue tradition de résolution pacifique des conflits. Le 19 novembre 1835, des embarcations arrivèrent transportant quelque 500 Maoris équipés de fusils, de gourdins et de haches, suivis le 5 décembre d'un nouveau contingent de 400 Maoris armés. Ils commencèrent à parcourir les territoires en annonçant aux habitants des Chatham qu'ils étaient désormais leurs esclaves et qu'ils les abattraient s'ils se rebellaient. Beaucoup plus nombreux que les envahisseurs, les Morioris se réunirent en conseil et choisirent de ne pas se battre, mais de faire une offre de paix et d'amitié, et de partager leurs ressources.

Les Maoris décidèrent de passer à l'attaque. En quelques jours, ils massacrèrent des centaines de Morioris, grillèrent et mangèrent nombre de leurs victimes, et réduisirent les autres en esclavage. Dans les semaines qui suivirent, ils devaient exterminer presque tous les survivants. Un rescapé raconta : « Ils ont commencé à nous tuer comme des moutons. Terrorisés, nous avons fui dans la brousse. Nous nous terrions dans toutes les cachettes possibles. En vain. Nos ennemis nous découvrirent et nous tuèrent tous — hommes, femmes, enfants — sans discrimination…1. » Extermination oubliée, celle des Morioris des îles Chatham nous rappelle que des dizaines d'autres peuples, au cours de l'histoire, ont ainsi été méthodiquement rayés de la carte. Cette pratique de destruction systématique d'un groupe ethnique — qu'on appellera, après 1945, « génocide2 » — n'est pas spécifique à des régions dites « barbares » ou « sauvages ». Elle constitue aussi, hélas, l'une des caractéristiques de la civilisation occidentale. Selon de nombreux historiens, depuis l'antiquité, l'extermination d'un groupe d'adversaires (combattants ou non) et parfois de toute une communauté ethnique, dans les heures ou les jours qui suivent la bataille, est un des usages les plus habituels des collisions armées en Occident.

Ainsi, par exemple, pour Alexandre le Grand (356-323 av. J.-C.), disciple d'Aristote et modèle classique de l'homme d'Etat éclairé, « la stratégie de la guerre signifiait non pas la défaite de l'ennemi (…) mais, comme son père le lui avait enseigné, l'anéantissement de tous les combattants et la destruction de la culture même qui avait osé s'opposer à sa domination impériale. (…) Les carnages sur lesquels on est le mieux renseigné sont ceux de Tyr et de Gaza en Phénicie. (…) Après un siège de deux mois, Alexandre laissa ses troupes massacrer la population [de Gaza] à volonté. Tous les hommes furent exterminés. Près de 10 000 Perses et Arabes périrent. Les milliers de femmes et d'enfants capturés furent vendus en esclavage. Alexandre fit ligoter Baïtis, le gouverneur de Gaza, lui fit percer les chevilles pour y passer des lanières et le fit traîner autour de la cité, à la manière d'Achille, jusqu'à expiration de la victime suppliciée.3 »

Dans la Bible, l'un des livres fondateurs de la civilisation judéo-chrétienne, Josué, successeur de Moïse et conquérant de la Terre promise, fait preuve d'une semblable dureté lors de la prise de Jéricho : « Le peuple

monta vers la ville, chacun devant soi, et ils s'emparèrent de la ville. Puis ils vouèrent à l'anathème tout ce qui était dans la ville, depuis l'homme jusqu 'à la femme, depuis le jeune jusqu 'au vieux, et jusqu 'au bœuf, au mouton, à l'âne, passant tout au fil de l'épée. (…) Alors on brûla tout par le feu, la ville et tout ce qui avait en elle.4 »

Josué et ses troupes se montrent aussi impitoyables à l'égard des habitants de Aï : « Ils les battirent au point de ne leur laisser ni un survivant, ni un réchappé. » Quand ils eurent achevé de « tuer tous les habitants de Aï, dans la campagne, dans le désert où ceux-ci les avaient poursuivis, et qu 'eux tous, jusqu 'à extinction, furent retombés sous le fil de l'épée, alors [ils] revinrent vers Aï et la frappèrent au fil de l'épée. Le total de ceux qui tombèrent en ce jour-là, tant hommes que femmes, fut de douze mille, tous gens de Aï.5 » Puis ils s'emparent « de tout le pays de Qadès-Barnêa jusqu'à Gaza, de Goshén jusqu'à Gabaon ». A chaque fois, c'est l'abattoir, l'étripage, l'hécatombe car il s'agit de faire place nette pour les nouveaux arrivants : « Toutes les dépouilles de ces villes et le bétail [ils] les prirent comme butin pour eux ; mais ils battirent tous les hommes au fil de l'épée jusqu 'à les exterminer, ils ne laissèrent aucun être animé.6 »

Si même les héros grecs et ceux de la Bible, références des hommes de la Renaissance, peuvent avoir un tel comportement, pourquoi les guerriers occidentaux du XVIe siècle ne se montreraient-ils pas aussi impitoyables ? Surtout face a des « sauvages » dont on se demande même s'ils ont une âme et s'ils relèvent du genre humain. C'est ce que se disent les conquistadors espagnols et portugais en partant à l'assaut des civilisations du Nouveau Monde qu'ils vont démolir dans une sorte de boucherie universelle.

Ces peuples d'Amérique livrés aux cruautés les plus barbares et les plus raffinées soulèveront l'indignation de Las Casas7 et de Montaigne. Saisi d'une immense pitié pour les victimes, celui-ci dénoncera : « Tant de villes rasées, tant de nations exterminées, tant de millions de peuples passez au fil de l'espée et la plus riche et belle partie du monde bouleversée pour la négociation des perles et du poivre.8 »

La conquête des Indes préfigure l'expansion coloniale9 des Etats européens qui s'accompagnera d'exterminations multiples. Elle relancera au cours des XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles, à une échelle hallucinante, le trafic d'esclaves africains vers les plantations des Caraïbes et des Etats-Unis10. En termes quantitatifs, la traite constitue la plus cruelle extermination d'êtres humains de l'histoire. On estime à 20 millions le nombre d'Africains victimes de la traite, vendus comme esclaves. Et pour chaque esclave parvenu en Amérique, il faut en compter cinq tués dans les chasses à l'homme en Afrique ou morts en mer.

On put un instant penser qu'avec l'évolution des mœurs et les progrès du droit – Habeas corpus, prohibition de la torture, déclaration des droits de l'homme et du citoyen, abolition de l'esclavage, conventions de Genève (la première fut signée en 1864…) -, ces pratiques d'extermination cesseraient. Il n'en fut rien. Et des historiens ont même pu qualifier le XXe siècle de « siècle des génocides ».

Il y en eut, d'abord, dans une Afrique livrée à la cupidité coloniale. Dès 1904, les Allemands massacraient 60 000 Hereros en Namibie pour faire place nette à leurs colons (dont le père du maréchal Goering, l'un des principaux dignitaires nazis).

Puis c'est vers l'Europe que revient la vague exterminatrice. Cela commence par l'Empire ottoman où, de 1915 à 1916, 1 200 000 Arméniens sont mis à mort, selon un plan conçu par les autorités et exécuté par des milliers de bourreaux civils et militaires11. Ce caractère systématique en fait un indiscutable génocide. Ce que le gouvernement d'Ankara s'obstine à ne pas reconnaître. Il devra le faire, s'il souhaite que la Turquie rejoigne l'Union européenne.

Les historiens débattent aussi pour savoir si la grande famine provoquée sous Staline en Ukraine en 1932-1933 constitue ou non un génocide. Le résultat fut la mort par inanition d'environ dix millions de personnes. L'une des pages les plus ignobles du stalinisme.

On pensait, à ce stade, avoir connu toutes les horreurs. On se trompait. L'abomination absolue était à venir. Sous le IIIe Reich (1933-1945), en Allemagne, un pays où le niveau de civilisation avait atteint les plus hauts sommets. Martelée par Adolf Hitler, la fureur antisémite, devenue délire raciste obsessionnel, allait déboucher sur le projet démentiel d'extermination des juifs d'Europe. Projet mis à exécution de manière planifiée, avec la complicité de centaine de milliers d'Allemands et d'Européens. Et qui devait se traduire par la destruction de six millions de juifs européens dans des camps d'extermination, dont Auschwitz demeure le douloureux symbole.

Là encore, on pouvait espérer que plus jamais des crimes de nature semblable ne se reproduiraient. On avait tort à nouveau. Vers la fin du siècle, le fléau des génocides revenait comme une épidémie. Dès 1975, au Timor-Oriental, 200 000 habitants étaient exterminés par les forces armées indonésiennes12. Cette même année et jusqu'en janvier 1979, le régime des Khmers rouges au Cambodge13, au nom d'une sorte de racisme social, tua environ 2 millions de personnes.

Il y eut ensuite les terribles « nettoyages ethniques » dans les Balkans. On vit de nouveau des camps où l'on parqua, et parfois tua, des gens dont le seul crime était d'appartenir à des communautés de langue ou de religion différente.

Et le siècle s'acheva dans un crépuscule de sang, par une « saison des machettes »14 en avril-mai 1994 au Rwanda. Près d'un million de personnes abattues, tronçonnées au coupe-coupe pendant que les grandes puissances regardaient ailleurs…

Tuer, exterminer, anéantir, telles sont les pratiques ordinaires de l'être humain lorsqu'il est saisi par le démon du racisme, de l'antisémitisme, de la haine de l'autre. Est-ce l'unique leçon de l'histoire ? Non. Car, depuis les procès de Nuremberg en 1945, l'opinion publique réclame la punition des coupables. Désormais, le Tribunal pénal international existe, malgré ses limitations. C'est une immense avancée. Et l'on peut espérer que nul bourreau n'échappera plus à son châtiment.

Ignacio Ramonet
Directeur du Monde diplomatique de 1990 à 2008.

NOTES :

1 Jared Diamond, *De l'inégalité parmi les sociétés. Essai sur l'homme et l'environnement dans l'histoire*, Gallimard, coll. « NRF Essais », Paris, 2000, p. 52.

2 Du grec genos, race, avec le suffixe « cide », qui signifie « tuer ».

3 Victor Davis Hanson, *Carnage et Culture. Les grandes batailles qui ont fait l'Occident*, Flammarion, Paris, 2002, p. 111 à 113.

4 Le Livre de Josué, *in la Bible. Ancien testament*, tome 1, « Bibliothèque de la Pléiade », Gallimard, Paris, 1956, p. 642.

5 *Ibid*., p. 649.

6 *Ibid*., p. 662.

7 Bartolomé de Las Casas (1484-1566), dominicain espagnol auteur d'une *Très brève relation de la destruction des Indes* (1542).

8 Michel de Montaigne, *Essais*, PUF, Paris, 1965, Livre III, chap. 6, p. 910.

9 Cf Marc Ferro, *Le Livre noir du colonialisme. XVIe-XXIe siècle : de l'extermination à la repentance*, Robert Laffont, Paris, 2003.

10 Ce pays n'a aboli l'esclavage qu'en 1860.

11 Lire Yves Termon, « Le génocide des Arméniens de l'Empire ottoman », in *L'Arche*, Paris, avril 2004.

12 Lire Matthew Jardine, *East-Timor : Genocide in Paradise* (introduction de Noam Chomsky), Odonian Press, Tucson, 1999.

13 Cf. le film *S21, la machine de mort khmer rouge*, de Rithy Panh (2003).

14 Lire Jean Hatzfeld, *Une saison de machettes*, Seuil, Paris, 2003.

▲RETOUR▲

• Urgence-O-Rama

Par James Howard Kunstler – Le 26 avril 2024 – Source Clusterfuck Nation

"Nous n'oublierons certainement jamais les jours sombres du 6 juin au 6 janvier, excusez-moi. – **Président "Joe Biden"**

Les fleurs de prunier sont prêtes à éclater ici. Vous pouvez sentir votre sang monter. Le soleil du soir s'attarde un peu plus chaque jour. Normalement, vous devriez faire la fête, mais pas en cette année de mauvais présages et de juju maléfiques. L'histoire ne s'arrête pas un instant pour reprendre son souffle. La minuscule diode lumineuse au fond du cerveau de *"Joe Biden"* s'éteint un peu plus chaque jour (pause), tandis que des hommes et des femmes de bas étage jouent avec le destin de la nation. Tout le monde redoute ce qui va arriver.

Ce qui, à en juger par les événements de la semaine qui vient de s'écouler, ressemble à un été de chaos civil pire que celui de 2020. Une entité quelconque – disons le chéquier de George et Alex Soros, peut-être ? – a financé le rassemblement printanier de foules d'étudiants en faveur du Hamas, qui cherche à précipiter Israël dans les eaux agitées de la Méditerranée. Ce que vous voyez, cependant, n'est probablement pas ce que vous pensez voir dans tout cela. Les enfants ne sont que des chiffres dans un algorithme culturel qui se déroule sous la forme d'un abrutissant spectacle New Age.

Je doute que les trois quarts d'entre eux se soucient réellement des Palestiniens et qu'ils soient encore moins nombreux à pouvoir trouver Gaza sur une carte si on les arraisonnait. Elles affectent d'être des victimes intersectionnelles de l'oppresseur universel, mais dans la mesure où de nombreuses émeutières sont des filles de l'Ivy League, ou de redoutes comparables de privilèges – de petits muffins aux yeux bleus et aux cheveux blonds élevés au poney club, à Hermès et au granola artisanal – il doit y avoir quelque chose d'autre qui se passe. Ce quelque chose d'autre est probablement le sexe, qui est tellement problématique aujourd'hui dans le cadre traditionnel d'un homme qui s'envoie en l'air avec une femme que le taux de natalité américain est en train de tomber à zéro.

Comment une jeune femme peut-elle avoir des rapports sexuels avec un si grand nombre d'hommes universitaires qui se disputent les faveurs des gays de nos jours, ou qui cherchent à obtenir le grand prix de la transition ? C'est impossible. Alors, au lieu de cela, vous allez vous encanailler parmi les sauvages, ces brutes poilues et débiles en alerte twerk, dégoulinant de testostérone – étrangers illégaux, étudiants du tiers-monde, anciens de BLM, voyous purs et durs. Ils ne connaissent rien au poney club, mais ils seront en rut comme des Béliers à myrtilles jusqu'à ce que les dames tombent à la renverse. Affirmer être lesbienne ne fait que rendre le jeu plus piquant. Et si vous avez oublié votre contraception, pour une raison ou pour une autre, il y a toujours l'avorteuse.

Chaque fois qu'il y a des points de fidélité en jeu, on sait qu'il s'agit en fait d'un jeu de statut, et lorsque le statut est le jeu, la mode est la monnaie. D'où les keffiehs arabes, le charmant foulard qui symbolise l'alliance avec le Hamas. C'est mieux que les masques N-95 des nuits de 2020 dans le CHOP de Seattle et les tentatives d'incendie du tribunal fédéral Mark O. Hatfield à Portland.

Les émeutes donnent aux jeunes hommes d'obédience toxique l'occasion d'étaler leur courage dans des actes de bravoure, en se bagarrant avec les flics, en dansant sur les voitures, en arrachant les grillages, en lançant des bombes incendiaires. De quoi attirer l'attention des femmes. Regardez ce que je peux faire ! Et le keffieh s'accorde bien avec les vêtements des émeutiers du black bloc. Pour les muffins, le porter est un excellent entraînement pour l'utopie à venir, lorsqu'ils devront porter des burkas pour se soumettre à la charia. Hermès va-t-il sortir une burka ?

Jusqu'à présent, les émeutes du printemps ont surtout été amusantes pour les émeutiers. Contrairement aux *"paradeurs"* de J-6-21 *[Manifestations du 6 janvier 2021, NdSF]*, enfermés dans la prison putride de Washington pendant des années dans l'attente d'un procès, les émeutiers du Hamas courent un risque quasi nul de subir des conséquences graves. Peu d'entre eux seront même suspendus de l'école. Ils font exactement ce pour quoi les écoles les ont formés : détruire la civilisation occidentale, une feuille d'acanthe à la fois. Selon les metteurs en scène de l'ombre qui se cachent derrière *"Joe Biden"*, cela sauvera notre démocratie.

Cela et la mise en prison de Donald Trump pour le reste de sa vie naturelle. Hélas, les affaires juridiques préparées à cette fin semblent défectueuses à un degré spectaculaire. Cela en dit long sur les véritables auteurs de ces belles actions intentées par Alvin Bragg, Letitia James, Fani Willis et Jack Smith. Je veux parler des ninjas de l'ombre Norm Eisen, Andrew Weissmann, Matt Colangelo et Mary McCord, qui ont écrit les scripts des quatre grandes affaires de cette année contre l'ancien président. On peut se demander comment cette bande a réussi à passer les examens de leurs facultés de droit. L'extravagance actuelle à Manhattan, qui se concentre sur des erreurs de comptabilité présumées en faveur d'un délit fédéral non déclaré, devrait se poursuivre encore quelques semaines. Les erreurs hurlantes de l'accusation et du juge Juan Merchan sont tellement extravagantes que la procédure semble tirée des pages de Lewis Carroll.

Pourtant, le sentiment quasi unanime est que le jury new-yorkais dérangé par Trump condamnera, quelle que soit l'ampleur de l'idiotie de l'affaire. D'ici là, nous approcherons de l'été. Les campus universitaires seront fermés et l'action de la jeunesse en révolte se déplacera nécessairement dans les rues ordinaires. Quelle que soit l'issue du verdict dans l'affaire Alvin Bragg, des pillages et des émeutes épiques commenceront.

Je prédis qu'au cours de l'été, l'affaire des documents de Mar-a-Lago sera rejetée pour cause de poursuites

abusives. L'affaire de Jack Smith à Washington, qui a été déboutée par le SCOTUS, ne commencera pas avant les élections de novembre (ou peut-être jamais) et il en va de même pour le fiasco de Fani Willis à Atlanta. George et Alex Soros déverseront des millions dans des boîtes à lunch pour les enfants qui brûlent ce qui reste des villes et les jeunes filles de la gauche de l'Ivy League trouveront beaucoup d'amour dans les ruines.

Les deux conventions des grands partis en juillet (Républicain) et en août (Démocrate) vont certainement surpasser le lollapalooza de 1968 à Chicago (j'y étais) en termes de désordre et de dégâts matériels. *"Joe Biden"* – en réalité le blob derrière lui – aura envie de déclarer une urgence nationale, peut-être même une deuxième urgence après l'*"urgence climatique"* récemment dévoilée et qui est censée arriver d'un jour à l'autre. Les États-Unis se retrouveront dans un film d'horreur historique que l'on pourrait appeler Urgence-O-Rama. Si vous pensez que le système financier et l'économie américaine, qui est devenue la queue du chien de la finance, peuvent survivre à tout cela, vous serez déçus. L'armée devra peut-être intervenir pour mettre fin à ces manigances. Ne croyez pas que cela soit impossible.

▲RETOUR▲

.Ouvrir la fenêtre d'Overton

Jeffrey Tucker 3 mai 2024

Vous avez peut-être entendu parler de la « *fenêtre d'Overton* ».

Le concept de la fenêtre d'Overton s'est imposé dans la culture professionnelle, en particulier chez ceux qui cherchent à influencer l'opinion publique, parce qu'il fait appel à un certain sens que nous connaissons tous.

Il y a des choses que l'on peut dire et d'autres que l'on ne peut pas dire, non pas parce qu'il y a des contrôles de la parole (bien qu'il y en ait), mais parce que le fait d'exprimer certaines opinions vous rend anathème et révocable. L'influence et l'efficacité s'en trouvent réduites.

La fenêtre d'Overton est un moyen de cartographier les opinions exprimables.

L'objectif de l'action de plaidoyer est de rester à l'intérieur de la fenêtre tout en la déplaçant légèrement. Par exemple, si vous écrivez sur la politique monétaire, vous devriez dire que la Fed ne devrait pas réduire immédiatement ses taux par crainte de déclencher l'inflation.

Vous pouvez vraiment penser que l**a Fed devrait être abolie**, mais dire cela est incompatible avec les exigences de la société polie. Ce n'est qu'un exemple parmi des millions d'autres.

Remarquer et respecter la fenêtre d'Overton n'est pas la même chose que de favoriser un changement progressif

plutôt qu'une réforme radicale. Il n'y a pas et il ne devrait jamais y avoir de problème avec les changements marginaux.

Ce n'est pas ce qui est en jeu.

Être conscient de la fenêtre d'Overton et s'y conformer, c'est organiser son propre plaidoyer. Vous devez le faire d'une manière qui soit conçue pour se conformer à une structure d'opinion préexistante, comme une sorte de modèle qui nous est donné à tous.

Il s'agit d'élaborer une stratégie spécialement conçue pour déjouer le système, dont on dit qu'il fonctionne en fonction des opinions acceptables et inacceptables.

Dans tous les domaines de la vie sociale, économique et politique, on trouve une forme de conformité à des considérations stratégiques apparemment dictées par cette fenêtre. Il ne sert à rien d'émettre des opinions qui heurtent ou provoquent les gens, car ils vous rejetteront comme n'étant pas crédibles.

Mais si vous gardez un œil sur la fenêtre - comme si vous pouviez la connaître, la voir, la gérer - vous pourriez réussir à l'élargir un peu ici et là et ainsi atteindre vos objectifs à terme.

La mission consiste toujours à laisser les considérations stratégiques l'emporter - peut-être même à court terme - sur les questions de principe et de vérité, tout cela dans le but d'être non seulement juste mais aussi efficace.

Tous ceux qui s'occupent d'influencer l'opinion publique le font, tout en se conformant à la perception de l'existence de cette fenêtre.

C'est ainsi que les idées passent de l'impensable au radical, puis à l'acceptable, au raisonnable, au populaire et à la politique.

Le concept a été nommé en l'honneur de Joseph Overton, qui travaillait au Mackinac Center for Public Policy dans le Michigan. Il a constaté qu'il était inutile, dans le cadre de son travail, de défendre des positions qu'il ne parvenait pas à faire adopter par les hommes politiques dans les assemblées législatives ou lors des campagnes électorales.

En élaborant des idées politiques qui s'inscrivent dans la culture médiatique et politique dominante, il a toutefois obtenu quelques succès dont lui et son équipe pouvaient se vanter auprès de la base de donateurs. Un berger intellectuel avisé gérera soigneusement cette transition d'une étape à l'autre jusqu'à la victoire, avant de s'attaquer à un nouveau problème.

L'intuition de base est assez évidente. Il ne sert probablement pas à grand-chose dans la vie de hurler un slogan radical sur ce que tous les hommes politiques devraient faire s'il n'y a aucun moyen pratique d'y parvenir et aucune chance que cela se produise.

Mais rédiger des prises de position bien pensées avec des citations étayées par de gros livres écrits par des auteurs de l'Ivy League et faire pression pour obtenir des changements à la marge qui évitent aux hommes politiques d'avoir des problèmes avec les médias peut faire bouger les choses légèrement et finalement suffisamment pour faire la différence.

Au-delà de cet exemple, qui contient certainement des éléments de preuve dans tel ou tel cas, dans quelle mesure cette analyse est-elle vraie ?

La réponse se trouve dans la suite de cet article.

La fenêtre d'Overton est-elle réelle ?

Par Jeffrey Tucker

Tout d'abord, la théorie de la fenêtre d'Overton présume l'existence d'un lien étroit entre l'opinion publique et les résultats politiques. Pendant la majeure partie de ma vie, cela semblait être le cas ou, du moins, nous l'imaginions. Aujourd'hui, cela est sérieusement remis en question.

Les hommes politiques font tous les jours et toutes les heures des choses auxquelles leurs électeurs s'opposent - financer l'aide étrangère et les guerres par exemple - mais ils le font quand même grâce à des groupes de pression bien organisés qui opèrent en dehors de la conscience publique. Il en va de même pour les couches administratives et profondes de l'État.

Dans la plupart des pays, les États et les élites qui les dirigent opèrent sans le consentement des gouvernés. Personne n'aime l'État de surveillance et de censure, mais ils se développent malgré tout, et rien des changements dans l'opinion publique ne semble y changer quoi que ce soit.

Il est certainement vrai qu'il arrive un moment où les gestionnaires de l'État reviennent sur leurs projets par crainte d'une réaction négative de l'opinion publique, mais le moment ou l'endroit où cela se produit, ou le moment et la manière dont cela se produit, dépendent entièrement des circonstances de l'époque et du lieu.

Deuxièmement, la fenêtre d'Overton suppose qu'il y a quelque chose d'organique dans la façon dont la fenêtre est formée et se déplace. Ce n'est probablement pas tout à fait vrai non plus. Les révélations de notre époque montrent à quel point les principaux acteurs étatiques sont impliqués dans les médias et la technologie, au point même de dicter la structure et les paramètres des opinions du public, tout cela dans le but de contrôler la culture de la croyance au sein de la population.

J'avais lu *Manufacturing Consent* de Noam Chomsky et Edward Herman lors de sa sortie en 1988 et je l'avais trouvé passionnant. Il était tout à fait crédible que les intérêts profonds de la classe dirigeante étaient plus impliqués que nous ne le savons dans ce que nous sommes censés penser des questions de politique étrangère et des urgences nationales et, en outre, tout à fait plausible que les principaux médias reflètent ces points de vue afin de s'intégrer et de surfer sur la vague du changement.

Ce que je n'avais pas compris, c'est l'ampleur de cet effort de fabrication du consentement dans la vie réelle.

Les médias et la censure au cours des années de pandémie illustrent parfaitement ce phénomène : la quasi-totalité des canaux d'opinion officiels ont très strictement reflété et appliqué les points de vue grincheux d'une minuscule élite. Honnêtement, combien de personnes réelles aux États-Unis ont été à l'origine de la politique de fermeture en termes de théorie et d'action ? Probablement moins de 1 000. Probablement plus près de 100.

Mais grâce au travail du complexe industriel de la censure, une industrie composée de douzaines d'agences et de milliers de tiers, y compris des universités, nous avons été amenés à croire que les fermetures et les verrouillages étaient tout simplement la façon dont les choses se passaient. **Une grande partie de la propagande que nous avons subie venait d'en haut et était entièrement fabriquée.**

Troisièmement, l'expérience du lockdown démontre que le mouvement de la fenêtre n'a rien de nécessairement lent et évolutif. En février 2020, le courant dominant de la santé publique mettait en garde contre les restrictions de voyage, les quarantaines, les fermetures d'entreprises et la stigmatisation des malades. À peine 30 jours plus tard, toutes ces politiques sont devenues des croyances acceptables, voire obligatoires.

Même Orwell n'avait pas imaginé qu'un changement aussi spectaculaire et soudain était possible !

La fenêtre ne s'est pas simplement déplacée. Elle s'est déplacée de façon spectaculaire d'un côté à l'autre de la pièce, tous les principaux acteurs s'opposant à ce que l'on dise la bonne chose au bon moment, et se retrouvant ensuite dans la position délicate de devoir contredire publiquement ce qu'ils avaient dit quelques semaines plus tôt.

L'excuse était que « la science a changé », mais c'est totalement faux et c'est une couverture évidente pour ce qui n'était en fait qu'une tentative désespérée de suivre ce que les puissants disaient et faisaient.

Il en a été de même pour le vaccin, auquel les grands médias se sont opposés tant que Trump était président, puis qu'ils ont favorisé une fois que l'élection a été déclarée en faveur de Biden. Sommes-nous vraiment censés croire que ce changement massif s'est produit en raison d'un changement de fenêtre mystique ou le changement a-t-il une explication plus directe ?

Quatrièmement, l'ensemble du modèle est extrêmement présomptueux. Il est construit sur l'intuition, et non sur des données, bien entendu. Il suppose que nous pouvons connaître les paramètres de son existence et gérer la façon dont il est progressivement manipulé au fil du temps.

Rien de tout cela n'est vrai. En fin de compte, un programme fondé sur l'action dans cette fenêtre supposée implique de s'en remettre aux intuitions d'un quelconque responsable qui décide que telle ou telle déclaration ou programme est « bon pour l'optique » ou « mauvais pour l'optique », pour employer le langage à la mode de notre époque.

La bonne réponse à toutes ces affirmations est la suivante : « Vous n'en savez rien. Vous prétendez seulement savoir, mais vous ne savez pas vraiment. Votre discernement apparemment parfait de la stratégie concerne en réalité votre goût personnel pour le combat, la controverse, l'argumentation et votre volonté de défendre publiquement un principe dont vous pensez qu'il ira très probablement à l'encontre des priorités de l'élite. C'est très bien, mais ne masquez pas votre goût pour l'engagement public sous les oripeaux d'une fausse théorie de gestion.

C'est précisément pour cette raison que tant d'intellectuels et d'institutions sont restés complètement silencieux pendant les lockdowns, alors que tout le monde était traité si brutalement par la santé publique. Nombreux étaient ceux qui connaissaient la vérité, à savoir que tout le monde allait attraper ce virus, que la plupart s'en débarrasseraient très bien et qu'il deviendrait ensuite endémique, mais qu'ils avaient tout simplement peur de le dire. Citez la fenêtre d'Overton autant que vous voulez, mais ce qui est réellement en jeu, c'est la volonté d'une personne d'exercer son courage moral.

La relation entre l'opinion publique, le sentiment culturel et la politique de l'État a toujours été complexe, opaque et au-delà de la capacité des méthodes empiriques à la modéliser. C'est pour cette raison qu'il existe une littérature aussi vaste sur le changement social.

Nous vivons à une époque où la plupart de ce que nous pensions savoir sur les stratégies de changement social et politique a volé en éclats. C'est tout simplement parce que le monde normal que nous connaissions il y a seulement cinq ans - ou que nous pensions connaître - n'existe plus. Tout est cassé, y compris les idées que nous avions sur l'existence de cette fenêtre d'Overton.

Que faire ? Je propose une réponse simple. Oubliez le modèle, qui pourrait de toute façon être complètement mal interprété. Dites simplement ce qui est vrai, avec sincérité, sans malice, sans espoir alambiqué de manipuler les autres. **L'heure est à la vérité, qui gagne la confiance.**

C'est la seule façon de faire exploser la fenêtre et de la démolir définitivement.

▲RETOUR▲

Largement toxique

Tim Watkins 3 mai 2024

Un axiome souvent répété veut que les gouvernements qui président à des récessions économiques soient chassés lors des élections suivantes. Ce fut le cas des conservateurs de John Major, qui ne se sont jamais remis de la crise du « mercredi noir » au début de leur mandat. C'est également le cas du parti travailliste de Gordon Brown, qui a pris les rênes juste à temps pour récolter les retombées du krach de 2008. Et il est probable que ce soit le dernier clou dans le cercueil des Tories de Rishi Sunak, qui récoltent les fruits amers de l'enfermement et des sanctions énergétiques autodestructrices.

À y regarder de plus près, l'axiome ne tient pas. Margaret Thatcher, par exemple, a présidé à la pire récession de mémoire d'homme entre 1980 et 1982, au cours de laquelle plus de deux millions d'emplois manufacturiers bien rémunérés ont été perdus, laissant un travailleur britannique sur dix au chômage. Et pourtant, en juin 1983, Thatcher a remporté sa plus grande victoire électorale, en récupérant des sièges qui avaient été solidement tenus par les travaillistes pendant des générations.

Thatcher s'est démarquée de la tendance à la récession et au rejet pour deux raisons. Tout d'abord, elle était le bénéficiaire improbable de la victoire dans la guerre des Malouines - une victoire remportée avec des navires qu'elle avait déjà condamnés à la casse. Deuxièmement, le parti travailliste s'est divisé, d'anciens ministres mécontents créant le nouveau parti social-démocrate. Bien que le SDP n'ait pas réussi à remporter plus d'une poignée de sièges lors des élections générales de 1983, il a recueilli suffisamment d'électeurs travaillistes pour empêcher les travaillistes de remporter des sièges qui leur auraient été acquis.

Nous pourrions donc en conclure que si la présidence d'une crise économique est une condition nécessaire à l'éviction d'un gouvernement, elle n'est pas une condition suffisante. La présence d'un tiers parti fort est également fréquente dans les élections perdues par les gouvernements. L'une des raisons pour lesquelles Blair a obtenu une majorité aussi large en 1997 est que le parti libéral-démocrate était en pleine ascension, ce qui a fait perdre des sièges aux Tories au profit des deux partis. Les LibDems ont fait de même avec les travaillistes en 2010, lorsqu'une forte poussée des travaillistes vers les LibDems a permis aux Tories de Cameron d'obtenir suffisamment de sièges pour former le gouvernement de coalition.

La courte victoire d'Harold Wilson en 1964 met en évidence deux autres raisons pour lesquelles les gouvernements perdent. En 1961, le ministre britannique de la Guerre (à l'époque, on appelait ce poste comme

il se doit) s'est engagé dans une liaison avec un « mannequin » qui, justement, était en train d'engrosser un certain capitaine Yevgeny Ivanov, théoriquement attaché naval de l'Union soviétique et probablement l'un de ses principaux agents du KGB au Royaume-Uni. Cette saga véridique avait tout d'un roman de Forsyth ou de Le Carré. Et lorsque l'histoire a éclaté dans les médias grand public en 1963, elle a suscité un mélange capiteux de répulsion et de fascination de la part du public.

C'était au tout début des « swinging sixties », et si Londres était en train de devenir une métropole libérale et tolérante, l'ensemble de la Grande-Bretagne restait dans le carcan conservateur de la moralité d'avant-guerre. Ainsi, d'une certaine manière, le ministre John Profumo et le gouvernement dans son ensemble ont été perçus comme ayant eu un comportement en totale contradiction avec le comportement et la vision morale de leurs électeurs. À la fin de l'année, Harold MacMillan a démissionné de son poste de Premier ministre et les conservateurs ont été battus de justesse lors des élections générales d'octobre 1964.

Le gouvernement de John Major est lui aussi entouré de scandales. Un an avant le déclenchement des élections générales, le scandale des « questions payées en liquide » éclate. Il s'est avéré que des députés conservateurs avaient reçu des pots-de-vin de la part de lobbyistes pour déposer des questions à la Chambre des communes - un processus censé permettre aux députés de soulever des questions qui préoccupent leurs électeurs. L'exemple le plus célèbre est celui d'enveloppes remplies d'argent liquide déposées dans les toilettes publiques d'une gare londonienne, ce qui a donné au scandale un air miteux. Une fois de plus, ce scandale a mis en évidence l'énorme fossé entre le comportement des députés et ce qui était considéré comme acceptable par leurs électeurs.

L'affaire s'est répétée en 2009, lorsque la journaliste indépendante Heather Brook a mis la main sur un disque compact contenant les détails des dépenses déclarées par les députés. Auparavant, le bureau du président avait répondu avec mépris aux demandes d'informations, les fournissant sous une forme expurgée qui empêchait quiconque de voir ce qui était réclamé. C'est ainsi que des dénonciateurs, qui avaient vu toute l'étendue de la corruption, ont fait fuir le CD, dont le contenu a été soigneusement diffusé au goutte-à-goutte au grand public par le Daily Telegraph. Une fois de plus, le comportement des députés était en complet décalage avec celui attendu par le grand public - ce qui a été exacerbé par le fait que certains des pires délinquants ont affirmé que n'importe qui dans leur position aurait fait la même chose. Au final, six ministres ont été contraints de démissionner et huit députés ont été poursuivis et emprisonnés.

La durée du mandat de chacun de ces gouvernements n'est pas totalement étrangère à ces différents scandales. En 1964, les conservateurs étaient au pouvoir depuis 13 ans. En 1997, ils étaient au pouvoir depuis 18 ans. En 2010, les travaillistes étaient au pouvoir depuis 13 ans. Cette tendance a conduit certains à se demander s'il ne vaudrait pas mieux que les élections soient espacées de 10 ans plutôt que de 5 ans, car c'est ce pour quoi les citoyens votent généralement et - plus important encore - cela permettrait aux gouvernements de se concentrer sur une politique à long terme plutôt que sur la propagande électorale. Le corollaire est qu'au bout d'une dizaine d'années, les hommes politiques ne sont plus les bienvenus. Il arrive un moment où l'électorat en a tellement marre du gouvernement en place que rien de ce que fait le gouvernement ne l'empêchera d'être éjecté dès qu'une élection sera convoquée.

C'est en gardant ces quatre facteurs à l'esprit qu'il convient d'examiner la situation actuelle au Royaume-Uni. À l'heure où nous écrivons ces lignes, il est encore possible que nous ayons des élections anticipées avant que le Parlement ne s'arrête pour les vacances d'été. Plus probablement, les élections auront lieu à l'automne, probablement après les conférences des partis (qui peuvent être utilisées pour lancer des campagnes), mais avant le retour des horloges. Selon la loi, il n'y a pas d'élections générales avant le 28 janvier 2025, mais les conservateurs ne seront pas remerciés d'avoir forcé la population à subir une campagne électorale à Noël. Nous devons également garder à l'esprit que lorsque les gouvernements sont en tête dans les sondages - Thatcher en 1987, Blair en 2001 et (de manière quelque peu imprudente) May en 2017 - ils ont tendance à organiser des élections anticipées. Les gouvernements qui perdent - Callaghan en 1979, Major en 1997 et Brown en 2010 - ont tendance à s'accrocher à la mort dans l'espoir de plus en plus désespéré que quelque chose viendra changer

leur sort (bien qu'il semble plus probable que ce refus d'y aller ne fasse qu'enrager encore plus un électorat hostile).

Mais bien sûr, Sunak - et son équipe de campagne - sont douloureusement conscients que les quatre facteurs susmentionnés sont en jeu. De plus, les exemples d'aujourd'hui sont particulièrement préjudiciables. Oubliez les récents scandales des députés envoyant des photos de bites à des contacts WhatsApp inconnus qui se révèlent être des maîtres chanteurs, ou des ministres de second rang détournant des fonds du parti pour payer certains personnages déplaisants de la pègre. Le grand scandale du gouvernement actuel a été révélé au cours de l'hiver 2021. Comme je l'ai écrit à l'époque :

> *« Il semble de plus en plus probable que la Grande-Bretagne aura un nouveau Premier ministre à la même époque l'année prochaine. Cela s'explique en partie par le fait que les fêtes de Noël illégales de l'année dernière ont touché l'opinion publique d'une manière que les histoires de corruption et la mauvaise gestion de la pandémie n'ont pas réussi à faire - en grande partie parce que personne ne croit sérieusement que les travaillistes auraient géré la pandémie différemment, et en partie parce que la corruption est courante chez les députés de tous les partis. Mais jusqu'à présent au moins, il n'y a pas eu de rapports de députés de l'opposition faisant la fête pendant le confinement.*
>
> *« L'effondrement du soutien aux conservateurs dans les sondages, la révolte des députés conservateurs d'arrière-ban au sujet des passeports vaccinaux et la perte désastreuse de l'élection partielle du North Shropshire ont laissé le poste de premier ministre de M. Johnson suspendu à un fil. Les derniers sondages suggèrent que Johnson perdrait son siège, ainsi que la majorité des Tories au Parlement, si des élections avaient lieu aujourd'hui ».*

Le fait que de hauts ministres conservateurs - y compris le chancelier de l'époque, M. Sunak - aient fait la fête alors que la population était assignée à résidence sous peine d'amendes et d'emprisonnement constitue un abus de confiance bien plus grave que n'importe lequel des scandales précédents qui ont conduit les gouvernements à perdre les élections suivantes. Ce n'est pas seulement le fait que tant de personnes aient manqué les fêtes de Noël et du Nouvel An ou que les assignations à résidence aient été particulièrement difficiles pour certains, comme les parents avec de jeunes enfants ou les personnes vivant dans des appartements à loyer modéré. Il s'agit de la douleur de ne pas être aux côtés d'êtres chers au moment de leur mort, de ne pas pouvoir accéder aux soins médicaux, de priver les enfants d'éducation - et d'être soumis à des conditions dont l'anxiété et la dépression sont presque garanties. Mais le pire de tout, c'est peut-être l'effondrement de la croyance, entretenue par tant de gens jusqu'alors, qu'ils faisaient ce qu'il fallait pour empêcher la propagation d'une maladie mortelle, qui a mis fin à toute confiance entre l'électorat et le gouvernement. Il est à noter qu'avant le « partygate », les conservateurs remportaient toutes les élections, mais que depuis, ils ont enchaîné les défaites.

Ce seul fait aurait probablement garanti que le gouvernement perdrait les prochaines élections. Mais cette rupture de confiance s'est accompagnée de la pire récession économique depuis le krach de 2008, la hausse des prix ayant sérieusement entamé le niveau de vie des citoyens. En effet, alors que les médias de l'establishment ont fait la faveur au gouvernement de se concentrer sur une poignée de travailleurs syndiqués qui ont réussi à obtenir des augmentations de salaire supérieures à l'inflation, la majorité a vu son salaire ajusté à l'inflation diminuer - le salaire médian tombant en dessous de son niveau de 2008. Comme en 2008, la tempête économique - qui, selon moi, ne fait que commencer - est de nature mondiale (ou du moins occidentale). Néanmoins, le gouvernement britannique a contribué à la crise en provoquant des blocages imprévus, puis en créant des milliards de livres sterling sans tenir compte de l'impact inflationniste. Puis, toujours sans réfléchir, il s'est empressé d'imposer des sanctions sur des sources d'énergie et de minerais essentielles sans lesquelles l'économie britannique aurait eu du mal à fonctionner, la fin de notre capacité à fabriquer de l'acier étant la conséquence la plus néfaste. À l'instar du projet net zéro, aujourd'hui voué à l'échec parce que les sanctions ont également tué l'industrie européenne des éoliennes, les choses n'auraient peut-être pas été aussi graves si le gouvernement avait été honnête sur le coût. Mais il est plus probable que le gouvernement n'ait même pas pris la peine de s'interroger sur les coûts potentiels.

La façon dont le gouvernement a géré la crise économique n'a pas non plus joué en sa faveur sur le plan électoral. Cela peut paraître désinvolte, mais c'est en fait le produit de deux formes d'inégalité liées entre elles et particulièrement prononcées au Royaume-Uni. La première, et la plus évidente, est la fracture sociale symbolisée par notre Premier ministre milliardaire, entre une classe de cadres largement protégée et une majorité de plus en plus éprouvée. Deuxièmement, le fossé géographique entre les quelques enclaves prospères qui subsistent à Versailles-sur-Thames et dans les banlieues verdoyantes des grandes métropoles universitaires et les régions de plus en plus déprimées de l'ancienne industrie, des bords de mer délabrés et des petites villes où vit la majorité de la population. Plus ces divisions sont marquées, plus la communication entre les classes est difficile. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, lorsqu'un ministre sourd proclame qu'une croissance de 0,1 % du PIB (qui n'est de toute façon rien d'autre qu'un emprunt supplémentaire) signifie que « l'économie a franchi un cap », la majorité - qui paie toujours plus pour des biens essentiels tels que le logement, l'énergie et la nourriture - comprend l'impossibilité de communiquer ses besoins à quiconque pourrait faire quelque chose pour les soulager.

L'une des conséquences de cette situation est que d'anciens électeurs conservateurs ont embrassé le parti Reform UK, plus ouvertement conservateur. La plus grande faiblesse des Tories dans ce domaine est le volume d'immigration - que Boris Johnson s'est engagé à réduire lors de sa campagne de 2019 - qui augmente de 700 000 personnes par an. Et tandis que Rishi Sunak tente de détourner l'attention sur le nombre relativement faible de personnes arrivant sur de petits bateaux (dont beaucoup finissent dans l'esclavage moderne) et sa tentative insensée de les envoyer au Rwanda, l'impact de la migration légale de masse sur des choses telles que le logement, les rendez-vous chez le médecin généraliste, les places à l'école et les emplois mal rémunérés est beaucoup plus préoccupant pour les électeurs tories qui passent maintenant à la réforme.

En raison du système électoral britannique archaïque du scrutin uninominal à un tour, il est peu probable que les réformistes remportent de nombreux sièges, voire aucun, lors des prochaines élections. Ce qu'ils feront en revanche, c'est diviser le vote conservateur... faisant aux Tories ce que le SDP a fait aux travaillistes en 1983. Même s'ils ne le faisaient pas, comme l'explique Electoral Calculus, suffisamment d'anciens électeurs conservateurs se tournent vers des tiers partis, directement vers le parti travailliste, ou abandonnent complètement le vote, pour provoquer de toute façon une lourde perte pour les conservateurs lors des prochaines élections. Comme l'a dit Martin Baxter, PDG d'Electoral Calculus, « les Tories sont désormais des répulsifs à large spectre ».

Le problème que cela pose à l'équipe de campagne de M. Sunak - qui ne manquera pas de jouer les trouble-fêtes dans une ultime tentative pour s'accrocher au pouvoir - est que, quelle que soit la direction dans laquelle ils présenteront leur offre, les électeurs du camp opposé quitteront le navire. En d'autres termes, le retour actuel à la position par défaut des conservateurs, qui consiste à s'en prendre aux pauvres - une position que Reform UK minimise, ce qui est intéressant - verra davantage d'électeurs conservateurs libéraux se tourner vers les Verts, les LibDems ou directement vers le parti travailliste. Mais, bien sûr, si l'équipe de campagne penche dans l'autre sens, elle risque de perdre encore plus d'électeurs au profit de Reform.

Le fait que le gouvernement soit au pouvoir depuis trop longtemps et qu'il soit désormais en désaccord avec la théorie des couches est au cœur de tout cela. Des ministres comme Michael Gove, Grant Shapps, Jeremy Hunt et Lord Snooty lui-même sont sur le devant de la scène depuis 2010 - les cartes ont peut-être été régulièrement mélangées, mais le jeu est usé jusqu'à la corde. À ce stade du jeu, une majorité de l'électorat est d'accord avec les mots prononcés pour la première fois par Oliver Cromwell :

« Vous êtes restés trop longtemps assis ici pour le bien que vous faisiez. Au nom de Dieu, partez ! »

Sunak ferait bien de les écouter.

▲RETOUR▲

• Liberté, égalité, fraternité, 3 idées indissociables dans un équilibre.

par Charles Sannat | 6 Mai 2024

Mes chères impertinentes, chers impertinents,

En France, nous nous égarons depuis des années, pour ne pas dire des décennies parce que nous oublions l'essentiel, et l'essentiel c'est l'essence des institutions, de nos textes fondateurs et du partage des pouvoirs.

Nous enchaînons les oublis et les incompréhensions.

Si vous demandez aux jeunes ce que veut dire l'égalité, ils vous répondront « tous pareils » !

Vous l'avez compris, on ne peut pas être tous pareils et tous libres.

Nous ne pouvons pas plus être fraternels si nous n'avons rien à partager.

Liberté, égalité et fraternité sont des idées parfaitement expliquées et définies notamment dans la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen. On y explique que la liberté est le régime général, l'interdiction l'exception. On y explique le nécessaire consentement à l'impôt qui doit être juste et proportionné. On y explique aussi ce que l'égalité veut dire et l'égalité ne signifie pas que nous devrions être tous pareils, avec les mêmes revenus.

Je voulais partager avec vous quelques réflexions entre philosophie et politique sur ce sujet et sur notre devise républicaine.

La Déclaration des droits de l'homme en réalité entérine les différences ! Elle les consacre et c'est fondamental de le rappeler.

1er Article
« Les hommes naissent et demeurent libres et égaux **en droits.** Les distinctions sociales ne peuvent être fondées que sur l'utilité commune. »

On parle ici d'égalité en « droit', pas en capacité, en argent ou en talents !

Article 6
« La loi est l'expression de la volonté générale. Tous les citoyens ont droit de concourir personnellement, ou par leurs représentants, à sa formation. Elle doit être la même pour tous, soit qu'elle protège, soit qu'elle punisse. Tous les citoyens étant égaux à ses yeux sont également admissibles à toutes dignités, places et emplois publics, selon leur capacité, et sans autre distinction que celle de leurs vertus et de leurs talents ».

Là encore le texte fondateur des droits de l'homme consacre les différences. L'immense changement c'est que les places, les dignités, les emplois publics doivent pouvoir être tenus par tous en fonction de leurs vertus et talents, des vertus et talents dont certains sont plus pourvus que d'autres ! Il y a même induit ici une recherche d'excellence. On veut des gens vertueux et talentueux. Pas des gros nuls sans vertu et sans talent.

Je n'ose vous parler enfin de l'article 14.

Article 14
« Tous les citoyens ont le droit de constater, par eux-mêmes ou par leurs représentants, la nécessité de la contribution publique, de la consentir librement, d'en suivre l'emploi, et d'en déterminer la quotité, l'assiette, le recouvrement et la durée ».

Nous avons le droit de constater par nous-mêmes mes amis ce que nos vedettes de Bercy et des palais font de notre argent.

C'est même un devoir de le faire.

Ce serait dans un pays fonctionnel avec une démocratie efficiente, notamment le rôle d'une presse libre. C'est aujourd'hui le rôle de modestes indépendants comme moi qui osons encore réfléchir. Non pas « contre » mais « pour » un avenir meilleur pour chacun de nous, et plus important encore pour nos enfants.

Liberté, Égalité, Fraternité.

Vous pouvez aller lire cette déclaration des Droits de l'homme (source ici)

A ce stade de la réflexion, il est important de dire, que dans cette déclaration, il n'y a rien sur la fraternité… alors que la constitution de 1848 (il y en a eu plusieurs) en parlait.

Que disait-elle ?

« La République a pour principe, la Liberté, l'Égalité et la Fraternité » (article 4 du préambule de la Constitution de 1848).

« Les citoyens doivent concourir au bien-être commun en s'entraidant fraternellement les uns les autres » (article 4 du préambule).

« La République doit par une assistance fraternelle assurer l'existence des citoyens nécessiteux, soit en leur procurant du travail dans les limites de ses ressources, soit en donnant, à défaut de la famille, des secours à ceux qui sont hors d'état de travailler ». (article 8 du préambule).

La République ne doit pas un RSA. La République ne doit pas des tickets de rationnement sous la forme de chèques restaurants, rentrée, Noël, etc… Ce n'est plus la République, mais le régime des chèques. Un système qui commence à distribuer les tickets de rationnement est un système en échec. Un système défectueux.

La constitution de 1948 avait parfaitement compris cela en expliquant que :

« La République doit par une assistance fraternelle assurer l'existence des citoyens nécessiteux, soit en leur procurant du travail dans les limites de ses ressources, soit en donnant, à défaut de la famille, des secours à ceux qui sont hors d'état de travailler ».

On parle ici de donner un travail. Pas des subsides pour ne rien faire.

On parle d'aider uniquement si la famille ne peut y pouvoir, seulement ceux qui ne peuvent pas travailler.

La fraternité ce n'est pas l'assistanat.

La solidarité pas plus.

Le droit à la paresse n'existe pas et doit être combattu, car on ne redresse pas un pays sans travailler, sans ambition, sans exigence.

Ces trois principes de la Liberté, l'Égalité et la Fraternité, ne peuvent fonctionner que si chacun reste équilibré.

Aucun d'eux ne doit prendre le pas sur l'autre.

Si la fraternité devient forcée par des impôts confiscatoires alors il n'y a plus de liberté. Si l'égalité est bafouée sur les droits d'accès aux fonctions, alors nous recréerons une oligarchie, une nouvelle noblesse qui hérite de ses privilèges. L'égalité n'est pas l'égalité des ressources ou de l'argent. C'est légalité d'accès aux fonctions. D'où l'importance de « l'ascenseur social ». D'où l'importance de la sélection, du travail, qui reconnait les talents de tous d'où qu'ils viennent. D'où l'importance… de l'école et de l'instruction gratuite pour chacun.

Au départ, se trouve l'école.

L'égalité des droits, l'égalité des chances, c'est l'école ambitieuse pour chacun des enfants de France où qu'ils se trouvent sur notre territoire.

Nous sommes passés du pays des lumières, aux pays des paresseux.

Voilà pour ce premier volet de réflexion sur l'égalité, la liberté et la fraternité. Une belle devise, désormais inexistante dans les faits.

▲RETOUR▲

.Les Jeux olympiques de la mauvaise foi

Par James Howard Kunstler – Le 22 avril 2024 – Source Clusterfuck Nation

"C'est l'époque la plus bizarre de l'histoire de l'humanité. De loin. Rien d'autre ne s'en approche. Des milliardaires qui essaient de tuer tout le monde. La société civile est incapable de former une pensée cohérente. Les institutions gisent dans des ruines fumantes. Des poisons distribués comme des bonbons. Nous sommes des Néandertaliens avec des iPhones". **– Toby Rogers**

Cela vous a-t-il fait chaud au cœur de voir tous ces drapeaux ukrainiens bleus et jaunes agités par nos élus au Congrès samedi soir, lors de l'adoption de la loi d'aide de plus de 60 milliards de dollars à la Palookaville de l'Europe ? Vous réalisez, n'est-ce pas, que l'infime partie de cet hypothétique *"argent"* – provenant du trésor vide de notre pays – qui, s'il n'atteint jamais l'Ukraine, rebondira instantanément sur le compte bancaire de Zelensky aux îles Caïmans. Le reste de l'argent entre dans le jeu de passe-passe récursif entre les fabricants d'armes américains et les membres du Congrès qui agitent ces drapeaux bleus et jaunes, qui recevront de grandes quantités de *"dons de campagne"* de la part de reconnaissants fabricants de bombes et de missiles. Il n'est pas étonnant qu'ils se réjouissent.

Ce que ces plus de 60 milliards de dollars ne feront pas, c'est fournir des armes et des équipements neufs à la triste armée ukrainienne suffisamment tôt pour empêcher la Russie de mettre fin à **cette guerre cruelle, stupide et inutile**, que nous avons déclenchée. Oui, c'est nous qui l'avons commencée, pas la Russie, en 2014, avec notre blob des services de renseignement qui a renversé le président élu Viktor Yanukovych lors de la soi-disant *"révolution de la dignité de Maidan"* (c'est ainsi que Wikipédia l'appelle). Et pour quelle raison ? Pour faire entrer l'Ukraine dans l'OTAN en prélude à un *"affaiblissement"* de la Russie suffisant pour la démanteler et prendre le contrôle du pétrole, des minerais et des céréales russes.

Oui, c'était en fait le jeu des néocons, mélange de mégalomanie et d'orgueil démesuré, un fiasco aussi malheureux sur le plan stratégique que la tentative d'Hitler de prendre le contrôle des champs pétrolifères de la Russie via Stalingrad en 1942-1943. Avec l'échec et l'humiliation qui se profilent en Ukraine, l'objectif du blob pour l'instant, en théorie, est le vain espoir de prolonger les hostilités juste assez longtemps pour que son président hologramme, *"Joe Biden"*, soit réélu, afin que ledit blob puisse poursuivre sa digestion amibienne de ce qui n'a pas été mangé par lui dans notre république endolorie. On peut se demander, bien sûr, ce que ce blob pense qu'il restera à gouverner lorsqu'il aura fini de tout engloutir et d'emprisonner tous ceux qui, d'un océan à l'autre, s'y opposent.

Dites-moi comment l'Ukraine peut l'emporter dans cette guerre par procuration sans déclencher un échange de bombes nucléaires qui mettrait fin à la civilisation ? L'Amérique ne dispose pas de suffisamment de missiles tactiques et d'obus d'artillerie pour les envoyer là-bas. Ce que nous avions a disparu. L'OTAN n'en a jamais eu beaucoup pour commencer. L'Ukraine n'a plus de chair à canon disponible à enrôler dans sa population en déclin. Malgré les récentes fanfaronnades de Macron, l'OTAN n'est pas en mesure de mettre sur pied une armée crédible, ni même de se mettre d'accord sur quel pays enverra quoi. Personne ne viendra à la rescousse. Au contraire, la Russie renforce son industrie de l'armement et son armée tout en coupant systématiquement l'électricité dans toute l'Ukraine en faisant exploser les centrales électriques. Très bientôt, l'Ukraine sera réduite à des conditions de vie moyenâgeuses : pas de lumière, pas de téléphone, pas d'Internet, pas d'achats, pas de capacité à mener une guerre moderne. Fin de l'histoire.

Tout cela va se dérouler bien plus vite que les médias américains contrôlés par les blobs ne pourront mentir pour le cacher. Je pense que tout sera terminé avant le milieu de l'été. Le résultat sera une nouvelle humiliation sur la carte de pointage de *"Joe Biden"*. À la fin, vous pouvez être sûrs que les Russes s'abstiendront de danser dans la zone d'en-but pour ne pas provoquer les génies perdants de l'Amérique dans un dernier acte de vengeance mesquin et grandiose. La Russie se contentera de déclarer sobrement ce qui est évident : l'Ukraine a été pendant des siècles dans sa sphère d'influence, comme le Mexique est dans la nôtre, et ils ont rétabli l'ordre naturel des choses dans ce coin du monde.

Après cela, l'Amérique et le reste de la civilisation occidentale pourront s'occuper de l'effondrement de leur système financier et très probablement d'une période de profond chaos politique et économique au cours de laquelle les gouvernements tomberont, les nations changeront de frontières et de formes, et leurs populations souffriront dramatiquement de l'implosion de leur niveau de vie. Ce processus pourrait en fait se dérouler un peu plus lentement que la fin de la guerre en Ukraine au cours des prochaines années. Il ressemblera à un jeu combiné de chaises musicales et de patates chaudes, les possibilités de s'asseoir s'amenuisant progressivement et les perdants se retrouvant avec des choses qu'ils ne peuvent pas gérer.

Pendant ce temps, notre pays – rappelez-vous, les États-Unis, lorsqu'ils avaient un mojo enviable qui fonctionnait ? – est occupé à devenir fou et à trouver soixante façons de se suicider le dimanche. Comment pensez-vous que le Parti Démocrate pourra prétendre à la réélection de *"Joe Biden"* lorsque l'échec de l'Ukraine sera terminé ? Réponse : ils ne le pourront pas. Le spectacle abrutissant du vieux gaffeur qui se cache dans sa maison sur la plage et évite de se confronter directement à la réalité touche également à sa fin. Au lieu de mettre un terme aux activités de *"JB"*, un matin humide dans le marais, ses manipulateurs lanceront une *"alerte médicale"*, et ce sera la dernière fois que nous verrons cette épouvantable apparition.

Il semble de plus en plus que le Parti Républicain soit confronté à sa propre guerre civile, surtout après le revirement étonnant du président de la Chambre des représentants, Mike Johnson, lors du vote sur l'aide à l'Ukraine. Vous vous souvenez qu'il y a quelques semaines, il avait dit non à un tel accord s'il n'était pas accompagné d'un arrêt de l'invasion de notre frontière mexicaine. Puis, les agents du blob des services de renseignement l'ont attiré dans un SCIF (Sensitive Compartmented Information Facility) où ils lui ont montré… quelque chose…. . ! Tout le monde meurt d'envie de savoir quoi. Un accord secret signé faisant de l'Ukraine notre 51e État ? Des photos de Mike en train de s'adonner à des activités malsaines avec Dieu sait qui ou quoi ? Ou ont-ils simplement eu une petite discussion avec lui sur la façon dont les choses sont censées fonctionner ? Quoi qu'il en soit, la position de Mike Johnson est devenu intenable. Et comme il n'a rien expliqué, il doit partir.

À l'autre bout de tout cela se tient – ou plutôt s'assoit à une table de défense – Donald Trump, le leader apparemment inévitable d'un parti qui cherche à le cracher comme une boule de poils coincée dans sa gorge. Et pourtant, chaque semaine qui passe, les divers pièges juridiques mis en place pour l'attraper semblent plus amateurs et gauche – tandis que le Golem d'or de la grandeur parvient à surmonter toute cette adversité. Une grande partie du parti qu'il dirige est impliquée dans ce jeu infâme. Trump reflète l'humeur de plus en plus enflammée du peuple américain, au nom duquel le jeu est censé se dérouler. Le fait que tout le monde leur mente sur tout est devenu une sorte d'olympiade de la mauvaise foi.

▲RETOUR▲

• MORT ET RENAISSANCE

4 Mai 2024 , Rédigé par Patrick REYMOND

LA CHUTE - LA CHRONIQUE DE L'EFFONDREMENT

Une société s'en va, une autre arrive.

Celle qui s'en va est celle du **world economic forum**, celle qui veut réduire à 500 millions d'habitants la population terrestre, sans doute pour que 50 millions vivent encore dans la jet society.

Sans doute, cet perspective est fausse. Parce qu'il est difficile de contrôler les sociétés. On peut, certes, formater les gens, les décérébrer, ce qui est tenté, avec succès depuis 50 ans, mais le flux croissant des refuznikis contrarie le système, profondément.

De plus, cette "jet society", n'est qu'une écume. Elle n'existe que parce que le reste de la société peut la porter, par sa technicité, son savoir faire, et son utilité.

Aujourd'hui, cette jet society se révèle, de plus en plus, superflue et inutile. Aucune utilité réelle, des dominants sociaux simplement, qui savent y faire en matière de manipulation, mais quand le substrat, lui-même, décline, cette "upper class", va décliner dans les mêmes proportions. A l'image de Macias Nguéma, mort à la fin des années 1970 et qui avait tellement concentré la richesse dans son palais, que la quasi totalité de la monnaie locale y était dans des caisses, et que rien ne circulait en dehors. Rien n'y circulait, d'ailleurs, en dedans non plus...

C'était des bouts de papiers colorés...

Donc, cette caste, macroniste jusqu'au bout des ongles, ne se plaint de rien, de plus en plus réduite, elle est accablée de douceurs, bonbons et délices. Caricature, son biotope ou merdier, c'est surtout l'intérieur du périphérique parisien, et les ghettos de riches.

Aujourd'hui, le coût de l'éducation aidant, surtout dans les pays anglos, le travail manuel est en regain.

Pourquoi ? Parce que la distribution gratuite de diplômes de niveaux bacs, partout dans le monde, dévalue ces diplômes, réservant aux Zeureux titulaires, des métiers de grouillots. Dans le meilleur des cas, fonctionnaire, dans le pire, caissier au superprimou géant. C'est général et ça se généralise. Je me souviens de cette série indienne, ou le lycée aidait les lycéens à avoir le bac, en leur donnant, tout bonnement, les résultats. Un jour, un policier honnête arrêtât le phénomène et refusât l'enveloppe, cette année là, personne n'eût le bac.

Donc, aux USA, on sombre dans le travail manuel, qui, visiblement, rapporte plus et il est moins onéreux qu'attraper des diplômes qui pour beaucoup, ne débouchent sur rien. Là aussi, dans la série Gilmore Girls, on voit des trentenaires issus de facs onéreuses, mais qui ne font rien.

Ils sont cons, ils "renoncent à l'université", où ils auraient appris des choses inutiles, au profit de réels métiers où, souvent, ils sont rémunérés dans leur formation, que ce soit en apprentissage, ou pas. En plus, ils gagnent correctement leur vie.

Cela indique un changement de société, où la réussite n'est plus la réussite universitaire, qui ne débouche sur rien, et qui, de fait, devient de plus en plus médiocre. Les étudiants notant leurs enseignants, on finit par déboucher sur le phénomène indien. La vie professionnelle et l'enseignement professionnel, hier synonyme d'échec, elle, est plus basique. Un mauvais n'y gagne pas sa vie, et on revoit le phénomène des années 1950, ceux-là "migrent", d'emplois divers en emplois divers...

Autoconsommation aidant le métier le plus demandé aux USA est celui de réparateurs d'éoliennes. Effectivement, solaire et renouvelables en tous genres, ça aide pas mal ceux qui n'aiment pas voir trop leurs factures d'énergies augmenter, même si ces nouveautés anciennes, ne couvrent pas tout...

L'immobilier, lui, suit le mouvement général. Adossé à la bulle bancaire, il n'était soutenu que par un déluge de prêts bancaires. Se loger est un impératif, mais le monde de l'immobilier et du bâtiment, devra, impérativement, muter.

Quand à la bourgeoisie macroniste, elle aura le sort des hautes classes passées ; "L'histoire, c'est le cimetière des aristocraties" Vilfredo Pareto.

▲RETOUR▲

• ILLUSION DES ILLUSIONS

28 Avril 2024 , Rédigé par Patrick REYMOND

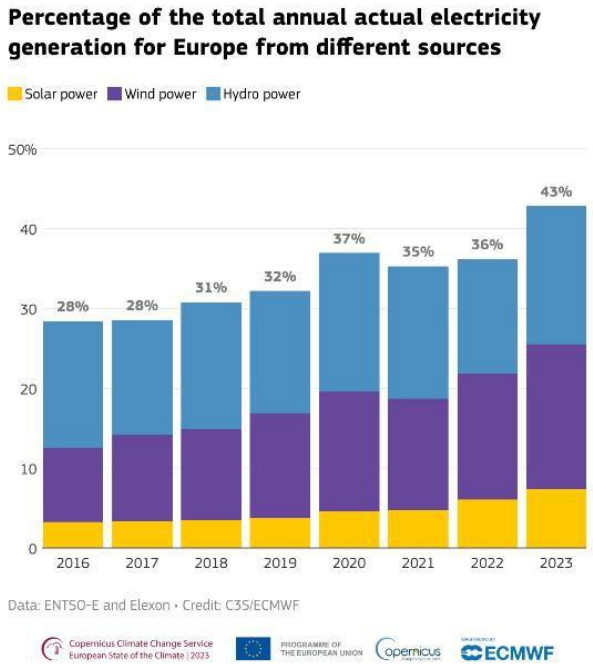
LA CHUTE - LA CHRONIQUE DE L'EFFONDREMENT

On nous dit que les énergies renouvelables sont une illusion. Seulement, le problème, petit, c'est que ça sera ça, ou rien.

En effet, une fois épuisées les énergies fossiles, on fait avec le reliquat qui reste, le fossile restant, et ce qu'on

peut créer, même si cela est très imparfait, et reste nettement au dessus de l'année 1960.

Il reste que pour des générations trouvant "normal", un certain train de vie des exemples évidents incluent les loisirs, les voyages, l'hôtellerie, les médias et l'immobilier. Bref, tout ce qui concerne les 20 % les plus aisés, et encore plus le 1 % et encore encore plus le 0.1 %.



De fait, pour nos ancêtres, l'usage du renouvelable était évident, ils n'avaient guère mieux que cela, faire fonctionner un haut fourneau, nécessitait 10 ans de réserves de bois pour 3 à 6 mois d'activité, raison pour laquelle la Dordogne était un gros fournisseurs de fer et d'acier. Quand je dis gros fournisseur, la France de Louis XVI produisait 30 000 tonnes par an. Soit un kilo par habitant. De fait, l'âge du fer était encore très timide et n'importe quelle ferraille était réutilisée. Pour rigoler, on peut rappeler que certains disait qu'éolien et solaire ne pourraient dépasser les 5 %. là, on est à 4 fois plus.

De fait aussi, le cycle de l'investissement fait que les nouveaux équipements, coûtent, alors que les anciens sont largement amortis, notamment le nucléaire, ou qu'on ne paie pas encore (mais on le paiera pour les siècles futurs).

De fait, cela dépend de l'endroit où l'on est dans le monde. Une centrale charbon neuve, ça coûte aussi, surtout si la durée de son utilisation ne lui permet pas d'atteindre le seuil de rentabilité. La Chine construit des centrales neuves, oui, mais sans augmenter outre mesure son utilisation du charbon, du moins, les capacités de ces nouveautés sont loin d'être utilisées à plein, et si elles le sont, elles le sont au dépend du reste du parc, qui sert moins, parce que trop loin des sources de charbon, et que transporter du charbon, c'est cher et coûteux en énergie.

Historiquement, en France, le bassin stéphanois fut d'abord exploité à Rive-de-Gier, qui bénéficiait de la proximité du Rhône pour son expédition, et ne fut dépassé que durant le 19° par le reste du bassin minier, devenu attractif avec le chemin de fer.

Mais même le chemin de fer et le camion restent des aberrations pour déplacer le pondéreux, il doit être brûlé sur place. C'est moins cher, et voilà pourquoi la Chine construit de nouvelles centrales, ses gisements exploités évoluent.

Dans le bassin stéphanois, la centrale du Bec (Ondaine) eût le même rôle, utiliser le charbon local, sur place, de même que l'aciérie de Firminy (aciérie sur gisement et non pas sur l'eau).

D'ailleurs, crise économique aidant, il apparait que le phénomène "Nimby" pour l'exploitation minière sera vite maté.

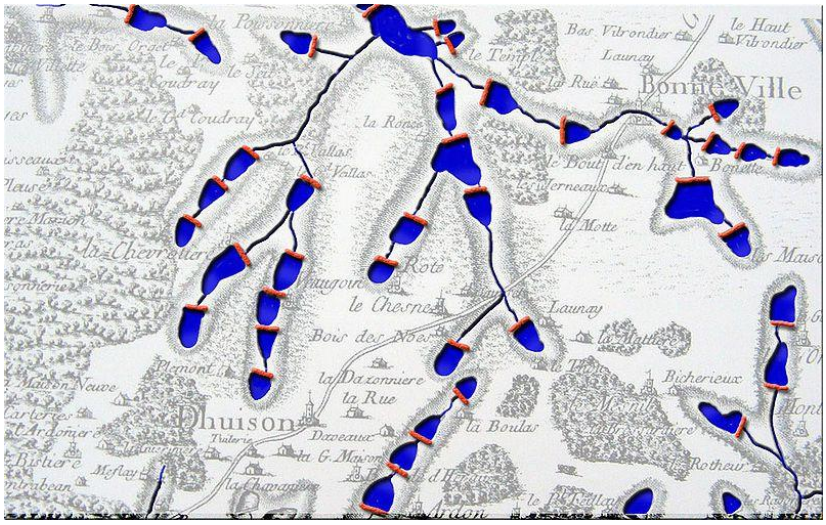
D'ailleurs, pour coller à l'actualité, et aux allocations familiales, le gouvernement socialiste de 1948 pour mater les mineurs, fit bien suspendre les dites allocations familiales aux grévistes. Saloperies de gôchistes, wokenistes déjà. Pour la voyoucratie on a plus d'égards que pour des grévistes qu'on mit des décennies à blanchir... NB : Kermittou était de ce gouvernement. Rien d'étonnant, donc. A cette époque le PCF défendait les ouvriers, sa base électorale, faisait 25 % des voix. Aujourd'hui, avec les LGBTQI++ et les immigrés, il fait 3 %.

La crise immobilière se poursuit, elle aussi. Elle indique un système économique brisé, puisque celui-ci, partout, avait misé sur l'immobilier. Le ridicule étant atteint par les ghettos de riches, ayant atteint des niveaux absurdes. Les ventes s'effondrent de 20 %, les prix beaucoup moins, mais l'inflation a décollé. Les encours de prêts, en euros constants, s'effondrent. En Euros courants, ils se maintiennent, mais avec 1293 milliards, 5 ou 6 % d'inflation, ça fait du bruit...

On dit qu'il faut ne pas hésiter à négocier 5 ou 10 %. De fait, les ventes, dans certaines régions, sont tellement dans les chaussettes, que les prix sont devenus symbolique, et que pour 352 milliards de mutations immobilières notariées, 130 milliards de prêts annuels, c'est un petit ratio. De fait, l'achat se fait grandement, comptant. Acheter est devenu, sinon un acte de gens riche, du moins, un acte de personne prévoyante et pas pressée (il faut le temps de créer l'apport).

Ces signes sont la marque du reflux des dépenses non contraintes, dont l'achat immobilier est le plus significatif. De fait, je ne vois pas de terme à la crise immobilière, elle est la marque de la crise économique et de civilisation.

La pression du renouvelable, c'est le retour à une autre économie, qui était bien marquée dans les cartes de Cassini.



On voit une exploitation maximale de l'espace, signe de l'exploitation de toutes les ressources notamment énergétiques, possibles. De fait, l'hydro-électricité en France, est née de la reconversion de ces petits barrages pré-existant... Il y a une filiation évidente. Pour les moulins à vent, n'en parlons même pas...

500 000 moulins en tous genres sous Napoléon 1°. Les écologistes et les anti-éoliens ont des petits problèmes de compréhension. En outre, rien ne les empêche de s'emparer de la création d'éoliennes "citoyennes", dont ils bénéficieraient pécuniairement.

Le système capitaliste est en crise profonde. La baisse des disponibilités en énergie recèle en son sein, un gros problème. Le système est capable, il l'a prouvé, d'imprimer de la monnaie, mais pas de barils, pas de charbon, pas de méthane, pas d'uranium. S'il cesse d'imprimer, avec toutes les pompom girls qui veulent "réduire la dette publique", ils tuent le système.

Les agences de notation, d'ailleurs, n'ont pas dégradé la note française. Pourquoi ? Parce que s'ils l'avaient fait, cela aurait entrainé l'effondrement de la demande européenne, dont la France est le consommateur de dernier recours, entrainant l'effondrement de la production européenne, déjà mal en point, entrainant l'effondrement de l'économie occidentale, et par là, de l'économie mondiale.

La France n'est pas la Grêce, et la masse de sa dette publique, 3000 milliards, de son épargne, 6000, est un détonateur tout à fait suffisant pour mettre la planète a feu et à sang.

• • •

ÉTAT DU MONDE...

22 Avril 2024 , Rédigé par Patrick REYMOND

- En 2008 le système s'est brisé, passant à un stade d'imprimante permanente, sauf s'il existe des ressources et une économie sous-jacente conséquente, et, gros mot, dirigée.

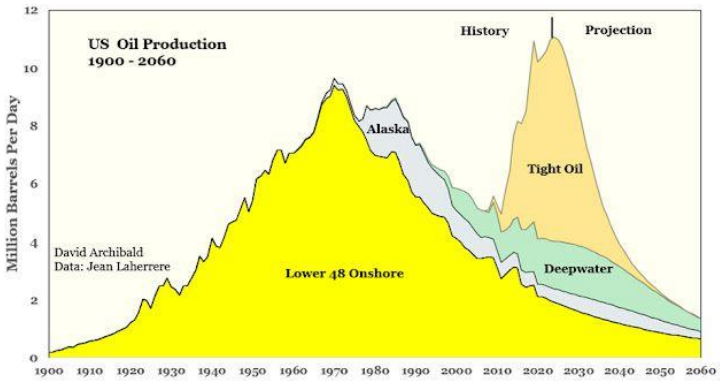
- Aujourd'hui, le monde sombre. L'imprimante fait couler d'abord les pays fragiles, Argentine, Turquie, Pakistan, en gros, les pays du tiers monde.

- Ensuite, on passe à plus gros. Le plus problématique, c'est le Japon. Et Corée. Ensuite, quand ces pays seront tombés, ce sera au stade de l'Union Européenne.

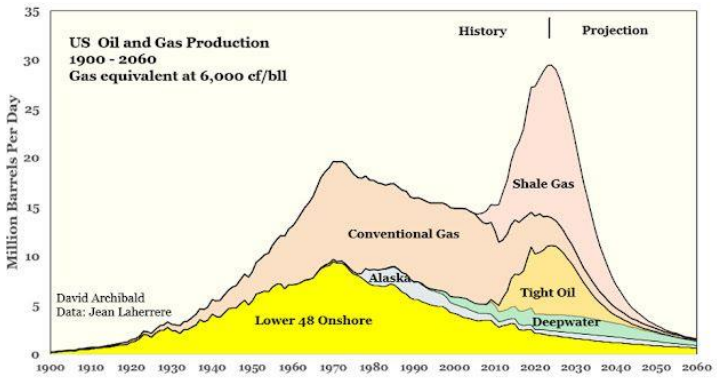
Enfin, certains pensent que les USA seront -enfin- atteint. De fait, je pense qu'ils le sont déjà. Une pomme à 7 dollar sur zerohedge. De fait, UE et USA sont trop interpénétré pour ne pas sombrer en même temps.

- Le rouble est ancrée sur l'or (5000 rouble le gramme), c'est la seule monnaie stable dans ce cas là, assise sur un pays productif, industriellement et en ressources agricoles et minières.

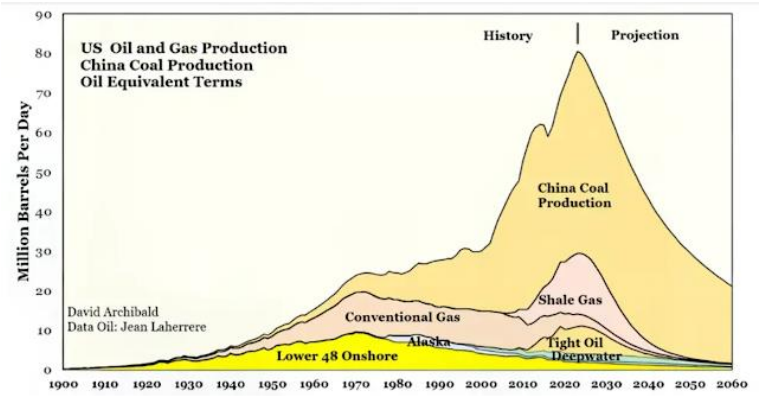
Les mines et les ressources énergétiques :



Voilà les ressources pétrolières des USA. Le dollar abandonne en 1971 sa convertibilité, le Viet Nam a vidé fort Knox.



Avec le gaz naturel, on a le schéma suivant, l'été de la saint martin des USA. Chez eux, on parle d'été indien. Le seul problème c'est qu'il dure quelques jours.



Voilà le secret des délocalisations en Chine. La Chine possédait des ressources en charbon importantes. Là aussi, se pose le problème des déclins, qui risquent d'être rapides.

Chaque rebond a des conséquences politiques importantes. L'Alaska, c'est Ronald Reagan, la mer du nord, Margaret Thatcher. Le pétrole de schiste, le dernier activisme US.

C'est aussi la montée en puissance de la Chine, qui a le brillant et la durée d'une ampoule de flash des années 1960.

L'agitation sur les dettes publiques en France sont ridicules. Tout finit par l'hyperinflation, et une division de la monnaie par 100, 1000 ou 10 000.

L'impression finira t'elle ? Impossible. Mais la déflation sera là, les prix réels refluant. Même la pomme à 7 dollars d'aujourd'hui, c'était la pomme à 7 cents en 1913.

Après l'inflation révolutionnaire, on a eu droit au franc germinal, mais aussi à un keynésianisme napoléonien, et en plus, avec très peu d'énergies fossiles.

• • •

NOUVELLES DU MONDE RÉEL

16 Avril 2024 , Rédigé par Patrick REYMOND

Donc, tout le monde a entendu parlé de l'attaque iranienne sur le sol israëlien. Visiblement, l'attaque a coûté 35 millions de dollars, la défense, prétendue parfaite, 1 300 millions...
Le supplice des 1000 blessures dans toute sa splendeur. Aucune n'est mortelle, mais les 1000 réunies, si.

Combien de fois Israël pourrait il faire face à ces attaques (celle-ci étant de petit gabarit), avec ses stocks de munitions existant, sans parler de leur coût ?

Les 80 000 obus qui seront produits en France (avec de la nitrocellulose importée), ne satisfait que l'égo présidentiel, surdimensionné et le passant plus par les portes. 15 jours de feu sur le front ukrainien, la demande de l'état major français en septembre 1914, c'était 100 000 par jour, contre 10 000 produits. Donc en janvier 1914, on produisait ça en 8 jours...

A part prouver que l'armée française et son industrie militaire sont des gueux, Macron n'a rien prouvé, sauf que nous avions, comme disait Rhett Butler, "que des esclaves et de l'arrogance". Mais rien de changé. En 1983 aussi, nous n'avions que 3 jours de combats dans nos cartouchières. Sauf que l'armée française, en gros, a été divisée par 10 depuis.

Nous sommes surpris par l'inévitable. Le problème est le train de vie de notre population (surtout évidemment, des 10 % et surtout des 1 % les plus aisés), qu'il n'est pas question de réduire, la consommation ayant remplacé la production comme moteur économique dans une économie financiarisée.

La prospérité va aller diminuant, les coûts, augmentant des produits de première nécessité, faisant se contracter la demande de produits et services discrétionnaires.

Des secteurs et activités se dirigent vers une contraction et diminution dantesque, implacable et sans retour en arrière possible.

Comme nous sommes dans un certain type d'économie, cette répartition nouvelle de la rareté va se faire au détriment des plus pauvres, par l'augmentation des coûts, que certains, ne pourront plus assumer.

Les secteurs plus discrétionnaires comme voyages, loisirs (excepté lecture et jardinage), médias, divertissement (ou plutôt grimaces subventionnées), seront d'autant plus atteints.

L'immobilier, en train de s'effondrer, continuera, à la nipponne, à s'effondrer jusqu'à atteindre le stade de la non valeur, dont il faudra se débarrasser au plus vite, au besoin en le détruisant soi-même. Le "remède" obligatoire (impression bancaire et baisse des taux d'intérêts) seront aussi inévitable que nuisibles.

Après, il faudra se contenter, comme avant, de ressources locales, humaines et énergétiques, réduites. Négligeables ? Non pas. Braudel disait qu'un outillage simple pouvait multiplier la force humaine par 5. Disons, avec ce que nous avons appris, par 10.

Bien loin, évidemment, des aspirations humaines actuelles.

Le "p'tit restau" sera remplacé par l'auberge de village, avec une clientèle locale et un tout petit zeste de voyageurs, beaucoup moins nombreux et surtout, désargentés. Le "service" de notre chère comptabilité nationale, ne sera plus que l'ombre de lui-même.

Le covid a prouvé que les villes désindustrialisées n'ont plus de fonctions économiques claires (Orlov), enfin, si, centres de consommations et de traitement des déchets humains, la frappe iranienne n'a pas fait bouger les prix du pétrole, preuve, s'il en est que le ressort économique énergétique est brisé.

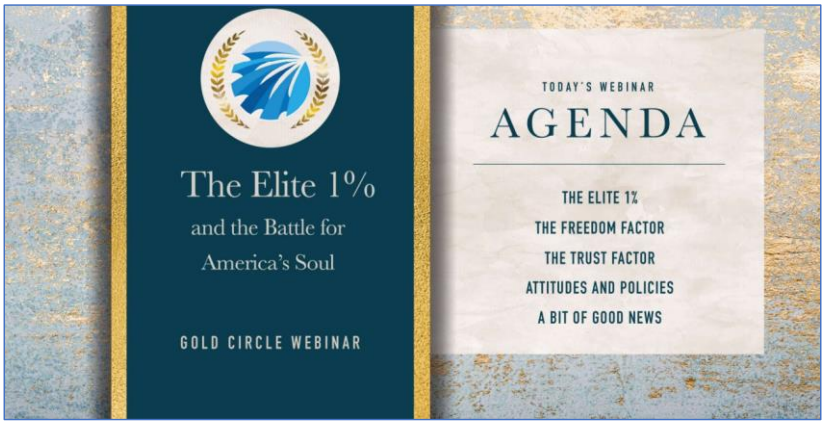
Le pouvoir de l'argent ? Assez bien résumé dans "la tour Montparnasse infernale", quand un des protagonistes rajoute un zéro sur le billet... Si un chiffre sans zéro derrière est bien maigrelet (Cardinal de Richelieu), un zéro n'est pas forcément un multiplicateur évident... En matière monétaire, cela abaisserait plutôt la valeur du premier chiffre...

▲RETOUR▲

La déconnexion de l'élite américaine

Par Simplicius Le Penseur – Le 3 Mars 2024 – Source Dark Futura

Le mois dernier est paru un [nouveau rapport fascinant]() de l'institut de Scott Rasmussen, fondateur du célèbre centre de sondage Rasmussen Reports. Son objectif était de définir quantitativement, pour la première fois, la véritable *"élite"* de la société, qui contrôle la plupart de nos récits sociaux, de nos politiques et de notre *"orthodoxie"* générale.



https://www.rmgresearch.com/wp-content/uploads/2024/01/Elite-One-Percent.pdf

Il s'agit de la toute première enquête définissant les caractéristiques et les convictions d'une élite de 1 %, qui est à l'origine des dysfonctionnements politiques de l'Amérique d'aujourd'hui.

Elle a été reprise par diverses publications, dont le NYPost :

Une enquête choquante révèle la raison pour laquelle les élites sont déconnectées – et ce n'est pas ce que vous pensez
https://nypost.com/2024/01/19/opinion/shocking-survey-reveals-the-reason-elites-are-out-of-touch-and-it-isnt-why-you-think

au Boston Globe et dans d'autres journaux :

OPINION

America's elites live in a world of their own

The real '1 percent' aren't the superrich but those with influence, access, and a graduate degree.

By Jeff Jacoby Globe Columnist, Updated January 24, 2024, 3:00 a.m.

Les élites américaines vivent dans un monde à part
Le véritable "1 %" n'est pas constitué par les super riches, mais par ceux qui ont de l'influence, des réseaux relationnels et un diplôme d'études supérieures.
https://www.bostonglobe.com/2024/01/24/opinion/real-one-percent-elites-rasmussen-poll

Le rapport complet a été présenté par Rasmussen lors d'un webinaire réservé aux membres, mais le fichier PDF fourni résume les graphiques les plus marquants de l'enquête et la répartition des points.

Pour les personnes intéressées, M. Rasmussen a participé au podcast de Newt Gingrich pour discuter des résultats, où il a résumé avec éloquence ses principales conclusions, ainsi que la manière dont il les a trouvées pour la première fois.

L'article du NYPost résume le mieux l'ensemble des données :

> *Les États-Unis disposent d'une classe d'élite riche et partisane qui est non seulement immunisée et insensible aux problèmes de ses concitoyens, mais aussi extrêmement confiante en elle-même et désireuse de leur imposer des politiques impopulaires.*

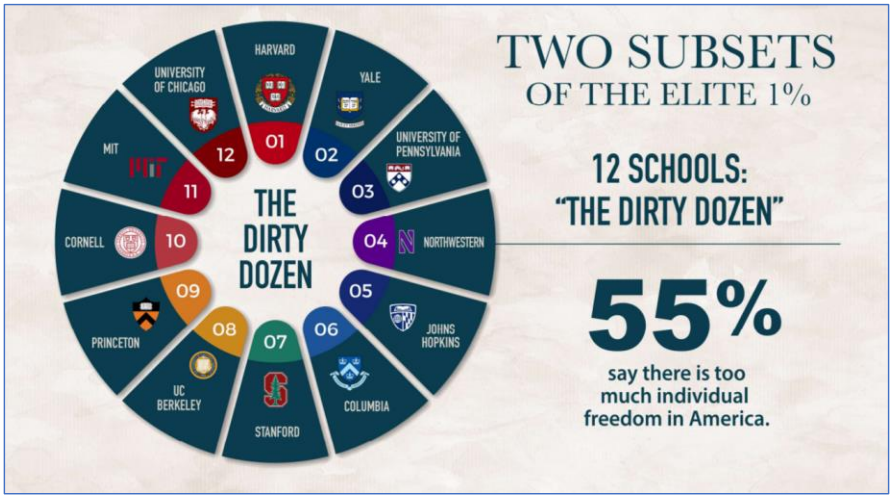
C'est la recette d'un désastre.

Cet article complémentaire sur Newt Gingrich décrit comment Rasmussen a eu vent de tout cela pour la première fois :

> *Lors de leurs deux enquêtes nationales hebdomadaires, Rasmussen et son équipe ont remarqué une anomalie. Sur environ 1 000 personnes interrogées, il y en avait toujours trois ou quatre qui étaient beaucoup plus radicales que les autres. Après plusieurs mois de recherche de ces réponses inhabituelles, M. Rasmussen s'est rendu compte qu'elles partageaient toutes trois caractéristiques.*

Les réponses radicales émanaient de personnes titulaires d'un diplôme d'études supérieures (et pas seulement d'études supérieures), dont le revenu familial était supérieur à 150 000 dollars par an et qui vivaient dans de grandes villes (plus de 10 000 personnes par code postal).

Qui plus est, parmi cette *"élite"* de 1 %, il existe un sous-ensemble encore plus radicalisé que Rasmussen appelle la *"super-élite"*, qui se caractérise par le fait qu'elle fréquente principalement l'une des douze écoles d'élite identifiées :



ajoute Gingrich :

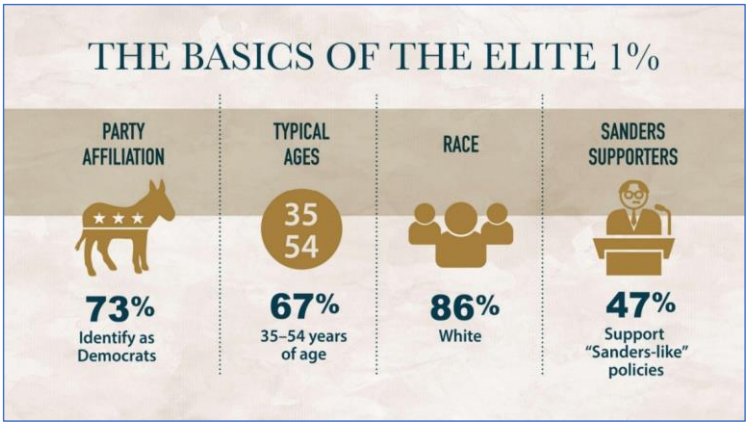
> *Charles Murray, dans son ouvrage classique "Coming Apart", a analysé les codes postaux et a prouvé que les diplômés de la "sale douzaine" d'universités décrites par Rasmussen vivent, travaillent et se divertissent dans les mêmes codes postaux. Ils forment un groupe isolé et créent une "*aristocratie du pouvoir*" qui ne connaît pas le reste de la population et méprise la plupart d'entre nous. Cela explique parfaitement la phrase d'Hillary Clinton sur la "*bande de déplorables*".*

Mais nous y reviendrons plus tard.

Tout d'abord, qui sont ces 1% d'élites en question ? Rasmussen les répartit en trois catégories :

- Diplôme de troisième cycle
- Gagner plus de 150 000 dollars par an
- Vivre dans une zone urbaine densément peuplée

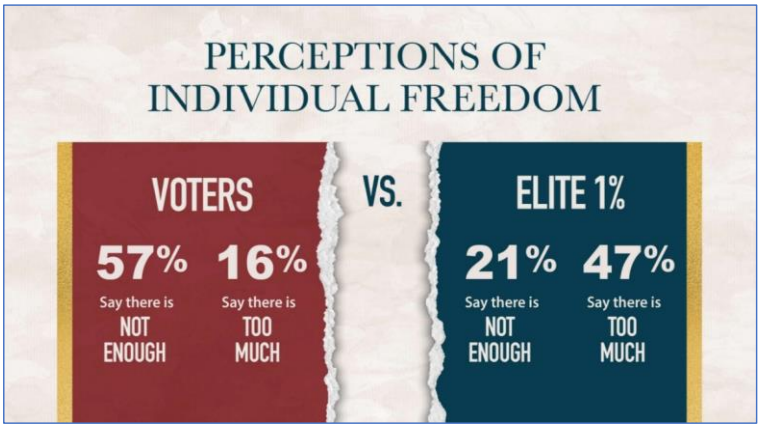
Leurs autres caractéristiques de base sont les suivantes, qui révèlent qu'ils sont *"étonnamment jeunes"* :



Il est vrai que la plupart d'entre nous considèrent qu'il s'agit là d'une évidence. Mais les données ont rarement été rassemblées de manière aussi intuitive et présentable.

Examinons d'abord les disparités réelles entre la population normale et les élites au cœur de l'analyse, avant de les extrapoler.

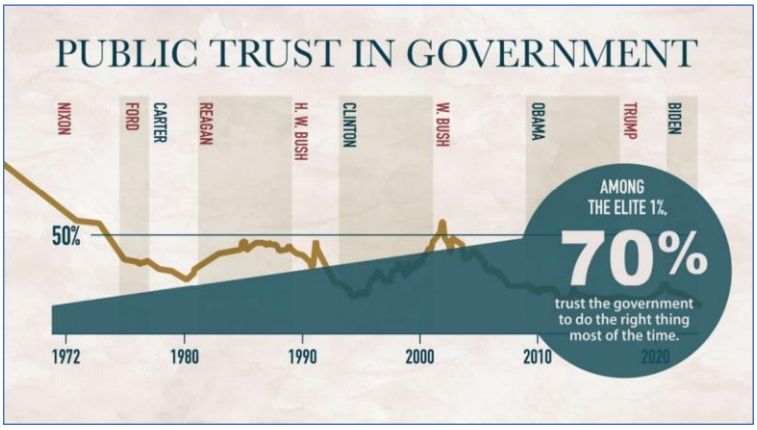
La première concerne la perception des libertés individuelles :



Près de 60 % des électeurs ordinaires estiment qu'il n'y a pas assez de liberté, alors que seulement 21 % des élites sont de cet avis. Il est choquant de constater que près de 50 % des élites estiment qu'il y a trop de liberté, alors que seulement 16 % des électeurs sont de cet avis.

Dans l'interview de Gingrich, Rasmussen développe ce point de vue, expliquant qu'une grande partie de ce haut monde éprouve un profond ressentiment à l'égard de la manière dont le *hoi polloi* a agi pendant l'ère de la *"pandémie"* de Covid, en particulier – non seulement leur refus de se masquer, mais aussi la consolidation ultérieure de leur position anti-vax. Cela a creusé le fossé entre les deux camps, les *"élites"* reléguant encore davantage leur classe marginale au rang d'ayant-droit. Comme toujours, il n'y a rien de plus efficace que la peur d'un dommage corporel pour forger un ressentiment viscéral entre les gens.

Mais le mécanisme qui est le plus à l'origine de cette ligne de faille a la source suivante : 70 % des élites font confiance au gouvernement, alors que seulement un minuscule moins de 20 % du public le fait :



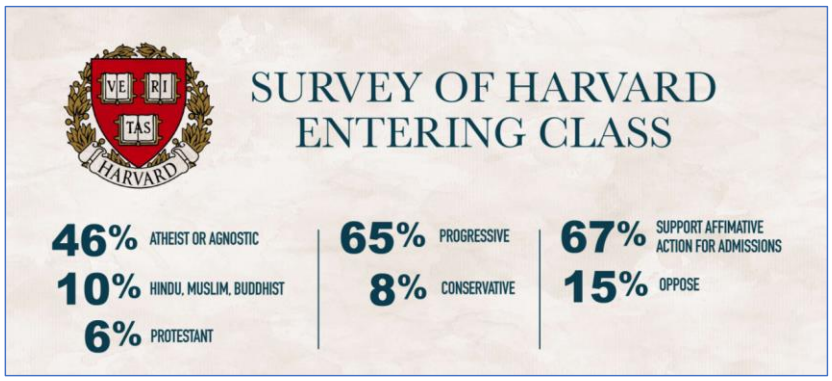
Le fossé qui sépare les deux camps en matière de confiance dans la *"classe professionnelle"* est encore plus stupéfiant :

Vérifiez les chiffres : Seuls 6 % des électeurs ont une opinion favorable du Congrès, 10 % pour les journalistes et 17 % pour les professeurs. Parmi les élites (1 %), ces chiffres sont en moyenne supérieurs à 70 %, ce qui, à lui seul, révèle pratiquement toute l'histoire.

Autre chose :

> *77 % de l'élite serait prête à imposer des restrictions sur l'essence, le rationnement de la nourriture, etc., en raison du* "changement climatique" **[J-P : mais pas à eux-mêmes]**, *alors que 63 % des électeurs ordinaires s'opposent à de telles mesures. En fait, l'élite en général soutient largement l'interdiction des véhicules à gaz, des poêles à bois, des SUV, des voyages aériens non essentiels et même de l'air conditionné, alors que la grande majorité des électeurs y est totalement opposée.*

Voici l'une des douze universités citées d'où sont issus la plupart des 1% :



En ce qui concerne les institutions, il n'est pas surprenant que les douze écoles clés, principalement de l'Ivy League, forment une sorte de conduit qui filtre l'élite vers les piédestaux du pouvoir dans la société. Il s'agit d'un pipeline bien établi qui alimente un segment étroit et présélectionné de la société, de plus en plus haut, à travers une passoire de purification idéologique destinée à éliminer tous les intrus non conformes.

Quiconque a étudié l'histoire de la montée en puissance des institutions transnationales au XXe siècle sait que, dès le début des années 1900, des cohortes comme celles de Milner et Rhodes ont mis en place divers programmes et bourses, comme la *"bourse Rhodes"*, précisément dans ce but. De tels *"pipelines"* se sont développés dans tout le monde occidental et comprennent le laboratoire de formation moderne connu sous le nom de *"Young Global Leaders"*, de l'extraction de Klaus Schwab.

Ces programmes institutionnels servent de mécanisme de triage à l'élite financière globaliste pour distinguer les candidats ayant les bons pedigrees, les penchants sociopathes, les compositions philistines et transnationales, afin de trouver des candidats aptes à être préparés pour de futures nominations à des postes de direction. Si l'on examine les antécédents de n'importe quel dirigeant ou décideur globaliste – qu'il s'agisse d'institutions financières comme la BCE, le FMI ou la Réserve fédérale, ou d'organisations de sécurité comme l'OTAN – on constate invariablement une appartenance de longue date à la poignée de programmes établis de l'*"ancien ordre"* ou des distinctions de leur part. Les copains non élus, qui sont en fait sélectionnés et nommés par la nomenklatura anonyme ci-dessus, sont presque toujours issus de la même petite clique.

Il est bien connu que les meilleurs économistes, directeurs de fonds spéculatifs – pour des firmes comme Goldman Sachs, par exemple – avocats constitutionnalistes, etc sont tous issus de ce collectif exigu d'écoles telle Harvard. Ce système est conçu pour permettre aux élites de contrôler avec précision le petit groupe de loyalistes sélectionnés avant de les intégrer dans leurs rangs raréfiés et étroitement surveillés. Il s'agit d'un système en boucle fermée, qui joue un rôle central dans la régulation des strates supérieures, lesquelles constituent la trame du mécanisme de contrôle de l'élite.

En ce qui concerne le rapport de Rasmussen, il est clair que la *"super élite"* sert de pilier d'influence dans la société, agissant comme garde-fou pour mieux gérer et réguler les intérêts de la classe managériale la plus exclusive, liée aux vieilles familles de banquiers. En bref, il s'agit d'un pipeline bien huilé et hautement sélectif qui achemine continuellement les *"bonnes personnes"* – ambitieuses, mais malléables et serviles aux intérêts globalistes – vers le sommet.

L'enquête de Rasmussen révèle **à quel point ils sont déconnectés de la société.** Étant donné que leur milieu reste leur propre cohorte fermée, ces personnes ne se mélangent jamais vraiment et ne connaissent jamais les soucis ou les frustrations du travailleur moyen dans la rue. Ils n'existent que dans une réalité parallèle simulée, qui est renforcée quotidiennement par les moteurs générateurs de biais de confirmation des médias sociaux gauchistes et

des grandes entreprises technologiques contrôlées et dominées par les libéraux, qui filtrent la société pour eux comme une paire de lunettes de réalité augmentée.

Les cas extrêmes de leurs attitudes déconnectées sont observés tous les jours, par exemple :

WaPo Reporter Mocks Shoplifting Stories As The "Panic" Of "A Sticky-Fingered Nation Built On Stolen Land"

BY TYLER DURDEN

SATURDAY, MAR 02, 2024 - 05:30 PM

Authored by Jonathan Turley,

Washington Post writer Maura Judkis is under fire this week for a column in which she **mocks shoplifting stories as the "moral panic" of a nation built on "stolen land."**

Le Washington Post se moque des histoires de vol à l'étalage en les qualifiant de "panique" *d'une* "nation aux doigts collants construite sur des terres volées".

La seule contradiction apparente est que ces élites vivent principalement *"dans des codes postaux dépassant une densité de population de 10 000 personnes par km/carré"*. Cette affirmation trompeuse implique qu'elles vivent dans de grandes villes comme New York, où elles seraient en fait obligées de se mêler quotidiennement à la paysannerie. En réalité, nous savons qu'ils sont retranchés dans des quartiers aristocratiques hautement séquestrés de ces villes, comme l'Upper East Side à Manhattan ou Kalorama à Washington. Transportés dans des voitures de luxe, ils daignent rarement croiser les roturiers, pour lesquels ils n'ont que mépris, à l'exception d'une petite poignée de main symbolique au café du coin pour se rassurer et se dire qu'ils sont *"en contact"* avec le peuple.

Le film Cosmopolis, adapté de DeLillo et réalisé par Cronenberg, est la meilleure représentation récente de cette classe.

Le film métaphorise parfaitement l'idée de la réalité cloisonnée des élites en situant toute l'intrigue dans la luxueuse limousine du PDG riche, bien évidemment ; son seul lien avec le monde réel, dont il a une faim névrotique, se fait à travers les vitres pare-balles qui l'entourent comme des écrans numériques. Bien entendu, le film traite également des nombreux problèmes liés à la déconnexion entre l'élite et la population, et se termine par une scène violente avec l'un des employés du PDG, pathologiquement mécontent et sous-apprécié.

À bien des égards, il s'agit d'un problème vieux comme le monde : les élites ont toujours existé dans des sociétés parallèles. Cependant, l'avènement des technologies numériques et des médias sociaux leur a permis de s'enfermer comme jamais auparavant dans une bulle de confirmation toujours imperméable. Écoutez les interviews de hauts responsables politiques de Washington, de grands patrons d'entreprises, etc., et notez comment ils s'inspirent exclusivement des publications d'entreprises les plus corporatistes comme le WaPo, le NYTimes, etc. Cela devient une boucle de rétroaction hermétique d'autoréférence, **de plus en plus coupée du monde extérieur réel de l'expérience humaine.**

Comme le décrivait l'article précédent du NYPost :

> *Si l'Amérique veut éviter de basculer dans cette boucle de rétroaction toxique, ses élites devront sortir de leur bulle, cesser de se conformer pour se fondre dans la masse et commencer à répondre aux doléances légitimes de leurs concitoyens.*

Cela explique l'obsession des élites pour le changement climatique, car il s'agit d'une question qui n'existe que *"sur le papier"* – en tant qu'abstraction – et qui n'est pas ressentie de manière réaliste dans les quartiers populaires. Les aristos qui reflètent de manière répétée leur propre alarmisme strident sur cette question se radicalisent de plus en plus, d'autant plus que, comme nous l'avons déjà dit, ils accordent beaucoup plus d'importance aux institutions d'autorité que le prolétaire moyen. Cela a pour effet de calcifier leur croyance aveugle en des spectres tels que le changement climatique, même s'ils n'y prêtent qu'un intérêt de pure forme et n'agissent pas en conséquence à la lumière d'une telle *"menace"* existentielle.

Le problème est exacerbé par les maux sociaux qui créent des divisions entre les sexes, donnant un poids disproportionné aux préoccupations centrées sur les femmes, selon la théorie *Longhouse* :

> *La Longhouse fait référence à la remarquable sur-correction des deux dernières générations vers des normes sociales centrées sur les besoins féminins et les méthodes féminines de contrôle, de direction et de modélisation du comportement.*

Les femmes sont naturellement plus sympathiques – et donc plus influençables – aux impératifs de l'ingénierie sociale qui cooptent le récit actuel. Les hommes sont de plus en plus écartés de l'enseignement supérieur, ce qui signifie que même parmi les élites qui ont été canalisées vers le haut, les positions penchent de plus en plus du côté de la *"Longhouse"* :

	Class of 2010			**Class of 2019**		
	Percentages		Females per	**Percentages**		Females per
Degrees	Male	Female	100 Males	Male	Female	100 Males
Associate's	37.7%	62.3%	**166**	34.9%	65.1%	**187**
Bachelor's	42.6%	57.4%	**135**	40.8%	59.2%	**145**
Master's	39.7%	60.3%	**152**	37.9%	62.1%	**164**
Professional	50.6%	49.4%	**98**	49.0%	51.0%	**104**
Doctor's	48.4%	51.6%	**107**	45.1%	54.9%	**122**
All Degrees	41.2%	58.8%	**143**	39.1%	60.9%	**156**

DECEMBER 18, 2023

Fewer young men are in college, especially at 4-year schools

BY RICHARD FRY

NEWS > EDUCATION

The Pandemic Is Speeding Up The Mass Disappearance Of Men From College

calma mi gente @3rdstringW · Apr 23, 2023

At many HBCUs, just 1 in 3 students are **men**. Here's why that matters. - The Washington Post

Why is there always an implied pathology about black **men** when discussing declines in **college enrollment**?

From washingtonpost.com

Cette féminisation de la classe dirigeante peut être observée de différents points de vue :

Gender by marital status

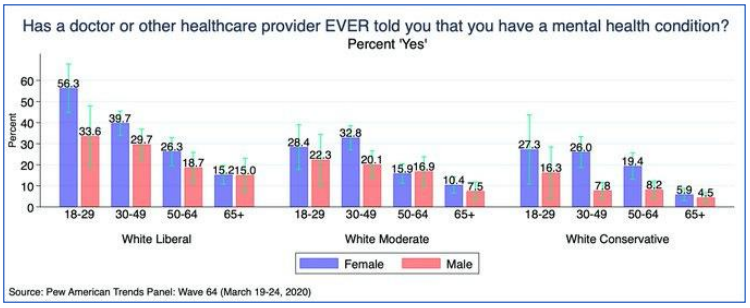
18,571 total respondents

	Married men 30%	Married women 30%	Unmarried men 16%	Unmarried women 23%
Democrats	39%	42%	45%	68%
Republicans	59%	56%	52%	31%

SOURCE: EDISON RESEARCH NETWORK EXIT POLL

Washington Examiner

Comme tout le monde le sait maintenant, les femmes célibataires sont de loin celles qui font le saut le plus disproportionné dans les terres Démocrates, ainsi que dans les politiques hyperlibérales de plus en plus radicalisées – ce qui se reflète d'autres manières intéressantes :

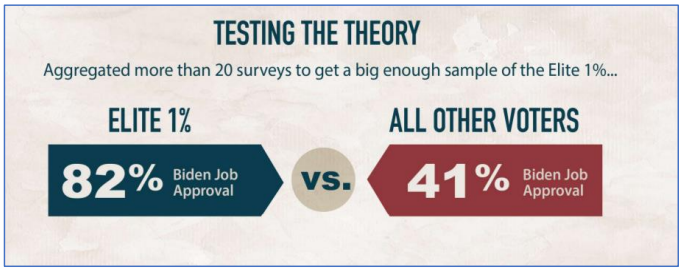


Par ailleurs, un utilisateur de X a fait un commentaire pertinent sur la capture d'écran ci-dessous :

The college gender gap cuts across race, geography and economic background. For the most part, white men—once the predominant group on American campuses—no longer hold a statistical edge in enrollment rates, said Mr. Mortenson, of the Pell Institute. Enrollment rates for poor and working-class white men are lower than those of young Black, Latino and Asian men from the same economic backgrounds, according to an analysis of census data by the Pell Institute for the Journal.

La plupart des analyses de l'effondrement des inscriptions des hommes à l'université se concentrent sur le fait qu'il est inquiétant que ces hommes n'épousent pas les opinions politiques de l'élite.

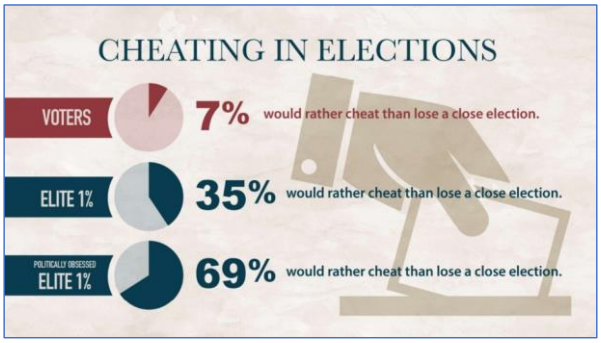
Mais l'une des disparités les plus révélatrices de l'enquête Rasmussen montre à quel point les élites sont déconnectées des questions économiques qui affectent le plus la plèbe – par opposition aux abstractions aériennes des questions de guerre culturelle des intellectuels marginaux :



Ici, vous pouvez voir qu'un énorme 82% des élites pensent que Biden réussit en matière d'emploi – ce qui signifie par extension qu'ils approuvent l'état de l'économie. Seuls 41 % des électeurs sont de cet avis.

Ce résultat est particulièrement révélateur, car l'emploi et l'économie sont des questions vitales que les électeurs ordinaires ressentent directement. Les élites n'y sont guère sensibles, car, quelle que soit l'ampleur des chiffres du chômage, elles restent bien ancrées dans leur vie de nantis de la haute société.

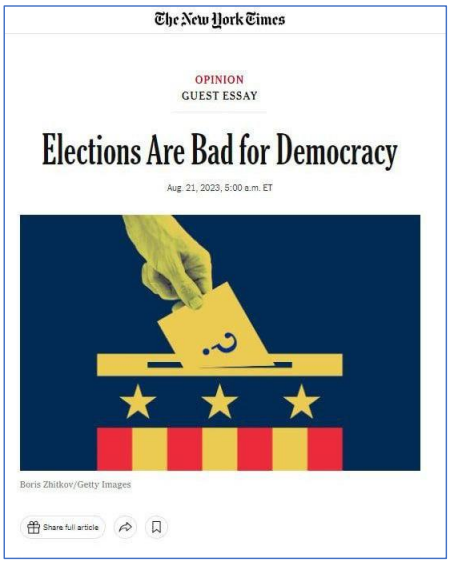
Le dernier point qui, selon Rasmussen, l'a choqué lui-même, est la question de l'amoralité des élites. Il a constaté que près de 70 % des super-élites accepteraient que leur candidat triche plutôt que de perdre une élection. Seuls 7 % des électeurs ordinaires ont des prédilections aussi amorales :



Rasmussen a déclaré que ce projet a révélé le chiffre le plus effrayant qu'il ait vu en près de 35 ans d'étude de l'opinion publique. Selon ses données, 35 % de l'élite de 1 % (et 69 % de l'élite de 1 % obsédée par la politique) ont déclaré qu'ils préféreraient tricher plutôt que de perdre une élection serrée. Parmi les Américains moyens, 93 % rejettent la tricherie et acceptent la défaite lors d'une élection honnête. Seuls 7 % d'entre eux ont déclaré qu'ils seraient prêts à tricher. –Source

Ce résultat est stupéfiant, ne serait-ce que parce qu'il présente de loin la plus grande marge de différence de toutes les autres questions. Il explique à lui seul de nombreux maux de la société, notamment la facilité avec laquelle l'élite influente s'est déjà montrée capable d'utiliser sa richesse et son influence considérables pour mettre le *"pouce sur la balance"* de l'élection de 2020.

Il n'est donc pas surprenant que cette culture omniprésente de l'amoralité se reflète dans tous les récits actuels menant à l'élection de 2024 :


The New York Times

OPINION
GUEST ESSAY

Elections Are Bad for Democracy

Aug. 21, 2023, 5:00 a.m. ET

Boris Zhitkov/Getty Images

Share full article

FOREIGN AFFAIRS

The Age of Amorality

Can America Save the Liberal Order Through Illiberal Means?

By Hal Brands
March/April 2024

Published on February 20, 2024

Chloe Cushman

Share Save Play

"How much evil we must do in order to do good," the theologian Reinhold Niebuhr wrote in 1946.

https://www.foreignaffairs.com/united-states/age-amorality-liberal-brands

L'article ci-dessus, tiré de *Foreign Affairs* – le journal officiel du *Council on Foreign Relations* – est particulièrement emblématique à cet égard, notamment parce que le CFR représente à bien des égards le totem de la super-élite, le 1% dont il est question. Le conclave ne regroupe pas seulement une classe particulière, comme les dirigeants mondiaux, mais cherche à mettre en réseau et à uniformiser l'ensemble du tissu de l'échelon supérieur, qu'il s'agisse de l'élite des affaires, de la royauté bureaucratique ou même de personnalités influentes de la culture pop comme Angelina Jolie, qui en est membre depuis de nombreuses années.

L'article témoigne précisément des types d'hypocrisie inhérents à une grande partie de la classe dirigeante. Ils parlent de *"buts valables"* poursuivis par des *"moyens indignes"* au nom d'objectifs *"libéraux"* et démocratiques, mais le problème est le suivant : qui décide de ces *"buts valables"* ? Selon leur estimation, renverser une variété de dirigeants peu recommandables, ou simplement *"incompatibles"*, dans le monde entier était un *"objectif louable"*. Mais l'approbation démocratique par les citoyens de ces orientations politiques est

inhérente à la *"démocratie"* et aux idéaux libéraux qu'ils prétendent défendre.

Dans l'Occident *"libéral"*, ce petit groupe d'élites fait passer ses propres objectifs égoïstes par des euphémismes bidons présentés comme des *"idéaux démocratiques"*, alors qu'en réalité, le peuple n'a pas son mot à dire. C'est pourquoi cette version de la *"démocratie libérale"* n'est rien d'autre qu'une contrefaçon destinée à réaliser les objectifs géopolitiques nécessaires au maintien de la domination de l'élite bancaire et financière mondiale.

> values: the United States typically enters into great-power competition because it fears mighty autocracies will otherwise make the world unsafe for democracy. But an age of conflict invariably becomes, to some degree, an age of amorality because the only way to protect a world fit for freedom is to court impure partners and engage in impure acts.

Asservir ses propres citoyens dans un réseau de mensonges n'est pas du tout un monde de *"liberté"* – c'est un asservissement intellectuel et moral, même si les citoyens jouissent involontairement du confort matériel d'un système construit sur une exploitation prédatrice hideusement déguisée. Le problème est que de telles circonstances ne sont jamais viables à long terme : bien sûr, elles peuvent créer des conditions semi-utopiques pour vos propres enfants, mais le reste du monde finit par s'apercevoir de l'escroquerie, exigeant sa part de chair en guise de compensation. Les élites feraient mieux de cesser cette mascarade et de dire simplement la vérité : cela n'a rien à voir avec des ersatz de grands idéaux comme la *"liberté"* et le *"libéralisme"*, mais plutôt avec la préservation de la primauté de l'Occident et d'un mode de vie privilégié ; c'est tout.

L'article est un burlesque simulacre d'hypocrisie : il insiste sur les prétendues *"agressions"* et politiques *"illibérales"* de la Russie et de la Chine – comme l'*"invasion"* de l'Ukraine – tout en ignorant de manière crétine les transgressions, invasions et occupations bien plus nombreuses des États-Unis dans divers États souverains, sans parler de la facilitation actuelle d'un génocide total à Gaza, pour lequel les États-Unis viennent de livrer un nouveau lot de bombes à Israël à l'heure où nous écrivons ces lignes. Les élections en Chine et en Russie se sont également révélées bien plus démocratiques et *"libérales"* que la *"production"* électorale bidon des États-Unis, qui a vu une *"victoire"* évidente volée pour un candidat honni en 2020, ou même que la mascarade actuelle de l'invasion coordonnée de millions de clandestins dans le but de bouleverser une autre élection *"démocratique"* en 2024. Les jérémiades haletantes des fantassins de l'establishment ne sont rien d'autre que des tentatives désespérées destinés à soutenir l'édifice en ruine de leur vieil ordre suranné.

Il suffit de voir les idéaux de la *"démocratie libérale"* dont les élites se gargarisent avec tant de constance :

> **Opinion** Donald Trump
> It isn't 'anti-democratic' to bar Trump from office. It's needed to protect democracy
> *Steven Greenhouse*

The Atlantic Subscribe

POLITICS

How Democrats Could Disqualify Trump If the Supreme Court Doesn't

Without clear guidance from the Court, House Democrats suggest that they might not certify a Trump win on January 6.

By Russell Berman

The Telegraph

The West must derail Putin's sham elections

Ivana Stradner

Sat, November 25, 2023 at 6:42 PM GMT+1 · 3 min read

Qui aurait cru que la démocratie était si compliquée ?

Et les idéaux *"libéraux"*, qui étaient censés représenter la liberté individuelle, font fureur de nos jours :

Campus Politics | Crime | Law Enforcement

Liberals' "online hate" bill contains $70K fines for speech and life imprisonment for hate crimes

By **Cosmin Dzsurdzsa** - February 26, 2024

Facebook | Twitter | Pinterest | WhatsApp | +

MailOnline | News

Saying 'the most qualified person should get the job' is a microaggression, Britain's top universities insist

By Poppy Atkinson Gibson
11:44 GMT 24 Feb 2024 , updated 11:52 GMT 24 Feb 2024

En réalité, tous ces termes et concepts ne sont que des artefacts de la façade shibbolethique érigée pour servir le paradigme de contrôle des élites. Tout cela nous ramène au sujet qui nous occupe : la classe des 1%, selon le sondage de Rasmussen, a créé un niveau d'institutions suprapositionné qui sert d'engrenage à la préservation de la domination du système. La conception autoréférentielle est un mécanisme d'application idéologique délibéré destiné à conduire les *"bonnes personnes"* au sommet de la structure pyramidale, tout en mettant de côté les indésirables qui n'ont pas le sang assez bleu pour participer à la soirée exclusive.

En fin de compte, l'auteur de l'article de *Foreign Affairs* sur l'amoralité, Hal Brands, est un bon exemple de ce pipeline. Un coup d'œil sur son wiki montre qu'il porte non seulement la marque *"distinctive"* d'un certain honneur de Henry A. Kissinger – précisément le type de bourse Rhodes pour les élites dont j'ai parlé – mais qu'il a même fréquenté non pas une, mais deux des 12 institutions *"choisies"* par Rasmussen :

Hal Brands (born 1983) is an American political scientist and scholar of U.S. foreign policy. He is the Henry A. Kissinger Distinguished Professor of Global Affairs at the Johns Hopkins University School of Advanced International Studies (SAIS) and a resident scholar at the American Enterprise Institute.[1]

Education [edit]

Brands holds a BA in history and political science from Stanford University and a MA, MPhil, and PhD in history from Yale University.

Cela fait de Brands l'enfant-vedette de cette classe d'élite isolée. Assis sur leurs interminables allocations et sinécures des ONG, des personnages comme Brands passent leur vie à écrire des articles malhonnêtes, les uns après les autres, pour promouvoir les agendas globalistes les plus radicaux pour leurs compagnons olympiens, tout en se détachant des basses préoccupations des gens du peuple.

Pour une autre démonstration exemplaire de cette déconnexion, ne cherchez pas plus loin que ce nouveau clip de *MSNBC* sur l'événement à venir intitulé *"White Rural Rage"* (la rage rurale blanche) :

Voir la vidéo sur le site

Naturellement, les auteurs sont représentatifs du beau monde intellectuel et aisé de Rasmussen – l'un d'entre eux est professeur de sciences politiques à l'université du Maryland, l'autre est rédacteur au *WaPo* et membre d'une *"fondation"* liée à une ONG de la Ceinture *[la Rocade de Washington DC, NdT]* qui incube précisément le type d'auxiliaires de l'establishment dont il est question.

Ces personnes finissent généralement par être couronnées *"senior fellows*" ou, plus risible encore, *"scholars"* dans ces fondations douteuses ; des noms ambigus et autoproclamés censés évoquer l'érudition et l'autorité, qui ne représentent en réalité rien d'autre qu'une onction vide de sens par des institutions corporatistes-globalistes qui les ont désignés comme des factotums fiables et des diffuseurs de l'ordre du jour de la Co-Glo *[Compagnie du globalisme, NdSF]*.

Malheureusement, il n'y a pas de solution à la fracture sociétale. Les institutions qui reçoivent des fonds d'entreprise de quelque nature que ce soit peuvent être considérées comme captives, car il y a toujours des conditions à remplir. La seule façon d'avancer est donc d'éviter, de profaner et de vilipender toutes les institutions, de sorte que la rupture puisse finalement se traduire par un découplage total de la société originale et authentique. Une fois qu'un système parallèle est mis en place, les *"institutions"* vides de toute conséquences doivent se dessécher et se ratatiner en carapaces floconneuses, pour être piétinées comme des croûtes de sauterelles.

▲RETOUR▲

Refroidir la Terre en réfléchissant la lumière du soleil dans l'espace

par DGR News Service | 5 avril 2024

DEEP GREEN RESISTANCE
NEWS SERVICE

Note de la rédaction : L'humanité en est arrivée au point de considérer - après avoir ravagé des écosystèmes fonctionnant parfaitement sur une planète florissante - que produire des nuages à partir de l'eau de mer est une bonne idée. Cela semble trop bizarre pour être vrai et même hilarant, mais c'est profondément triste.

Il y a en effet des scientifiques qui sont payés pour étudier, non pas en laboratoire mais en situation réelle, comment des millions d'avions et de bateaux peuvent amener des tonnes d'aérosols dans le ciel pour empêcher le soleil de faire ce qu'il fait : briller pour fournir la lumière du soleil.

On pourrait croire que cette idée a été lancée par de jeunes start-up ayant une gueule de bois après avoir passé une nuit blanche. Mais non, les auteurs de cette idée sont des universitaires adultes et ils sont sincères.

Avec ce scénario de science-fiction, nous sommes les témoins d'une humanité dégénérée qui nie complètement ce qui se passe réellement. Coupée du monde vivant et respirant qui nous entoure, elle s'immerge dans des esprits fous, qui tentent de nous techno-fixer jusqu'à l'oubli.

C'est comme engager une esthéticienne pour maquiller une personne qui se vide de son sang, tandis que le médecin reste là à ne rien faire.

C'est comme appeler un ami en cas d'urgence au lieu d'appeler l'ambulance.
C'est comme respirer sous l'eau.

Pouvons-nous cesser de rivaliser avec le soleil ? Merci.

Ce n'est pas une idée brillante : Refroidir la Terre en réfléchissant la lumière du soleil dans l'espace

Par James Kerry, Aarti Gupta et Terry Hughes/The Conversation

L'Assemblée des Nations unies pour l'environnement a examiné cette semaine une résolution sur la modification du rayonnement solaire, qui fait référence à des technologies controversées visant à masquer l'effet de réchauffement des gaz à effet de serre en réfléchissant une partie de la lumière du soleil vers l'espace.

Les partisans de ces technologies affirment qu'elles limiteront les effets du changement climatique. En réalité, ce type de "géo-ingénierie" risque de déstabiliser davantage un système climatique déjà profondément perturbé. De plus, ses effets ne seront connus qu'après son déploiement.

Le projet de résolution demandait initialement la convocation d'un groupe d'experts chargé d'examiner les avantages et les risques de la modification du rayonnement solaire. La proposition a été retirée jeudi, aucun consensus n'ayant pu être atteint sur ce sujet controversé.

Un développement notable a été l'appel de certains pays du Sud à la "non-utilisation" de la modification du rayonnement solaire. Nous soutenons fermement cette position. Le changement climatique d'origine humaine est déjà une expérience planétaire de trop - nous n'avons pas besoin d'une autre.

Une entreprise risquée

Dans certains milieux, la géo-ingénierie solaire gagne en importance en tant que réponse à la crise climatique. Cependant, la recherche a constamment identifié les risques potentiels posés par ces technologies, tels que

- des effets imprévisibles sur le climat et les conditions météorologiques
- la perte de biodiversité, en particulier si l'utilisation de la technologie était interrompue brusquement
- l'atteinte à la sécurité alimentaire, par exemple en réduisant la lumière et en augmentant la salinité des terres
- la violation des droits de l'homme à travers les générations - y compris, mais sans s'y limiter, la transmission de risques énormes aux générations qui viendront après nous.

Nous examinons ici plusieurs exemples de modification du rayonnement solaire qui illustrent les menaces posées par ces technologies. Ces exemples sont également illustrés dans le graphique ci-dessous.

Un tas d'air chaud

En avril 2022, une start-up américaine a lâché deux ballons météorologiques dans les airs depuis le Mexique. L'expérience a été menée sans l'approbation des autorités mexicaines.

L'objectif était de refroidir l'atmosphère en déviant la lumière du soleil. La réduction du réchauffement qui en résulterait serait vendue à des fins lucratives sous forme de "crédits de refroidissement" à ceux qui souhaitent compenser la pollution par les gaz à effet de serre.

Pour refroidir sensiblement le climat, il faudrait en réalité injecter des millions de tonnes d'aérosols dans la stratosphère, à l'aide d'une flotte d'avions de haute altitude spécialement conçue à cet effet. Une telle entreprise modifierait la configuration des vents et des précipitations à l'échelle mondiale, ce qui entraînerait une augmentation des sécheresses et des cyclones, une aggravation des pluies acides et un ralentissement de la reconstitution de la couche d'ozone.

Une fois lancée, cette injection d'aérosols stratosphériques devrait être poursuivie en permanence pendant au moins un siècle pour obtenir l'effet de refroidissement souhaité. Un arrêt prématuré entraînerait une hausse sans précédent des températures mondiales, dépassant de loin les scénarios de changement climatique extrême.

La tête dans les nuages

Une autre technologie de géo-ingénierie solaire, connue sous le nom d'éclaircissement des nuages marins, vise à rendre les nuages de basse altitude plus réfléchissants en pulvérisant de microscopiques gouttelettes d'eau de mer dans l'air. Depuis 2017, des essais sont en cours sur la Grande Barrière de Corail.

Le projet est minuscule et consiste à pomper de l'eau de mer sur un bateau et à la pulvériser vers le ciel à l'aide de buses. Selon le chef de projet, il faudrait multiplier par dix la machine génératrice de brume, soit environ 3 000 buses, pour éclaircir de 30 % les nuages à proximité.

Après des années d'essais, le projet n'a pas encore produit de preuves empiriques évaluées par des pairs selon lesquelles l'éclaircissement des nuages pourrait réduire les températures de surface de la mer ou protéger les coraux contre le blanchiment.

La Grande Barrière de Corail a la taille de l'Italie. Pour intensifier les tentatives d'éclaircissement des nuages, il faudrait jusqu'à 1 000 machines installées sur des bateaux, qui pomperaient et pulvériseraient de grandes quantités d'eau de mer pendant des mois durant l'été. Même si elle fonctionnait, l'opération n'est pas, comme le prétendent ses partisans, "sans danger pour l'environnement".

Les effets de cette technologie restent incertains. Pour la Grande Barrière de Corail, la diminution de la lumière du soleil et la baisse des températures pourraient modifier le mouvement et le mélange de l'eau, ce qui nuirait à la vie marine. La vie marine pourrait également être tuée par les pompes ou affectée par la pollution sonore supplémentaire. Sur terre, l'éclaircissement des nuages marins pourrait entraîner une modification du régime des pluies et une augmentation de la salinité, ce qui serait préjudiciable à l'agriculture.

De manière plus générale, 101 gouvernements ont adopté l'année dernière une déclaration décrivant la géoingénierie marine, y compris l'éclaircissement des nuages, comme ayant "un potentiel d'effets délétères généralisés, durables ou graves".

Boules, bulles et mousses

Le projet "Arctic Ice" consiste à répandre une couche de minuscules sphères de verre sur de vastes régions de glace de mer afin d'en éclaircir la surface et d'en stopper la perte.

Des essais ont été menés sur des lacs gelés en Amérique du Nord. Les scientifiques ont récemment montré que les sphères absorbent en fait une partie de la lumière du soleil, ce qui accélère la perte de glace de mer dans certaines conditions.

Une autre intervention proposée consiste à pulvériser l'océan avec des microbulles ou de l'écume de mer pour rendre la surface plus réfléchissante. Cette méthode introduirait de grandes concentrations de produits chimiques pour stabiliser les bulles ou l'écume à la surface de la mer, ce qui présenterait un risque important pour la vie marine, la fonction de l'écosystème et la pêche.

Plus de distractions

Certains scientifiques qui étudient la géo-ingénierie solaire évoquent la nécessité de "rampes de sortie", c'est-à-dire l'arrêt de la recherche une fois qu'une intervention proposée est jugée techniquement infaisable, trop risquée ou socialement inacceptable. Nous pensons que ce stade a déjà été atteint.

Depuis 2022, plus de 500 scientifiques de 61 pays ont signé une lettre ouverte appelant à un accord international de non-utilisation de la géoingénierie solaire. Outre les types de risques évoqués ci-dessus, la lettre indique que les technologies spéculatives nuisent à la nécessité urgente de réduire les émissions mondiales et qu'il n'existe

aucun système de gouvernance mondiale permettant de réglementer leur déploiement de manière équitable et efficace.

Les appels à l'expérimentation en plein air de ces technologies sont malavisés et détournent l'énergie et les ressources de ce que nous devons faire aujourd'hui : éliminer progressivement les combustibles fossiles et accélérer une transition juste à l'échelle mondiale.

Le changement climatique est le plus grand défi auquel l'humanité est confrontée, et les réponses mondiales ont été terriblement inadéquates. L'humanité ne doit pas se laisser aller à des distractions dangereuses qui ne s'attaquent en rien aux causes profondes du changement climatique, qui comportent des risques incalculables et qui risquent de retarder encore davantage l'action en faveur du climat.

James Kerry est maître de recherche adjoint à l'université James Cook (Australie) et chercheur principal en sciences marines et climatiques à OceanCare (Suisse), à l'université James Cook.

Aarti Gupta est professeur de gouvernance environnementale mondiale à l'université de Wageningen.

Terry Hughes est professeur émérite à l'université James Cook.

▲RETOUR▲

Le mauvais côté de la médaille : abstraire, extraire, distraire

by DGR News Service | Avril 29, 2024

DEEP GREEN RESISTANCE
NEWS SERVICE

"*La crise climatique, par exemple, a été présentée comme une question d'environnement et de technologie, alors qu'il s'agit en fait d'une crise de la conscience et de la psyché humaines. Cette erreur de diagnostic, ce recadrage et cette déformation, par négligence criminelle, de crises existentielles majeures en simples problèmes pratiques à résoudre par la technologie, démontrent à quel point notre approche même de la résolution des problèmes est superficielle et corrompue. Nous essayons de résoudre les désastres du capitalisme par plus de capitalisme. Cela n'a jamais fonctionné et ne fonctionnera jamais. Le désir même de tirer profit de ces solutions, de "créer des emplois" et de la prospérité par le biais de nouveaux contrats verts, ne fait que démontrer le niveau d'illusion et le manque persistant de sérieux dans le traitement d'un problème aux proportions apocalyptiques.... Des milliers d'organisations "environnementales" ne sont rien d'autre que*

des vitrines pour le capitalisme extractif sous la forme d'une technologie renouvelable. Leur organisation et leurs principes de fonctionnement s'inspirent des entreprises capitalistes. **- George Tsakraklides**

Par Mankh

> *"Maintenant, ils s'inquiètent, ils se dépêchent, ils s'agitent et ils s'inquiètent.*
> *Ils gaspillent vos nuits et vos jours*
> *Eux, je les oublierai*
> *Toi, je me souviendrai toujours"*
> **- Bob Dylan, extrait de "Workingman's Blues #2"**

"Crazy Horse

> *Nous entendons ce que tu dis*
> *Une seule Terre, une seule Mère*
> *On ne vend pas la Terre*
> *Les gens marchent dessus*
> *Nous sommes la terre*
> *Comment vendons-nous notre mère ?*
> *Comment vendons-nous les étoiles ?*
> *Comment vendons-nous l'air ?"*
> **- John Trudell "Crazy Horse"**

Des adultes, des adolescents et quelques enfants ont été dupés. Les escrocs de la confiance climatique ont détourné l'attention des gens en se focalisant sur la qualité de l'air et les températures liées au CO2, au détriment de la terre même où vous vous trouvez.

"*Le ciel nous tombe sur la tête ! Le ciel nous tombe sur la tête*", ont-ils crié en lançant des chiffres, des mesures et des projections sur le jeu de fléchettes de votre esprit afin d'inaugurer la vache à lait de l'ère verte - achetez maintenant et sauvez la planète ! Leur réécriture de Henny Penny ressemble davantage au renard qui garde le poulailler pour un vilain penny, c'est-à-dire des milliards. Vous vous fixez sur le ciel alors que les habitats sont exploités et détruits sous la terre même où vous vous tenez, mais vous aussi, vous aspirez à une part de ce gâteau dans le ciel ?

Un proverbe africain dit : "*Personne ne montre le ciel à un enfant*". Je l'interprète comme suit : "Les enfants regardent naturellement vers le ciel : Les enfants regardent naturellement vers le ciel, il y a une connaissance et un rapport innés, ils n'ont pas besoin qu'on leur dise. Pourtant, s'ils reçoivent trop d'instructions, les enfants risquent de ne pas profiter de l'émerveillement de la découverte et de l'expérience par eux-mêmes. S'ils sont manipulés, les enfants et les adultes peuvent être induits en erreur.

Ma preuve de la façon dont tout cela s'infiltre dans la société de tous les jours, c'est que j'ai cherché pendant quelques jours sur le web un coupe-bordure à fil parce que je n'aime pas les vapeurs d'essence ou le bruit de l'ancien ; pratiquement tous les coupe-bordures et autres gadgets de ce genre, y compris les aspirateurs, utilisent maintenant des piles au lithium.

"*Au 29 février 2024, on estimait à 21 897 le nombre de claims actifs, déposés et soumis au Nevada, probablement pour du lithium ou de la saumure de lithium dans 18 bassins hydrographiques différents*", sans parler du reste du monde, et déjà de la destruction de terres autochtones sacrées à Thacker Pass/Peehee Mu'huh dans le Nevada. Il s'agit de détruire les terres de l'Ouest pour que les banlieues de l'Est et d'ailleurs puissent se réjouir de l'utilisation d'outils écologiques qui contribuent à la protection de l'environnement en le détruisant ! En passant, le coût de la débroussailleuse et du cordon électrique était beaucoup moins élevé que les autres.

L'histoire du ciel (sans vouloir diminuer les problèmes réels de qualité de l'air et les autres données) est un manuel de distraction ou de détournement de l'attention, le mot signifiant "dis-" "loin de" et "tract" "étendue de terre et d'eau". Pourtant, "distraire" est la troisième étape d'un schéma simplifié en trois étapes du colonialisme et du capitalisme du désastre.

D'abord vient "abstraire" de "ab-" "to draw away from" et "tracts" "tracts de terre et d'eau". Abstrait pour attirer l'attention dans la tête et ignorer les pieds, le cœur et l'âme des choses. Tink Tinker (Osage - Wazhazhe) en est un excellent exemple : la conversion de la terre en "propriété" qui a "découpé notre grand-mère [la Terre] en morceaux".

Passons rapidement au jargon du monde des affaires :

> *"Une parcelle de terrain est une propriété bien définie avec des limites précises.*
>
> - *Il joue un rôle clé dans les transactions immobilières, les règlements de zonage et les litiges relatifs à la propriété.*
> - *Il peut s'agir de petits terrains résidentiels ou de vastes développements commerciaux.*
> - *Il est essentiel de savoir ce qui constitue une parcelle de terrain pour délimiter les frontières de la propriété".*

Pourtant, même l'arrière-cour d'un propriétaire n'est pas sacrée. Dans les années 1950, des entreprises chimiques ont transformé le pissenlit, plante médicinale, en un nom abstrait, "mauvaise herbe", puis ont fait subir un lavage de cerveau à des jardiniers pour qu'ils empoisonnent les pissenlits (une forme d'extraction), détournant ainsi l'attention des gens des valeurs médicinales disponibles sur le terrain même où ils se trouvaient.

Le numéro 2 est "extraire" - de "ex-" "tirer de" et "étendues de terre et d'eau". L'abstraction de la conscience - qui est une coupure de l'empathie et de la reconnaissance des substances mêmes qui nous nourrissent - permet au mécanisme de l'industrie extractive de se dérouler sans souci. La plus grande partie de l'extraction concerne l'exploitation des minéraux et le pompage des huiles, mais l'abattage d'arbres pour construire des "champs" de panneaux solaires ou un autre entrepôt d'Amazon "fulfillment center" est une autre forme d'extraction, surtout si vous êtes un arbre dont les racines profondes sont "tirées de la terre".

Le numéro 3 est "distraire" - de manière à éloigner votre conscience de la terre et de l'eau, afin de permettre à l'industrie extractive de continuer à fonctionner comme si de rien n'était. Les distractions vont des médias d'entreprise, des tabloïds et de la soi-disant culture dominante aux religions institutionnalisées de longue date qui déresponsabilisent les gens en les maintenant à distance de leur relation directe et personnelle avec la Terre nourricière et l'Esprit. Il y a aussi le système éducatif en tant qu'usine d'information, ou comme Birgil Kills Straight (Oglala Lakota) a résumé le processus systémique, "*Ils vous coupent de votre cœur, vous collent dans votre tête et vous manipulent à partir d'un livre".* Et pourtant : "*Personne ne montre le ciel à un enfant*".

Bien qu'il ne soit pas spécifiquement inclus dans l'étymologie de "tract", l'air peut être considéré comme une extension de la terre et de l'eau puisque ce qui leur est fait affecte souvent l'air.

La terre et l'eau en tant que propriété

Les deux insanités les plus récentes, pour la plupart cachées, sont les suivantes :

> **1) : l'exploitation minière en eaux profondes**
> *"L'exploitation minière en eaux profondes consiste à extraire des minéraux du fond de l'océan à des profondeurs allant de 200 mètres (660 pieds) à 6 500 mètres (21 300 pieds). L'exploitation minière en eaux profondes utilise des pompes hydrauliques ou des systèmes de godets qui transportent les gisements à la surface en vue de leur traitement."*

Qu'est-ce qui pourrait mal tourner ?

L'Octopus n'a pas répondu à mon appel d'investigation. Je prie pour qu'ils aillent bien.

2) : L'évaluation par la Bourse de New York de toute la nature, c'est-à-dire de notre mère la Terre, en tant que "classe d'actifs". J'ai lu quelque chose à ce sujet en 2021, mais je ne me souviens pas avoir entendu parler d'autre chose jusqu'à une interview de Rebecca Adamson (Cherokee) sur First Voices Radio (FVR), qui mérite d'être écoutée.

Extrait d'un article du 14 septembre 2021 : "NYSE and Intrinsic Exchange Group Partner to Launch a New Asset Class to Power a Sustainable Future" (NYSE et Intrinsic Exchange Group s'associent pour lancer une nouvelle classe d'actifs pour un avenir durable) :

> *"Cette nouvelle classe d'actifs sur le NYSE créera un cycle vertueux d'investissement dans la nature qui aidera à financer le développement durable pour les communautés, les entreprises et les pays", a déclaré Douglas Eger, PDG d'IEG. "Ensemble, IEG et le NYSE permettront aux investisseurs d'accéder aux richesses de la nature et de transformer notre économie industrielle en une économie plus équitable".*

Il faut avoir de l'argent pour investir, donc l'escroquerie du "cycle vertueux de l'investissement dans la nature" est truquée dès le départ. De plus, "plus équitable" est un oxymore car "équitable" signifie "juste et équitable, égal", donc "égal est égal" et "plus équitable" est une connerie. Mais il se peut aussi que les maîtres de la manipulation des petits caractères fassent référence à une autre définition du mot "équitable" dans le dictionnaire, comme le titre du livre de Peter d'Errico intitulé Federal Anti-Indian Law : The Legal Entrapment of Indigenous Peoples - "of or relating to rights historically enforced in courts of equity".

Dans un article de Whitney Webb et Mark Goodwin du 8 février 2024, "Tokenized, Inc : BlackRock's Plan To Own The Fractionalized World", on y trouve un résumé analogique extrêmement concis de la catastrophe mondiale potentielle actuelle : "La nature, le nouvel or".

L'histoire 101 montre une progression :

- la ruée vers l'or, l'or
- l'or noir, le pétrole
- l'or blanc, le lithium

Mais aujourd'hui, les puissances qui en font trop s'intéressent à l'ensemble de la chaîne : La nature/la Terre mère est de l'or. Voilà qui devrait faire frémir toute personne dotée d'une once d'empathie. Ou alors, un autre vers du "Crazy Horse" de Trudell : "*Les miroirs sont en or, les gens perdent la tête*".

Comme l'a souligné Rebecca Adamson dans l'interview de FVR, Bloom23 est également impliqué dans l'affaire, un site web à la formulation élégante qui proclame "protéger la nature" et travailler avec les "BIPOC" [Black, Indigenous, (and) People of Color], mais tout cela se fait sous la bannière du business, ou plus exactement, comme le nom du site web l'atteste, du GreenBiz.

Voici un extrait du discours de Theresa Lieb, Sr. Directrice, Nature et systèmes alimentaires :

> *"La biodiversité est rapidement devenue un sujet brûlant pour les entreprises et les investisseurs. À Bloom 23, le groupe florissant de chefs d'entreprise axés sur la nature se réunira avec des décideurs politiques, des entrepreneurs, des groupes autochtones et d'autres parties prenantes clés pour transformer la prise de conscience en progrès réels".*

Cela semble plutôt bien, non ? Mais une foire aux questions (FAQ) dévoile le pot aux roses :

> *"Qui participe à Bloom 23 ?*
> *La majorité des participants seront issus de sociétés Fortune 500, de sociétés d'investissement et d'assurance, de prestataires de services, d'organisations à but non lucratif de premier plan et d'agences gouvernementales. Des experts d'organisations communautaires, d'universités et de start-ups spécialisées dans les technologies de la nature participeront également à l'événement.*
>
> *Les peuples indigènes pratiquent la "technologie de la nature" depuis des milliers et des milliers d'années. Pour un exemple approfondi, lisez le livre Native Science : Natural Laws of Interdependence de Gregory Cajete.*
>
> *Selon l'article de Rebecca Adamson "Water + Indigenous Peoples Rights = Risk", 3/8/2024 :*
> *"80% de la biodiversité restante de la planète se trouve dans les territoires indigènes, ainsi que 40% des zones terrestres, 33% des paysages forestiers intacts et 70% des forêts tropicales".*

Voilà donc la ligne de bataille, qui n'est pas nouvelle, puisque les populations autochtones les plus menacées par ces investissements sont en première ligne - et ce n'est pas l'inclusivité "axée sur la nature" qui arrêtera la destruction.

Le moins que l'on puisse faire est de désabstraire le processus de pensée afin d'accéder aux véritables énergies nourricières, de se méfier de tous les processus d'extraction, de minimiser les distractions et de se préoccuper de la terre et de l'eau, et de maximiser la protection de la terre et de l'eau en faisant tout ce que l'on peut pour contrecarrer ceux qui voient des signes de dollars au lieu de l'or véritable : La lumière du soleil amplifie la jonquille, le forsythia, le pissenlit, le souci, le freesia, la berle, la verge d'or... ... .

▲RETOUR▲

La viande cultivée en laboratoire consomme beaucoup d'énergie et est jusqu'à 25 fois plus nocive pour le climat que le bœuf

Alice Friedemann Posté le 3 mai 2024 par energyskeptic

Préface. La production de viande à partir d'animaux utilise une grande quantité d'énergie pour produire, distribuer et réfrigérer. Il faut cultiver des plantes qui érodent les sols et drainent les aquifères. Malheureusement, la viande produite en laboratoire consomme encore plus d'énergie et nécessite des cultures pour extraire les nutriments nécessaires à la croissance de la viande, ainsi que de la chaleur provenant de combustibles fossiles, de l'électricité produite à partir de combustibles fossiles, des produits pétrochimiques à base de combustibles fossiles, des bâtiments, de l'éclairage et bien d'autres choses encore.

Il est difficile de connaître l'impact énergétique, environnemental et matériel de la viande cultivée en laboratoire, car il s'agit d'une technologie tellement nouvelle et privée que son cycle de vie complet reste un mystère.

En 1961, la production était de 70,6 millions de tonnes, en 2020 de 337,2 millions de tonnes, soit près de cinq fois plus. La volaille représentait 39 % de la production, le porc 32 % et le bœuf 22 %. La demande devrait doubler d'ici à 2050. Il est donc évident que la viande produite en laboratoire permettrait de nourrir tous les nouveaux venus.

Mais la viande produite à partir de cellules devrait consommer plus d'énergie et produire plus de dioxyde de carbone que le méthane puissant issu du bétail (Roy 2021).

De nombreuses recherches sont encore nécessaires pour optimiser la culture cellulaire et reproduire la grande variété de viandes provenant de différents animaux, les avantages et les inconvénients pour la santé, la composition nutritionnelle, la question de savoir si ces viandes peuvent concurrencer les alternatives végétales beaucoup moins chères et bien d'autres choses encore (Chriki 2020).

Risner (2023) a tenté sa chance en examinant simplement le processus de culture en laboratoire, mais il ne s'agit pas d'un article concluant ou évalué par des pairs, car une grande partie du processus est secrète. Le remplacement de la viande par des protéines d'origine terrestre ou issues de la fermentation est commercialisé depuis plusieurs décennies. La viande à base de cellules animales (ACBM) ou « viande cultivée » est si récente que les quantités commerciales ne sont pas encore disponibles. Le battage médiatique à ce sujet a permis de récolter plus de 2 milliards de dollars d'investissements jusqu'à présent, avec de joyeux discours sur le remplacement de 60 à 70 % de la viande animale d'ici 2030-2040, mais les prédictions récentes sont plus modestes, peut-être un demi pour cent avec la viande à base de cellules animales d'ici 2030. Il s'agit d'une technologie qui ne sera peut-être pas prête d'ici 2030, voire jamais, lisez l'article et constatez par vous-même. C'est compliqué et ils ne s'intéressent qu'à une petite partie du processus global.

Escobar (2021) est un autre document qui examine les problèmes et les complexités.

Il s'agit certainement d'une technologie beaucoup trop complexe et gourmande en énergie pour survivre au déclin énergétique. Elle dépend des combustibles fossiles et du réseau électrique (qui dépend également des combustibles fossiles et dont seule une petite partie de l'électricité provient de l'énergie éolienne et solaire), tout comme les micropuces, le transport par diesel et la fabrication de la viande cultivée en laboratoire, qui sont nécessaires pour une partie de leur cycle de vie.

✱✱✱

Klein A (2023) Lab-grown meat could be 25 times worse for the climate than beef. Une analyse révèle que l'empreinte carbone de la viande cultivée sera probablement plus élevée que celle du bœuf si les méthodes

de production actuelles sont mises à l'échelle parce qu'elles sont encore très énergivores. NewScientist.com

https://www.newscientist.com/article/2372229-lab-grown-meat-could-be-25-times-worse-for-the-climate-than-beef/

La viande produite à partir de cellules cultivées pourrait être 25 fois plus nocive pour le climat que la viande de bœuf ordinaire, à moins que les scientifiques ne trouvent des moyens de revoir les étapes de sa production qui consomment beaucoup d'énergie.

La viande produite en laboratoire ou « cultivée » est obtenue en cultivant des cellules souches animales autour d'un échafaudage dans un bouillon riche en nutriments. Elle a été proposée comme une alternative plus douce et plus écologique à la viande traditionnelle, car elle utilise moins de terres, d'aliments, d'eau et d'antibiotiques que l'élevage et supprime la nécessité d'élever et d'abattre du bétail, ce qui constitue une source importante de gaz à effet de serre.

Cependant, Derrick Risner, de l'université de Californie à Davis, et ses collègues ont constaté que le potentiel de réchauffement planétaire de la viande cultivée, défini comme les équivalents de dioxyde de carbone émis pour chaque kilogramme de viande produit, est de 4 à 25 fois plus élevé que celui de la viande de bœuf ordinaire.

Les chercheurs ont réalisé une analyse du cycle de vie de la viande cultivée qui a permis d'estimer l'énergie utilisée à chaque étape des méthodes de production actuelles. Ils prévoient que cette consommation sera similaire, quelles que soient les cellules de l'animal cultivé.

Ils ont constaté que le bouillon nutritif utilisé pour cultiver les cellules animales a une forte empreinte carbone parce qu'il contient des composants tels que des sucres, des facteurs de croissance, des sels, des acides aminés et des vitamines qui ont tous un coût énergétique. Il faut de l'énergie pour cultiver des plantes pour obtenir des sucres et pour faire fonctionner les laboratoires qui extraient les facteurs de croissance des cellules. Chaque composant doit également être soigneusement purifié à l'aide de techniques énergivores telles que l'ultrafiltration et la chromatographie avant d'être mélangé au bouillon.

Ce niveau de purification « de qualité pharmaceutique » est nécessaire pour qu'il n'y ait pas de contaminants tels que des bactéries ou leurs toxines associées dans le bouillon, explique M. Risner. « Sinon, les cellules animales ne se développeront pas, car les bactéries se multiplieront beaucoup plus rapidement », explique-t-il.

À l'heure actuelle, toutes les viandes cultivées sont cultivées dans des bouillons nutritifs de qualité pharmaceutique, mais le Good Food Institute a déclaré au New Scientist que « les entreprises de viandes cultivées s'orientent vers une chaîne d'approvisionnement en intrants adaptée à la production alimentaire, plutôt que conçue pour les produits pharmaceutiques », ce qui réduira les coûts et l'énergie nécessaires.

M. Risner se dit dubitatif quant à la possibilité d'y parvenir, car même des traces de contamination peuvent détruire les cultures de cellules animales. Néanmoins, il pourrait être possible à l'avenir de concevoir des cellules animales plus résistantes aux contaminants.

Ces questions doivent être résolues de toute urgence avant que la viande cultivée en laboratoire ne passe à l'échelle de la production industrielle, affirme M. Risner. « Deux milliards de dollars ont déjà été investis dans cette technologie, mais nous ne savons pas encore si elle sera meilleure pour l'environnement.

Références :

Chriki S et al (2020) The myth of cultured meat : A review. Frontiers Nutrition & food science technology. https://doi.org/10.3389/fnut.2020.00007

Escobar MIR et al (2021) Analysis of the Cultured Meat Production System in Function of Its Environmental Footprint : Current Status, Gaps and Recommendations. Foods. https://doi.org/10.3390/foods10122941

Risner D et al (2023) Environmental impacts of cultured meat : A cradle-to-gate life cycle assessment. https://doi.org/10.1101/2023.04.21.537778

Roy B et al (2021) A review on lab-grown meat : Avantages et inconvénients. Quest International Journal of Medical and Health Sciences. https://doi.org/10.5281/zenodo.5201528

▲RETOUR▲

.Des véhicules particuliers de plus en plus chers

rédigé par Philippe Béchade 2 mai 2024

LA CHRONIQUE AGORA

DÉTRUIRE LA LIBERTÉ D'AGIR, C'EST TUER L'INTELLIGENCE, C'EST TUER LA PENSÉE, C'EST TUER L'HOMME

Et si c'était fait exprès ?

Des données apparemment contradictoires se télescopaient, ce mardi 30 avril… et nous résistons difficilement à la tentation de recourir à la figure stylistique humoristique qui consiste à présenter une situation critique, en divisant le réel entre « bonne nouvelle » et « mauvaise nouvelle » (sachant d'avance que c'est la seconde qui prévaut).

Et ce mardi 30 avril, la planète Bourse a été mobilisée par la thématique automobile… et à Paris en particulier, nous avons assisté au plongeon de Stellantis, l'astre boursier le plus brillant des douze derniers mois, passé en une séance de la 1ère place du CAC 40 à la 4e, sur le constat d'une baisse des ventes trimestrielles qui débouche sur un coûteux programme de déstockage.

Mais revenons-en à la « bonne nouvelle » : les immatriculations de voitures neuves en France ont augmenté en avril de 10,9%, à 147 000 en rythme mensuel, selon les chiffres compilés par le Plateforme Française Automobile (PFA).

Mais cette hausse serait ramenée à moins de 10%, compte tenu de 21 jours ouvrables cette année, contre 19 l'an dernier.

Sur les quatre premiers mois de l'année, le marché français a enregistré une hausse de 6,95% sur un an, avec 591 880 immatriculations.

La « mauvaise nouvelle » pour les constructeurs français, c'est que les immatriculations de voitures neuves du groupe Stellantis (Peugeot, Citroën, DS, Fiat, Chrysler et Opel) ont augmenté le mois dernier de seulement 2,60% par rapport à avril 2023. Et c'est pire au niveau des ventes mondiales avec -10,3% au premier trimestre 2024,

dont -13% en Europe (net ralentissement des ventes du « modèle star » des années 2020/2022, le « 3008 »).

La division de « luxe » du groupe, Maserati, a vu son chiffre d'affaires divisé par deux sur un an, notamment à cause de faibles ventes de ses SUV Grecale et Levante aux Etats-Unis.

Le groupe Renault (marques Renault, Dacia et Alpine) a vu, quant à lui, ses immatriculations en France progresser de 4,5% en rythme annuel en avril.

Stellantis se retrouve donc « lanterne rouge », loin derrière les constructeur allemands, coréens et japonais. Les marques chinoises (comme BYD, Leapmotors, MG – ex marque britannique –, Geely/Volvo, Nio, Dongfeng…) montent également en puissance avec un triplement des ventes en 2023, notamment dans le segment *« full electric »*.

Les modèles électriques coûtent au minimum 30% plus cher que les modèles thermiques de gamme équivalente, ce qui contraint beaucoup plus d'acquéreurs à recourir à un emprunt, ce qui pose un vrai problème quand les taux gravitent au-delà de 6,7% en moyenne pour un prêt de 10 000 € sur trois ans (en TAEG) et à 6,3% sur quatre à cinq ans, puis à 7% sur six ans (durée maximum).

Et les prix ne vont pas chuter pour les véhicules assemblés en Europe, car la norme « Euro-7 » entrera en vigueur dès juillet 2025 : elle s'appliquera à l'ensemble des modèles produits par nos constructeurs, et pas seulement aux versions les plus récentes de chaque gamme.

Cela signifie que le prix de TOUS les modèles va augmenter pour des raisons purement réglementaires de normes relatives à la ~~réduction du CO_2~~ (motorisation, mais également empreinte carbone à la production).

Nos constructeurs peuvent redouter l'effondrement d'une grande partie de la production automobile dès 2025, le pouvoir d'achat des acheteurs ne pouvant suivre le renchérissement des véhicules (à moins d'un miracle sur les taux), sans parler des frais de raccordement (bornes spécifiques) et du coût de plus en plus prohibitif de l'électricité (et des « recharges rapides » sur autoroute).

Le durcissement de plus en plus absurde des critères imputés aux émissions de CO_2 ne concerne en réalité ni le climat, ni la protection de la santé (X milliers de morts attribuées soi-disant aux particules fines, mais il y a infiniment plus de morts – prouvées à 100% – du cholestérol ou du diabète), mais vise bien à anéantir la production de **véhicules thermiques.**

Ils sont accusés de tous les maux, alors que l'expérience démontre que le remplacement d'une batterie défectueuse au bout de 100 000 km rend le bilan carbone de votre « voiture verte » bien plus calamiteux en cinq ans (longévité moyenne) que celui d'un moteur de 1,3 L qui consomme du 5,2 L au 100 (ou même du 7 L au 100 pour des SUV de 2 L de cylindrée).

Nous nous posons la question de savoir si l'objectif est bien de remplacer d'ici 2035 les 50 millions de voitures circulant en Europe avec un moteur à combustion par 50 millions de véhicules électriques… ou s'agit-il de rendre, à partir de 2025 et jusqu'en 2030, la mobilité privée si chère qu'elle ne sera plus accessible qu'à une élite qui se focalisera sur le haut de gamme.

Nous parlons d'engins de 2,2 tonnes passant de 0 à 10 Km/h en 1,9 seconde (Tesla modèle « S ») avec 700 Km d'autonomie… la même qu'une Clio avec un moteur de 130 Cv et un réservoir de 42 litres.

La plupart des autres usagers qui ne peuvent mettre cinq ans de salaire dans un Tesla « S » (93 000 €) ou deux ans et demi pour une e-Peugeot 3008 à 46 500 € vont être incités à s'orienter vers l'autopartage, c'est-à-dire une forme de copropriété urbaine (ou d'absence de propriété) où chacun devra programmer l'usage d'un véhicule en fonction de ses besoins (shopping dans des centres commerciaux de la périphérie, week-ends, vacances).

Ce n'est pas idiot, car un véhicule particulier passe 95% de son temps à ne pas « fonctionner »… et on peut ainsi étendre le raisonnement à la machine laver le linge, au fer à repasser, etc.

Une laverie de quartier est bien plus « économe » du point de vue CO_2 que 100 lave-linge dans un périmètre de 50 mètres.

Du coup, poussons le raisonnement jusqu'au bout : il y a, chez chaque citoyen, une foule d'objets que nous possédons et qui ne servent qu'occasionnellement (perceuse/visseuse, groupe électrogène, etc.) et qu'il serait plus rentable de mutualiser afin de les louer… et qui, étant fabriqués en moins grand nombre (kilotonnes de CO_2 économisés), permettraient de sauver la planète.

De quoi illustrer l'un des mantras du WEF : *« Vous ne possèderez plus rien, et vous serez heureux. »*

▲RETOUR▲

• Adieu au Green Deal européen ?

rédigé par Bill Wirtz 7 mai 2024

LA CHRONIQUE AGORA

Un nombre croissant de législateurs à Bruxelles hésitent à adopter des règles environnementales ambitieuses en raison de l'opposition des agriculteurs et des citoyens.

L'Union européenne est réputée pour son approche peu pressée de l'élaboration des politiques. La roue de Bruxelles tourne lentement, les institutions marchandant chaque virgule dans un processus fastidieux appelé « trilogue ».

Il est donc d'autant plus surprenant que le Parlement européen ait voté, la semaine dernière, en faveur d'une réforme de déréglementation de la politique agricole commune (PAC), le régime de subventions agricoles de l'UE, qui avait été élaborée par la Commission européenne en seulement huit semaines.

Le Parlement européen doit être réélu dans un mois et demi et, traditionnellement, les parlementaires des 27 Etats membres adoptent rarement des textes législatifs importants si près de la fin de leur mandat. Les députés sont généralement très occupés à faire campagne pour conserver leur siège, mais cette fois-ci, le vote fait partie intégrante de leurs messages de campagne.

La PAC est renouvelée tous les quatre ans et, en plus d'un système de soutien financier aux agriculteurs et à leurs entreprises, elle intègre une politique de pilotage, ou « conditionnalité ». Cette conditionnalité dicte les règles environnementales que les agriculteurs doivent respecter pour avoir droit aux paiements directs. Elle exige notamment que les agriculteurs réduisent le travail du sol pour prévenir l'érosion, qu'ils réservent au moins 4% de leurs terres agricoles à la biodiversité ou qu'ils cultivent des couverts végétaux.

Le commissaire européen à l'agriculture, Janusz Wojciechowski, a déclaré aux médias polonais que Bruxelles supprimait les liens entre le Green Deal, le plan de l'UE pour devenir neutre en carbone d'ici 2050, et la PAC. La semaine dernière, les parlementaires européens réunis à Strasbourg ont approuvé à une écrasante majorité les modifications apportées à la PAC, ce qui constitue sans doute un pas important vers la déréglementation – ou la *« **simplification** »*, comme la Commission européenne l'a diplomatiquement qualifiée.

Cette situation est révélatrice d'une tendance préélectorale en Europe. Alors qu'en 2019, un selfie avec Greta Thunberg aurait été un matériel de campagne très apprécié, un nombre croissant de législateurs à Bruxelles hésitent à adopter des règles environnementales ambitieuses en raison de l'opposition des agriculteurs et des citoyens.

Cette tendance s'est également répandue au sein de la Commission.

La présidente Ursula von der Leyen, qui a défendu en 2020 les vertus du « Green Deal » européen et sa promesse de réformer le système agricole et de donner un coup de pouce à la biodiversité, a rencontré hier de grands industriels pour dessiner l'avenir de la politique industrielle européenne. Le mot *« durabilité »* a été relégué au second plan, au profit de *« compétitivité »* et d'*« autonomie industrielle »*.

Le ministre finlandais de l'Agriculture, Sari Essayah, déplore un *« tsunami de nouvelles réglementations »* sur le secteur agricole et forestier au cours des quatre dernières années, s'alignant sur le Premier ministre belge Alexander De Croo, qui estime que la loi européenne sur la restauration de la nature est *« mal rédigée »*. Le ministre autrichien de l'Agriculture, Norbert Totschnig, appelle même à une suspension immédiate, déclarant que les objectifs de lutte contre la déforestation au niveau mondial ajouteraient des *« règles bureaucratiques inutiles »* aux producteurs européens.

Les ministres et le Parlement européen avaient déjà rejeté une législation qui aurait réduit l'utilisation des pesticides synthétiques dans l'agriculture, après qu'il est apparu que les objectifs n'étaient pas fondés sur des preuves, mais motivés par des considérations politiques.

Quatre ans après le début de la grande expérience du Green Deal européen – nommé d'après les ambitions d'un Green New Deal aux Etats-Unis – l'UE n'applique pas les règles qui ont été conçues pour atteindre ses objectifs climatiques ambitieux. Certaines sont même carrément abrogées.

Bruxelles brise les tabous, même dans le domaine de la biotechnologie. Après des années d'application du principe de précaution à une technologie déjà utilisée aux Etats-Unis, la Commission européenne et le Parlement européen accélèrent les projets visant à légaliser les plantes génétiquement modifiées dans l'Union. De plus en plus, l'accent n'est pas mis sur les perspectives durables de la biotechnologie, mais plutôt sur la façon dont elle améliorera les rendements et les revenus des agriculteurs.

Dans les couloirs de Bruxelles, les ambitions politiques du mouvement écologiste de 2019 se sont révélées être une force inarrêtable lorsqu'elles sont confrontées à l'objet inamovible qu'est le pouvoir d'achat des consommateurs et le mécontentement des producteurs.

▲RETOUR▲

LE COIN DE JEAN-MARC JANCOVICI

« Les objectifs environnementaux fixés par l'Union européenne et Emmanuel Macron relèvent de la décroissance », estime Bardella

Ah, l'envie de pouvoir créer de la croissance d'un coup de baguette magique ! Qui est contre le fait de favoriser l'emploi et de limiter les problèmes de fin de mois ?

J'adhère sans réserve à l'idée qu'il faut limiter le chômage, et arriver à combiner "fin du monde" et "fin du mois". Mais, pour autant, quand Jordan Bardella affirme qu'il serait possible de créer la croissance par le relâchement des normes environnementales, c'est triplement inexact.

Un système économique est en pratique un système physique fait de transformations successives de ressources naturelles. Il a donc comme facteurs limitants la disponibilité de ces ressources, les machines (donc l'énergie) et les compétences pour les transformer, et enfin il ne doit pas créer trop de rejets dans l'environnement, sinon ces derniers diminuent en retour les ressources disponibles.

S'il conduit à moins de ressources disponibles, un relâchement de la norme environnementale peut donc nous amener à "scier la branche sur laquelle nous sommes assis". Pour préserver le "système physique économique" on fait mieux !

Ensuite, les flux physiques qui sous-tendent l'économie ne peuvent pas croitre éternellement. Cela n'empêche cependant pas, avec les bonnes conventions sur le traitement de l'inflation, de créer un découplage apparent du PIB des flux physiques, mais c'est un "marché de dupes" : on a alors un PIB croissant... tout en ayant moins de m2 pour se loger, de tonnes de produits manufacturés à acheter, ou d'opérations chirurgicales (qui reposent sur des flux physiques). Ce point un peu technique est développé dans la vidéo https://t.ly/QWL6c
à partir de 5'10.

Or, l'Europe est déjà sous contrainte d'approvisionnement énergétique, et les flux physiques n'y croissent plus ou décroissent. Et même si je suis un grand partisan du nucléaire évoqué par Bardella, cette énergie ne pourra, à elle seule (et même avec les nouvelles ENR), prendre le relais du déclin des fossiles sur les décennies à venir. La bonne question désormais est donc de savoir comment marier décroissance des flux physiques et bonheur de vivre.

Changer les normes applicables aux entreprises ne modifiera que très peu cet aspect énergétique. Et les normes sur le nucléaire (sous-débat du débat) ne relèvent pas de l'échelon européen.

Pour finir, la norme a pour seul objet de favoriser certains acteurs au détriment d'autres. Quand on limite le carbone dans la construction, cela gêne les cimentiers mais favorise les industriels du bois et les ingéniéristes. Quand on limite le carbone de fabrication des batteries, cela gêne les Chinois mais favorise les Français.

La norme environnementale n'est donc ni bonne ni mauvaise par essence. Il est clair que l'Europe a pu se donner des ambitions mal calibrées ou qui ne ciblent pas exactement là où il faut (je suis parfois le premier à le dire). Mais, en pareil cas, ce n'est pas une déclaration générale simpliste sur la norme qui va régler le problème.

.La filière maritime réfléchit à sa révolution verte

Les terriens que nous sommes ne le réalisent pas tous les jours, mais derrière quasiment chaque produit non alimentaire disponible dans le commerce, il y a... de la marine marchande.

Le commerce international par bateau a toujours existé. Mais, il y a quelques siècles, il était limité à une toute petite fraction de ce qui faisait l'économie : des pierres précieuses, de l'or ou de l'argent, des esclaves (hélas), des épices, des denrées alimentaires "haut de gamme" (café, thé, et parfois huile et céréales, mais pour des cas très particuliers), etc.

En poids, les marchandises qui transitaient par la mer représentaient une infime fraction de ce qui était échangé dans l'économie humaine. Désormais, avec ses 2 milliards de tonnes de capacité (contre quelques dizaines de millions il y a 2 siècles), la marine marchande assure 80% du fret international.

Sans elle, vous et moi pouvons dire adieu à notre pouvoir d'achat : vêtements, voitures, électronique, électroménager, mobilier, produits manufacturés de toute nature, une partie de la nourriture, et bien sur tous les produits semi-finis échangés par l'industrie à travers les continents cessent d'être transportés en quantité identique, et sont donc considérablement moins disponibles dans un pays comme le nôtre.

Cette marine marchande consomme actuellement autant de pétrole que l'aviation mondiale : un petit 10% de la production d'or noir. Il s'agit en fait de **fioul lourd,** une fraction faite de très longue chaines carbonées (et pleine de soufre) issue des raffineries (et dont, incidemment, on ne saurait pas quoi faire si la marine marchande à pétrole disparaissait :)).

Comment décarboner ces bateaux ? 8% du pétrole c'est 300 millions de tonnes par an : pour les remplacer par des biocarburants il faudrait utiliser la totalité du maïs ou du soja mondial (et dans le même temps il en faudrait autant pour les avions, et 2 fois ça pour les camions, qui sont aussi un maillon essentiel de la mondialisation). Par de l'hydrogène ? Il faudrait 10 à 20% de l'électricité mondiale (et à nouveau 3 fois ça pour avions et camions).

Par des voiliers ? Il semble difficile de propulser ainsi des monstres de 300.000 tonnes comme on le faisait avec des bateaux de 1500 tonnes... sans compter que la prévisibilité des chaines logistiques n’est plus garantie. La voile peut aider à utiliser moins de pétrole, mais pas le remplacer en totalité.

Par des réacteurs nucléaires ? C'est techniquement possible (un navire de commerce est plus gros qu'un porte-avions), mais il faudrait nucléariser 15.000 gros navires en quelques décennies : ça paraît beaucoup :)

Le défi de la marine va donc être en fait celui de l'économie : sans pétrole, les échanges internationaux seront considérablement plus réduits, et la démondialisation une réalité, traités de libre échange ou pas.

C'est peu dire que nous ne nous préparons pas du tout à cette éventualité. Il faudrait peut-être s'y pencher un peu plus ?

.« Pour une agriculture bas carbone, résiliente et prospère »

Présentation du rapport intermédiaire [jeudi 6 juin] - The Shift Project

C'est une quadrature du cercle que beaucoup aimeraient voir résoudre : comment, dans le domaine agricole, concilier une production en quantité suffisante et de qualité suffisante, le respect de l'environnement, les problèmes de "fin du mois" des ménages et une rémunération suffisante des agriculteurs ?

Comment, avec un contexte fait de concurrence internationale n'ayant pas les mêmes atouts ou pas le même cahier des charges, de changement climatique qui rebat les cartes, le plus souvent de manière adverse mais pas toujours, de préoccupations des ménages pour le pouvoir d'achat, et avec une très forte concentration à l'aval des débouchés ?

Rappelons que, en France, 6 acteurs contrôlent 80% à 90% des achats alimentaires de la population, et à l'amont quelques centaines d'industriels de l'agro-alimentaire transforment la quasi-totalité de ce que nous mettons dans notre gosier.

Le hasard du calendrier (ou peut-être pas tant que cela après tout) a voulu que, plus d'un an avant la "bronca agricole" qui a conduit le gouvernement Attal à "lâcher du lest" sur le volet environnemental, le Shift Project a décidé de se pencher d'un peu près sur la question.

Ce qui sera présenté le 6 juin n'est pas, loin s'en faut, la solution miracle au cahier des charges évoqué plus haut. C'est plus modestement une application de la maxime prêtée à Einstein, qui aurait dit que s'il avait une heure pour résoudre un problème, il passerait les 55 premières minutes à bien le définir.

L'agriculture et l'alimentation, c'est en effet probablement le secteur le plus complexe à analyser de tous. Il mélange inerte (énergie) et vivant (biologie), il est relié à l'ensemble de ce que nous sommes (industrie, aménagement du territoire, commerce international, santé, statut social, traditions et culture, consommation...), et modéliser parfaitement toutes ces interactions est juste impossible.

Dans ce contexte, peut-on quand même essayer d'expliciter les contreparties difficilement évitables dès lors que nous rangeons nos préférences dans un certain ordre ?

Par exemple, si nous voulons une agriculture plus respectueuse de l'environnement, nous allons généralement dégrader un rendement, soit agronomique (production à l'hectare), soit économique (production par heure travaillée). Cela conduira le prix des produits agricoles à augmenter. A quelles conditions la société peut majoritairement l'accepter ?

Cette première présentation portera donc surtout sur le cadre de l'exercice : d'où partons-nous ? Quelles sont les diverses contraintes physiques (sol, eau, énergie, climat) et humaines (effectifs et compétences disponibles) avec lesquelles nous allons devoir composer ?

Si nos travaux permettent de contribuer à ce que, à l'arrivée, nous partagions collectivement l'ordre des priorités et acceptions les conséquences qui vont avec, nous n'aurons pas complètement perdu notre temps !

.Pourquoi Samsung impose la semaine de six jours à tous ses cadres

Le groupe coréen Samsung a récemment pris la décision de demander à ses cadres de travailler plus sans les payer plus. Plus précisément, cette catégorie d'employés va devoir passer de 5 à 6 jours de travail par semaine, sans modification du bulletin de salaire.

Est-ce une "lubie de pays où le travail prend une place excessive", ou bien s'agit-il d'un signe avant-coureur de ce qui pourrait concerner nos sociétés occidentales "plus tard" ?

En France, en 1900, on travaillait 2900 heures par an. Début 2000, cette valeur était descendue à 1400 heures par an : une division par deux ! (voir graphique en commentaire). Cette baisse du temps de travail ne s'est pas faite en un jour, mais au fil de lois qui, souvent, ont entériné une évolution qui était déjà en cours.

Ainsi, en 1848 une loi limite la durée quotidienne du travail à 12 heures, et une autre à 10 dans l'industrie en 1900. En 1906 est instaurée la semaine de... 6 jours, et en 1936 la durée quotidienne de travail est ramenée à 8 heures... mais sur 6 jours toujours !

Du temps a également été libéré pour étudier (il y avait 100 fois moins d'étudiants à l'université en 1900 qu'aujourd'hui), et pour "ne rien faire" après la vie active. En 1900 - dans un pays où l'espérance de vie à la naissance était de l'ordre de 50 ans - la retraite obligatoire ne concernait qu'une toute petite fraction de la population.

Ces retraités ne sont toujours que 1 million environ en 1939, contre quasiment quinze fois plus actuellement. Certes l'augmentation de l'espérance de vie y est pour quelque chose, mais pas que : il a bien fallu que les revenus globaux du pays augmentent pour pouvoir payer à la fois les gens "au travail" et ceux qui n'y sont plus.

Tout ce temps libre, nous le devons donc aux surplus dégagés lors du temps travaillé, et donc en pratique aux machines. En effet, la hausse de la "productivité du travail" est souvent ce qui est avancé pour expliquer la baisse du temps travaillé, mais quand on regarde ce qui se passe physiquement, cette hausse de la productivité du travail consiste en pratique à adjoindre des machines aux personnes.

Question : allons-nous conserver la valeur actuelle de la **productivité du travail** dans un monde avec moins d'énergie par personne, donc de machines par personne ? Notons que cette productivité diminue en France depuis 2019.

Si la réponse est négative, alors cette initiative de Samsung est malheureusement cohérente avec le monde qui s'annonce.

Et plus généralement, contrairement à un slogan célèbre d'un ancien président de notre pays, dans un monde à l'énergie plus rare il probable que l'évolution dominante sera de travailler plus pour ne pas gagner plus.

Cela ne va pas être facile à avaler, évidemment. Et, tout aussi évidemment, ce sera bien plus facile à accepter dans le cadre d'un grand projet global (au hasard décarboner et rendre notre monde "durable") que si nous n'avons aucune contrepartie en face.

Manifeste « Pour l'Avenir »

Après les Shifters angevins qui se sont penchés sur les élections européennes, c'est au tour de ceux actifs en Belgique de le faire.... sauf que pas vraiment. Le 9 juin, nos voisins du nord vont certes, comme nous, élire leurs représentants au Parlement européen, mais le même jour ils renouvellent également leur parlement fédéral (qui conditionnera ensuite la formation du gouvernement), ainsi que leurs parlements régionaux (de Wallonie, de Flandres, de Bruxelles).

C'est dans le cadre de ces élections strictement nationales (alors que l'enjeu des européennes n'est pas un enjeu national, il faut le rappeler alors que trop souvent les têtes de liste font référence à des sujets nationaux dans leur communication) que les Shifters belges proposent à leurs compatriotes de signer un manifeste pour renforcer la formation aux enjeux environnementaux.

Dans le droit fil des travaux du Shift Project sur la formation (initiale et continue), ce texte demande à ce qu'il y ait une obligation légale de formation dans ces domaines, applicable avant d'entrer dans le monde du travail (pour les étudiantes et étudiants) et une fois que l'on y est (ce qui concerne donc la formation continue).

Comme pour tout manifeste qui se respecte, ce dernier est évidemment d'autant plus attractif pour tout un chacun s'il a été signé par un certain nombre de "têtes d'affiche". En l'espèce c'est le cas, la liste étant disponible sur https://lnkd.in/eFFg9RBG

Idéalement, la signature de ce manifeste est réservée aux citoyens belges. Le relais de cette initiative par le "non-belge" que je suis (personne n'est parfait) a pour but, dans l'Hexagone, d'illustrer une démarche des Shifters qui est une déclinaison opérationnelle d'un travail de fond fait auparavant (ca pourra donner des idées à d'autres), et, pour les lectrices et lecteurs belges de ce post qui seront concerné(e)s dans quelques semaines, de se poser la question d'un soutien ou pas à cette initiative.

Pour les Français(es), cela me donne l'occasion de le rappeler une fois de plus, comme cela a été fait sur RTL hier matin (https://lnkd.in/efwt2U52) : allez voter aux européennes !

« Un combat au bord du précipice » : le Slip Français obligé de casser ses prix pour se relancer

Dans les sondages, c'est simple : une large majorité de Françaises et de Français sont pour l'emploi dans notre pays, la préservation de l'environnement, des salaires décents quand ce n'est pas fait chez nous, etc.

Appliqué au textile, cet "état d'esprit" devrait laisser une partie significative du marché national aux fournisseurs français essayant par ailleurs de "faire propre". Mais ce n'est manifestement pas le cas : 3% seulement des 35 milliards d'achats que nous réalisons dans l'année pour nous habiller (https://lnkd.in/erM7ksYv) vont à des productions hexagonales.

Et dans ce contexte nous nous sommes même payés le luxe de voir l'emploi du secteur baisser de 40% entre 2008 et 2018, passant donc de pas grand-chose à encore moins.

Le textile est emblématique du défi "environnement - social" :
- une partie demande des fibres naturelles qui ne poussent pas chez nous (coton)

- une autre partie demande des fibres synthétiques qui vont être compliquées à conserver dans les mêmes proportions dans un monde sans pétrole (car tout est issu de la pétrochimie)
- la confection en France coute fatalement plus cher que dans des pays à bas salaires : veut-on privilégier notre pouvoir d'achat ou nos emplois ?
- il faudrait limiter le nombre de vêtements et garder ceux-ci longtemps en les réparant, alors que nos codes sociaux nous poussent à l'exact inverse (c'est "chic" d'avoir le dernier truc "à la mode" et de renouveler souvent sa garde robe).

Pour le moment, personne n'a trouvé la martingale pour briser ce "cercle vicieux". L'article évoque la possibilité de passer par la commande publique (uniformes, vêtements scolaires,), mais même cette dernière représente de petits volumes, et se trouve prise dans "l'antagonisme budgétaire" : les collectivités locales ont des finances de plus en plus contraintes.

Par delà les grands discours, c'est sur des cas très concrets comme celui-ci qu'il faut trouver la manière de faire autrement. Le textile est d'autant plus intéressant qu'il est assez peu énergivore et que, dans ce cas précis, ce n'est pas le prix de l'électricité qui est le premier facteur limitant à la "réindustrialisation". C'est vraiment notre comportement de consommateurs.

Arriverons nous à le mettre d'accord avec notre préoccupation pour "la planète" et notre taux de chômage ?

▲RETOUR▲

• Pourquoi ce Permabear est devenu haussier

Sean Ring 9 mai 2024

DAILY RECKONING

En matière d'investissement, j'ai été une mauviette la plupart du temps.

J'avais toujours à l'esprit « le prochain krach ». Inévitablement, il n'y a pas eu de krach depuis 2008. (Je ne compte pas le « Covidiocy Crash » de 2020, car il a duré environ cinq secondes).

Cette attitude permabearish, bien qu'apparemment sûre, a eu un coût. Je ne prenais pas de risques, mais les coûts d'opportunité sont importants. Combien de richesses ai-je pu manquer pendant cette période ?

Il est trop douloureux de tenter un calcul.

Alan Knuckman, expert en options et collègue, dit toujours : « L'optimisme l'emporte ». Mais je suis issu de l'école d'économie de Yuri Maltsev. Il avait l'habitude de dire : « *Un pessimiste est un optimiste mieux informé* ».

En 2024, c'est l'époque du Knuckman. Il faut être fou pour ne pas participer à ce marché.

Et vous savez ce qu'il y a de mieux ?

Si vous aimez les actions, vous êtes en train de gagner. L'indice SPX a gagné 1 000 points depuis novembre.

Les amateurs d'or sont gagnants. Nous avons enfin dépassé les 2 000 dollars et nous y sommes restés.

Si vous aimez l'argent, vous êtes gagnant. Si nous dépassons les 30 dollars, c'est le branle-bas de combat.

Si vous êtes un observateur du cuivre, vous avez connu votre meilleur rallye en quatre ans.

Et malgré la récente liquidation, les crypto-bros ont retrouvé leur arrogance habituelle.

Tout va bien.

Pourquoi cela ?

Parce que c'est une année électorale !

Tout le monde reçoit un sac à butin.

La politique du taureau

La politique monétaire

Contrairement à mon ancien collègue Jim Rickards, je ne suis pas un initié de Washington. Je ne suis pas invité à leurs cocktails et je ne figure dans le Rolodex de personne.

Et cela me convient parfaitement.

Mais puisque les gens de Washington sont si désireux de se mettre en scène devant les caméras, je n'ai pas besoin de l'être. Après tout, **la politique est un spectacle pour les gens laids.**

Et Jay Powell se met souvent en avant. Dans une récente interview accordée à CNBC, le gestionnaire de fonds Stanley Druckenmiller s'est demandé pourquoi les présidents de la Réserve fédérale participaient à l'émission « 60 Minutes ». « Vous n'êtes pas une rock star », a déclaré M. Druckenmiller.

Pour être juste envers Powell, il est obligé de se présenter devant les commissions du Congrès et le public en vertu de la loi ou de la coutume. Il doit dire quelque chose.

Mais ce qu'il ne dit pas est d'autant plus intéressant.

Le président Powell n'a jamais dit : « La Fed admet désormais que nous ne pourrons pas revenir à une inflation de 2 %, donc nous nous contentons de 3 % ».

Il n'a jamais dit non plus : « Je déteste tellement Donald Trump que je réduirai les taux si Biden est en difficulté cet été, au détriment de l'économie et de ma réputation. »

Et il est trop gentil pour dire : « Ces acolytes lunatiques de la Côte Ouest-Fed de San Francisco-MMT-Yellen qui infectent ma banque sont une bande d'attardés, mais au moins ils ne voteront pas contre une baisse des taux alors que nous sommes au plein emploi et que nous avons un déficit budgétaire de 7 %. »

Et c'est à cela que Powell va être confronté.

Lorsque les chiffres de Biden s'aggraveront au cours de l'été, Powell rendra l'âme.

Il doit le faire, sinon The Donald le renverra dès qu'il s'assiéra derrière le bureau de Resolute.

Powell semblera céder. Il dira : « Eh bien, vous, les crétins... je veux dire, les collègues... vous m'avez eu. Vous aviez raison. Réduisons. Mais seulement 25 points de base, d'accord ? »

Les traders mouilleront leur pantalon de bonheur, et le S&P 500 grimpera en flèche jusqu'à 5 700 à 6 000 avant l'élection.

Bien sûr, la peur de l'inflation imminente fera grimper l'or à 2 500 dollars environ. Et les traders d'argent avides se lécheront les babines en envoyant l'argent à 35 dollars.

Les « Crypto bros », qui prétendent que le bitcoin est une couverture contre l'inflation et la crise plutôt qu'un jeu technologique, vont adorer cette baisse de taux, car le BTC et le Nasdaq atteindront de nouveaux sommets.

A boire pour tout le monde !

Et qu'en est-il de l'aspect fiscal ?

Politique fiscale

L'homme actuellement connu sous le nom de Joe Biden a dépensé plus d'argent au cours de son mandat que toute autre personne dans l'histoire.

On ne sait pas encore si le président s'en soucie. Mais nous savons avec certitude que ses manipulateurs ne s'en soucient pas.

Comme on pouvait s'y attendre, une administration démocrate est en train de faire du YOLO. Mais ce qui est terrible, c'est que la Chambre républicaine est si complice de ce vol des contribuables.

Tout le monde veut distribuer un sac de friandises à ses électeurs, et toutes les créatures du Congrès souhaitent recevoir autant d'argent que possible dans leurs coffres pour leur réélection.

Les dépenses ne vont donc pas ralentir d'un iota.

En fait, il faut s'attendre à ce qu'elles augmentent à mesure que nous approchons du mois de novembre et que le nombre de sondages de Biden commence à diminuer.

Les démocrates doivent dépenser beaucoup d'argent pour faire revenir leur homme. Ce ne sera pas facile, mais c'est possible.

Le résultat

Tout ceci est une excellente nouvelle pour les investisseurs, au moins pour le reste de l'année 2024.

L'administration actuelle, comme toutes les administrations, à l'exception de celle de LBJ, est prête à tout pour rester dans le bureau ovale.

Elle essaie même de déclencher une guerre cinétique avec le vieux copain de Dubya, Pooty Poot.

Espérons que cela n'arrivera pas. Biden veut être un président en temps de guerre, encore plus que ce crétin de président Mike Johnson veut s'appeler « *un président en temps de guerre* ».

La folie des grandeurs - et de la suffisance - est très répandue à l'intérieur du Beltway.

Récapitulatif

Qu'est-ce que c'est ? Pas de graphiques ?

Pas cette fois. Nous n'en avons pas besoin.

Tout ce que vous devez savoir, c'est que c'est l'heure du pillage pour cette « démocratie ».

Les gens voteront pour quiconque leur offrira un sac à surprises pour les soulager.

Les politiciens mendieront de l'argent pour mener leur campagne.

Les gens derrière le trône feront tout pour rester au pouvoir, y compris prétendre que Joke Biden est conscient.

Il n'y a rien que vous puissiez faire.

Il y a une chose à faire : profiter.

Achetez des actions, de l'or, de l'argent et des cryptomonnaies pendant que la vente est encore en cours.

Elle durera jusqu'à la fin de l'année 2024.

Cette année, nous ne vendons pas en mai et nous ne partons pas.

▲RETOUR▲

.Car demain nous mourrons...

Brian Maher 8 mai 2024

Le taux d'épargne des États-Unis s'établit à 3,20 %, contre 3,60 % le mois précédent.

L'histoire nous apprend que 8,47 % est la norme.

En attendant, 36 % des Américains ont plus de dettes de cartes de crédit sur les épaules que d'économies d'urgence dans leurs poches.

Les économistes traditionnels nous informent qu'il ne s'agit pas d'un symptôme de détresse économique. Il s'agit plutôt d'un symptôme de vigueur économique.

Par exemple, Russell Price d'Ameriprise Financial :

> *Les consommateurs ont encore beaucoup d'argent à dépenser, c'est pourquoi les données relatives aux cartes de crédit sont souvent mal interprétées. La valeur monétaire de la dette liée aux cartes de crédit n'a jamais été aussi élevée, mais il en va de même pour la population, l'emploi et le revenu des consommateurs.*

Pourtant, nous ne sommes pas à moitié convaincus.

Le rôle central de l'épargne

Si le taux d'épargne des États-Unis augmentait en même temps que la dette liée aux cartes de crédit, nous n'en serions pas troublés.

Nous ouvririons grand nos oreilles aux éructations de cet homme.

Pourtant, le taux d'épargne des États-Unis n'a pas augmenté en même temps que la dette de leur carte de crédit.

Au contraire, il évolue dans l'autre sens, alors que la dette ne cesse d'augmenter. Or, comme nous l'avons déjà souligné, l'épargne constitue le socle de granit d'une économie saine.

L'économie moderne a fait la guerre à l'épargne... et à la prudence.

Si tout le monde épargnait trop d'argent, un cycle sauvage s'alimenterait et se nourrirait de lui-même... jusqu'à ce que l'économie soit dévorée jusqu'aux dernières miettes.

La consommation diminuerait jusqu'à la quasi-inexistence. Le produit intérieur brut s'effondrerait.

Des vagues de faillites déferleraient sur l'appareil économique national.

Tout cela est dû à la récalcitrance des épargnants. Ils refusent de délier les cordons de leur bourse et de dépenser pour le bien commun.

Ce paradoxe de l'épargne est peut-être le mythe fondateur des économistes de la lignée keynésienne.

Pourtant, comme nous l'avons également affirmé, il n'existe aucun paradoxe.

Nous maintenons que l'épargne est une bénédiction incontestable, à tout moment et en toutes circonstances.

La loi de Say

"Depuis des temps immémoriaux, la sagesse proverbiale enseigne les vertus de l'épargne", écrivait Henry Hazlitt il y a 78 ans, "et met en garde contre les conséquences de la prodigalité et du gaspillage".

Mais pour les anti-épargnants... la prodigalité et le gaspillage sont des quasi-vertus par les temps qui courent.

Ils ont oublié la loi de Say, peut-être à dessein.

La loi de Say stipule que l'offre crée sa propre demande. "Les produits sont payés par des produits", affirmait Jean-Batiste Say il y a plus de deux siècles.

La production doit précéder la consommation.

Un homme produit du pain. Un autre produit des chaussures.

Supposons que le boulanger fabrique une douzaine de pains, soit 13 pains. Il en consomme deux.

Les 11 pains restants représentent son épargne. Il peut les vendre pour d'autres marchandises - des chaussures dans notre petit exemple.

Le cordonnier

Pendant ce temps, le cordonnier fabrique 13 paires de chaussures. Il a besoin d'une nouvelle paire pour lui-même.

Il met également deux paires de côté pour ses jeunes enfants.

Il "consomme" donc trois paires de chaussures.

Les 10 paires restantes constituent son épargne. Comme notre boulanger, il peut échanger son épargne contre des biens.

Il n'a pas plongé dans le déficit - l'endettement - pour acquérir ces biens.

Il les a acquis par un travail honnête. Il a produit.

Et parce qu'il a produit, il peut maintenant consommer.

Nous devons en conclure qu'il ne peut y avoir d'excès d'épargne. L'épargne est égale à la richesse stockée.

Mettre la charrue avant les bœufs

Soutenir que l'épargne nuit à la société revient à soutenir que la richesse nuit à la société.

Or, l'épargne naît de la production.

L'épargnant n'est donc pas un homme à condamner pour sa prodigalité, mais à applaudir pour sa frugalité.

Pourtant, il est le grand méchant de l'économie moderne.

C'est un danger public, une sorte de saboteur, une fripouille.

Les ennemis de l'épargne renversent la loi de Say. Ils ne parlent pas d'un manque de production, mais d'un "manque de demande".

En d'autres termes, ils placent la charrette de la consommation avant le cheval de trait de la production.

L'autorité monétaire doit faire fonctionner la presse à imprimer pour remédier à la pénurie, pour fournir la demande manquante.

Mais l'afflux d'argent ne s'accompagne d'aucune nouvelle production. L'argent supplémentaire ne fait que poursuivre l'entrepôt de marchandises existant.

C'est la poursuite de l'alchimie, de la transformation du plomb en or, du repas gratuit.

C'est la croyance à demi-consciente que la presse écrite est la bougie d'allumage de la prospérité.

Elle néglige la production.

Épargne égale investissement

Pourtant, il ne peut y avoir d'investissement sans épargne... comme il ne peut y avoir de fleurs sans graines.

C'est ce qu'expliquait feu l'économiste Murray Rothbard :

> *L'épargne et l'investissement sont indissolublement liés. Il est impossible d'encourager l'un et de décourager l'autre. En dehors du crédit bancaire, les investissements ne peuvent provenir d'aucune autre source que l'épargne... Pour investir des ressources dans l'avenir, il faut d'abord restreindre sa consommation et épargner des fonds. Cette restriction est son épargne, et donc l'épargne et l'investissement sont toujours équivalents. Les deux termes peuvent être utilisés de manière presque interchangeable.*
>
> *Plus il y a d'épargne accumulée dans l'économie, plus il y a d'investissements potentiels.*

Une économie reposant sur une solide base d'épargne est une économie robuste, une économie durable.

Cette économie peut absorber un choc. L'économie basée sur l'endettement ne peut pas absorber un coup.

Par le passé, nous avons cité l'exemple d'un agriculteur frugal pour démontrer la vertu de l'épargne.

Aujourd'hui, nous le citons à nouveau...

L'agriculteur frugal

L'agriculteur frugal diffère la satisfaction du présent. Il conserve une partie des récoltes précédentes... et stocke un silo plein de céréales.

Ce grain reste là, apparemment inactif. Mais ce silo contient un vaste réservoir de capital...

Cet agriculteur peut vendre une partie de son excédent. Avec le produit de la vente, il achète du matériel agricole plus efficace. Il peut ainsi augmenter son rendement.

Entre-temps, son achat donne du travail aux producteurs de matériel agricole et à ceux qui se trouvent plus loin dans la chaîne de production.

Il peut aussi investir dans des terres supplémentaires pour étendre son empire. Ces terres supplémentaires permettent d'accroître la production de céréales.

Cela permet d'étendre la générosité de la Terre à des cercles de plus en plus larges - et à moindre coût.

Les excédents s'accumulent les uns après les autres.

En outre, il conserve une partie prudente de ses céréales pour se prémunir contre l'avenir incertain et les dieux malveillants.

Il faut tenir compte de la récolte de l'année prochaine. Si elle échoue, si l'année suivante est maigre, il ne sera pas ruiné pour autant.

Parce qu'il a épargné, il a beaucoup d'argent de côté. Ainsi, sa volonté de différer la satisfaction immédiate lui rapporte un beau dividende.

Sans cette base d'épargne en céréales... c'est un homme perdu.

Nous appellerons cet homme l'agriculteur X. Comparons-le, une fois de plus, à l'agriculteur Y...

L'agriculteur gaspilleur

Cet homme a des goûts plutôt extravagants pour un agriculteur. Il dilapide ses surplus en vacances coûteuses, restaurants, voitures, etc.

Il est donc le héros de l'économiste keynésien. Il est donc le héros de l'économiste keynésien. Sa prodigalité enclenche un cycle de vertu qui étend et multiplie la prospérité.

Il est vrai que ses appétits luxueux maintiennent les entreprises locales à flot. Mais son silo à grains s'épuise perpétuellement.

En d'autres termes, son stock de capital est perpétuellement faible. En d'autres termes, il n'a que peu d'économies. C'est-à-dire qu'il n'a pas grand-chose à investir.

Il prive l'avenir pour pouvoir satisfaire le présent... et arrache la nourriture des bouches futures.

Et si la récolte de l'année suivante n'est pas bonne, cet agriculteur Y se retrouve dans une situation

épouvantable.

Supposons que la récolte de l'année prochaine soit mauvaise.

L'excédent de céréales qui aurait pu lui permettre de survivre a été dissipé. Il n'a pas de réserves pour tenir le coup.

Il est acculé à la faillite. Il doit vendre sa ferme au rabais.

Et les entreprises locales qui s'étaient enrichies grâce à lui se retrouvent à la rue... car elles avaient bénéficié d'une fausse prospérité.

Si seulement ce sybarite avait pu sauver sa peau.

La leçon

Multipliez cet exemple par des millions et la leçon est claire :

Pour que l'économie soit saine, il faut que le silo à grains soit plein - c'est-à-dire qu'il y ait de l'épargne.

Un silo vide signifie qu'il n'y a pas d'investissement dans l'avenir.

La société n'a rien stocké pour se prémunir contre les périls futurs.

Et lorsque la société économise en période de vaches maigres, elle ne supprime pas la consommation. Elle ne fait que la reporter.

La demande prétendument perdue ne l'est pas du tout. Elle est simplement déplacée vers l'avenir.

L'épargne d'aujourd'hui est donc la dépense de demain, la consommation de demain.

En réduisant la consommation aujourd'hui... la société permet une plus grande consommation demain.

C'est ce qu'affirme Hazlitt :

> *"'L'épargne', en bref, dans le monde moderne, n'est qu'une autre forme de dépense."*

Ainsi, la société qui n'épargne pas est confrontée à un avenir de croissance limitée, de perspectives minces et d'ambitions frustrées.

Cette société - hélas - est la société américaine.

▲RETOUR▲

.Le mythe de l'Homo Economicus

Ryan McMaken 05/04/2024 - The Misesian

MISESINSTITUTE
AUSTRIAN ECONOMICS, FREEDOM, AND PEACE

L'idée de l'homo economicus est l'un des plus grands albatros qui pèsent sur la profession d'économiste. Aujourd'hui encore, la plupart des étudiants en économie en entendent parler dans le contexte de l'économie néoclassique. L'homo economicus, nous dit-on, est l'homme économique idéal qui cherche toujours à maximiser les profits et à minimiser les coûts. Il n'agit que « rationnellement », et le rationalisme se définit comme le fait de toujours chercher à maximiser les profits et à minimiser les coûts. Pire encore, le « profit » est souvent considéré comme un « profit monétaire » mesurable uniquement en dollars (ou dans une autre monnaie).

Certes, de nombreux économistes diront qu'il ne s'agit que d'un modèle et que son utilisation s'accompagne de nombreuses mises en garde. Ces protestations sont souvent peu convaincantes compte tenu de l'utilisation de modèles basés sur un comportement « rationnel ». Mais pour l'instant, prenons les économistes au mot. Même si ce que disent les défenseurs de l'Homo economicus est vrai, il n'en reste pas moins que la grande majorité des sociologues, des politologues, des hommes politiques et des journalistes n'ont jamais reçu ce mémo. Dans les travaux universitaires et les articles de presse sur les politiques publiques, le concept d'Homo economicus est régulièrement utilisé pour illustrer les problèmes de la théorie économique. Pire encore, les anticapitalistes - dont beaucoup considèrent l'économie néoclassique comme le principal fondement de la pensée du laissez-faire - présentent les lacunes de l'Homo economicus comme une illustration de la folie des économies de marché.

Mais les gauchistes purs et durs ne sont pas les seuls à s'opposer à l'Homo economicus. Les conservateurs ont également attaqué l'homme de paille Homo economicus pour son incapacité à fournir une « vision holistique de l'homme ».

Il ne suffit donc pas de considérer les détracteurs de l'Homo economicus comme une bande de gens qui ne comprennent pas les méthodes sophistiquées des économistes professionnels. Les lacunes de la théorie restent un problème réel.

L'Homo economicus n'est pas le fondement d'une économie saine

Le problème pour les critiques anti-marché de l'Homo economicus est que cette théorie n'est pas nécessaire pour comprendre une économie saine. En fait, les marchés seraient mieux compris si les critiques ne s'appuyaient pas du tout sur le modèle de l'Homo economicus.

Les économistes autrichiens, par exemple, ne se sont jamais appuyés sur l'Homo economicus. Ludwig von Mises a noté que le modèle de l'Homo economicus ne décrivait qu'une petite partie de l'action humaine et ne rendait pas compte du comportement des consommateurs : « L'homo economicus de la théorie classique, dont on parle beaucoup, est la personnification des principes de l'homme d'affaires. L'homme d'affaires veut mener ses affaires avec le plus grand profit possible : il veut acheter le moins cher possible et vendre le plus cher possible. Par sa diligence et son attention aux affaires, il s'efforce d'éliminer toutes les sources d'erreur afin que les résultats de son action ne soient pas influencés par l'ignorance, la négligence, les erreurs, etc. . . .

« *Le schéma classique n'est pas du tout applicable à la consommation ou au consommateur. Il ne peut en aucun cas comprendre l'acte de consommation ou la dépense d'argent du consommateur. Le principe de l'achat sur le marché le moins cher n'est mis en cause ici que dans la mesure où il s'agit de choisir entre plusieurs possibilités, par ailleurs égales, d'acheter des biens ; mais on ne peut pas comprendre, de ce point de vue, pourquoi quelqu'un achète le meilleur costume alors que le moins cher a la même utilité « objective », ni pourquoi on dépense généralement plus que ce qui est nécessaire pour le minimum - pris au sens le plus strict du terme - nécessaire à la simple subsistance physique* ».

Si un modèle économique ne nous apprend que très peu de choses sur le comportement des consommateurs, sa

valeur est pour le moins limitée. Mises a également commenté l'économie Homo dans Human Action, en écrivant : « C'était une erreur fondamentale d'interpréter l'économie comme la caractérisation du comportement d'un type idéal, l'homo oeconomicus. Selon cette doctrine, l'économie traditionnelle ou orthodoxe ne traite pas du comportement de l'homme tel qu'il est et agit réellement, mais d'une image fictive ou hypothétique. Elle représente un être animé exclusivement par des motifs « économiques », c'est-à-dire uniquement par l'intention de réaliser le plus grand profit matériel ou monétaire possible. Un tel être n'a pas et n'a jamais eu d'équivalent dans la réalité ; c'est un fantôme d'une fausse philosophie de salon. Aucun homme n'est exclusivement motivé par le désir de devenir le plus riche possible ; beaucoup ne sont pas du tout influencés par ce désir mesquin. Il est vain de se référer à un homoncule aussi illusoire pour traiter de la vie et de l'histoire ».

Le profit prend bien d'autres formes que l'argent. De même, tous les individus ne poursuivent pas les mêmes objectifs dans la vie. De plus, comme les individus ont un nombre incalculable d'objectifs différents pour eux-mêmes, il est également impossible de généraliser sur ce qui est rationnel ou irrationnel pour eux. Pour certaines personnes, une vie d'austérité et d'ascétisme dans un ermitage peut être la plus désirable, et il est donc rationnel de poursuivre cette vie. Pour d'autres, une vie de jeux vidéo et de visites dans les centres commerciaux peut être la plus désirable. Il est donc impossible de généraliser et encore moins de créer un modèle de comportement économique idéal.

Les critiques anticapitalistes du laissez-faire ont également souvent affirmé que l'économie en tant que discipline ne tient pas compte des aspects sociaux du comportement humain et que la théorie économique ne fonctionne pas si les êtres humains ne sont pas fondamentalement des égoïstes atomistes qui ne recherchent que leur propre bénéfice personnel. Encore une fois, c'est faux. Les Autrichiens n'ont jamais fondé leur analyse sur une telle hypothèse. Aucun économiste digne de ce nom ne nie que les êtres humains ont tendance à être sociaux, et Mises lui-même écrit que « l'homme est apparu sur la scène des événements terrestres en tant qu'être social ». Loin de dépendre de l'existence d'êtres humains antisociaux ou atomistiques, l'économie de marché répond simplement aux désirs des êtres humains tels qu'ils sont.

L'homo economicus est un outil pour les planificateurs centraux

Plutôt que d'être un fondement de l'économie de marché, l'Homo economicus est un outil utile pour les ennemis des marchés. Mises note, contrairement à la fausse construction de l'Homo economicus, que les désirs humains sont bien trop divers pour permettre une généralisation de ce que les marchés peuvent et doivent produire ou de ce que les consommateurs doivent faire. Par extension, étant donné la nature imprévisible des désirs et des talents humains, il est impossible de planifier une économie de manière centralisée, ou même d'intervenir dans une économie, sans appauvrir les consommateurs qui peuvent vouloir quelque chose de différent de ce que les planificateurs du gouvernement supposent être nécessaire. L'idée de l'Homo economicus renforce à bien des égards l'idée que l'on peut savoir à l'avance ce que les consommateurs et les producteurs voudront et ce qu'ils feront.

Les anticapitalistes pensent qu'ils touchent au cœur du libéralisme du laissez-faire lorsqu'ils dénoncent l'Homo economicus, mais ils ne font rien de tel.

Les propriétaires américains pris à la gorge

rédigé par Philippe Béchade 6 mai 2024

Alors que Wall Street est en forme (merci Apple), les Etats-Unis et la Chine font face à une menace grandissante qui appauvrit leur population…

Le sursaut de Wall Street ce vendredi 3 mai a fait la différence, ou plutôt, une grosse pomme !

Les indices US enchaînent une seconde semaine de hausse, ce qui n'était vraiment pas gagné jeudi soir, tout du moins avant qu'Apple publie ses résultats et annonce le plus titanesque plan de rachats d'actions de l'histoire du capitalisme, avec 110 Mds$. Cela porte à plus de 625 Mds$ la quantité de titres rachetés par Apple en dix ans, soit le quart de la capitalisation du CAC 40 au 30 avril dernier.

Apple a largement surpassé l'effet « NFP » (chiffres de l'emploi US d'avril), d'un point de vue indiciel : mécaniquement, le Nasdaq s'est envolé de 2%. Apple a bondi de 6% mais surtout, on a dépassé les 27 Mds$ de transactions (153,5 millions de titres négociés) de 15h30 à 22h, soit l'équivalent des échanges cumulés des six dernières semaines à la Bourse de Paris en seulement 6 heures et demi.

En dehors de la firme à la pomme, ce qu'il faut retenir de la journée du 3 mai, c'est l'embellie sur le front des taux – signe du retour en force du principe selon lequel « une mauvaise nouvelle est une bonne nouvelle » – avec une création d'emplois inférieure de 30% aux attentes et une augmentation du taux de chômage de 0,1 point, atteignant 3,9%, alors que le consensus prévoyait une stabilité.

La perspective d'un assouplissement monétaire par la Fed dès le mois de septembre repasse le cap des 50%, mais il serait prématuré de croire que toutes les difficultés de l'économie US soient résolues d'ici la fin de l'été. Le taux de défaut sur les cartes de crédit bat des records semaine après semaine, et les records historiques s'enchaînent sur le crédit auto, avec un taux « d'incidents » supérieur à 7%.

Les économistes tentent depuis des mois de nous rassurer en soulignant que le taux défaut sur les prêts immobiliers demeure à des niveaux « gérables » ; mais la réalité, c'est que les saisies commencent à se multiplier, avec des centaines de milliers de ménages américains qui éprouvent de plus en plus de difficultés à honorer le remboursement de leurs mensualités.

En effet, les montants dus, révisables au bout de trois ans pour nombre d'emprunts, commencent à grimper en flèche pour nombre d'acheteurs ayant contracté un prêt hypothécaire en 2021.

Pour les primo-accédants, à moins d'hériter de parents fortunés ou de gagner 8 500 $ par mois, devenir propriétaire devient un privilège digne de la fin du XIXe siècle. Le coût moyen d'un crédit hypothécaire de 200 000 $ pour l'achat d'une maison aux Etats-Unis s'élève de 2 750 $ à 3 000 $/mois (selon votre note de crédit, et les mensualités ne doivent pas dépasser plus du tiers des revenus).

Une mensualité médiane de 2 850 $ représente désormais le deuxième montant le plus élevé jamais enregistré dans l'histoire du pays, selon Reventure. Avant la pandémie de 2020 (et jusqu'à fin 2021), le crédit pour une maison moyenne aux Etats-Unis coûtait 1 400 $/mois. Autrement dit, il est désormais 100% plus cher d'acheter

un logement en 2024 qu'en 2020. Même au plus fort de la crise financière de 2008, le paiement moyen d'un logement a culminé à 1 550 $/mois.

Avec la récente remontée de +75 points des taux hypothécaires (depuis début janvier), une famille américaine moyenne doit désormais consacrer 44% de son revenu avant impôts à l'achat d'une maison.

En ce qui concerne la révision des mensualités imposée aux emprunteurs à taux variable, près d'un Américain sur cinq doit sauter l'un des repas quotidiens pour payer ses frais de logement mensuels, selon une enquête Redfin.

Au cours de la dernière année, environ 35% des personnes interrogées n'ont pris aucune ou moins de vacances pour couvrir leurs dépenses de logement. Pas moins de 22% ont sauté un repas quotidien, 21% ont travaillé des heures supplémentaires ou ont vendu leurs biens, tandis que 18% des Américains ont dû emprunter de l'argent et 17,6% ont puisé dans leur épargne-retraite. Près de 16% d'entre eux ont retardé ou renoncé à des traitements médicaux. Près de 15% ont sacrifié leur temps libre pour prendre un job supplémentaire comme livreur au chauffeur VTC.

Il serait intéressant de mesurer combien d'Américains ont renoncé à la version la plus récente de l'iPhone à 1 500 $ pour passer à un modèle d'occasion à moins de 500 $ (iPhone 11, 12 ou 13). Peut-être y trouverait-on une piste pour expliquer le fléchissement des ventes de smartphones puisque le phénomène ne se cantonne pas qu'à la Chine (où elles sont en recul de 20 % au 1er trimestre 2024).

Le tassement des ventes de Tesla au premier trimestre reflète également les difficultés des marques « premium » en Chine, avec des produits « chers », qui ne font surtout plus rêver par leur caractère innovant et ne continuent de briller que par leurs « marges ».

Notons qu'en Chine, le « problème » des classes moyennes provient également de l'immobilier, non pas tant de son caractère inabordable que d'un phénomène de saturation : trop de bien vacants restent sur les bras des promoteurs qui sont contraints de les brader, ce qui alimente un « sentiment d'appauvrissement » de la population dont la valeur du patrimoine immobilier continue de chuter pour la troisième année consécutive. Le prix de l'immobilier en Chine a d'ailleurs chuté de 25% en deux ans, c'est-à-dire plus rapidement qu'au Japon lors de l'éclatement de la bulle à partir de 1992.

Nous sommes parvenus à ce moment un peu spécial où l'immobilier « appauvrit », d'une manière ou d'une autre, la majorité des habitants des deux premières puissances économiques de la planète. Seul Wall Street surnage grâce à des expédients comme les *buybacks* massifs, lesquels ne sont que le reflet d'un manque de perspectives porteuses pour les prochains trimestres.

▲RETOUR▲

.L'éléphant de 1,3 trillion de dollars dans la pièce

par David Stockman 3 mai 2024

Doug Casey's INTERNATIONAL MAN

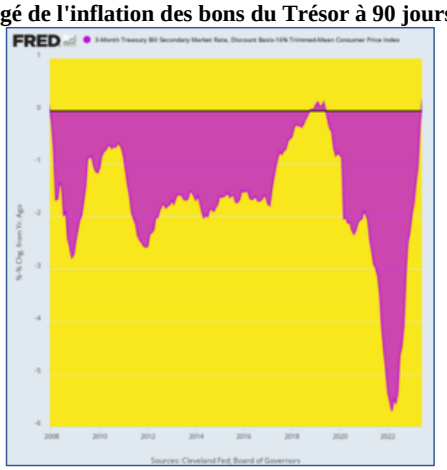
Il faut arrêter ces gens !

Nous parlons ici du politburo monétaire déséquilibré de la nation, domicilié dans l'Eccles Building, bien sûr. Il est déjà assez grave que leur inflation incessante des actifs financiers ait permis aux 1 % d'engranger des milliers de milliards de gains exceptionnels, mais leur crime ultime est d'avoir attiré les politiciens élus du pays dans une véritable transe fiscale. En conséquence, les générations futures devront supporter le coût du service de dettes publiques insurmontables pour les années à venir.

Pendant plus de deux décennies, ces docteurs et apparatchiks monétaires insensés ont poussé l'ensemble de la courbe des rendements du Trésor vers le bas, alors même que la dette publique grimpait en flèche. Dans ce contexte, le plus gros morceau de la dette du Trésor se trouve dans le secteur des bons du Trésor à 90 jours, mais entre décembre 2007 et juin 2023, le rendement corrigé de l'inflation de ce titre de créance a été négatif 95 % du temps.

C'est exact. Au cours de cette période de 187 mois, le taux d'intérêt n'a dépassé le taux d'inflation courant (LTM) que pendant neuf mois, comme le montre la zone violette située au-dessus de la borne du zéro dans le graphique, et encore, d'un tout petit peu. Pendant tout le reste du temps, l'Oncle Sam s'est contenté d'imposer la hausse inflationniste des revenus nominaux, alors même que les paiements au titre du service de la dette accusaient un retard considérable par rapport à la hausse de 78 % de l'IPC au cours de cette période.

Rendement corrigé de l'inflation des bons du Trésor à 90 jours, de 2007 à 2022



Ce qui précède est l'équivalent fiscal de la Novocaïne. Il a permis aux politiciens élus d'arpenter allègrement

Pennsylvania Avenue et les couloirs de K-Street en distribuant de généreux cadeaux à droite et à gauche, tout en ne souffrant pas le moins du monde du fardeau de la dette massive qu'ils faisaient peser sur l'économie de la rue principale.

Ainsi, au cours du quart de siècle qui s'est écoulé entre le quatrième trimestre 1997 et le premier trimestre 2022, la dette publique est passée de 5 500 milliards de dollars à 30 400 milliards de dollars, soit une augmentation de 453 %. Dans un monde rationnel, une augmentation proportionnelle des charges d'intérêt de l'État fédéral aurait certainement réveillé au moins quelques-uns de ceux qui s'insurgent.

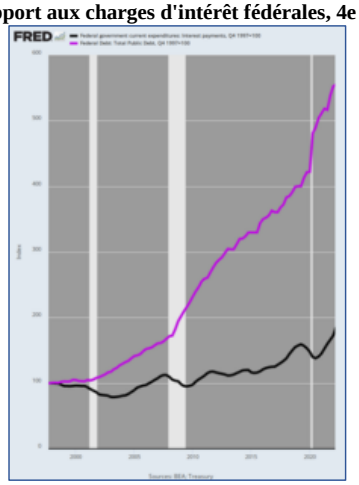
Mais pas dans le monde de la Fed. En effet, les charges d'intérêt de l'Oncle Sam n'ont augmenté que de 73 %, passant de 368 milliards de dollars à 635 milliards de dollars par an au cours de la même période. En revanche, si les taux d'intérêt étaient restés aux niveaux non déraisonnables affichés à la fin de 1997, le niveau des charges d'intérêt au premier trimestre 2022, lorsque la Fed s'est enfin réveillée face au monstre inflationniste qu'elle avait encouragé, aurait été de 2,03 trillions de dollars par an.

En bref, la répression imprudente et implacable des taux d'intérêt par la Fed au cours de ce quart de siècle a fait naître un éléphant dans la pièce, **un éléphant pour l'éternité**. Les charges d'intérêts fédérales annualisées étaient inférieures de 1 300 milliards de dollars à ce qu'elles auraient été si la courbe des taux d'intérêt avait été en place au quatrième trimestre 1997.

> *Hélas, les charges d'intérêt manquantes représentaient l'équivalent de l'ensemble du budget de la sécurité sociale !*

On peut donc penser que les politiciens auraient pu être tirés de leur torpeur si les charges d'intérêt avaient reflété les taux du marché. Au lieu de cela, ils ont reçu des signaux de prix terriblement erronés et la catastrophe fiscale actuelle en est la conséquence.

Indice de la dette publique par rapport aux charges d'intérêt fédérales, 4e trimestre 1997-1er trimestre 2022



Il va sans dire que l'économie américaine ne se complaisait pas dans l'échec ou la sous-performance aux taux qui prévalaient en 1997. En effet, cette année-là, la croissance du PIB réel a été de +4,5 %, l'inflation n'a été que de 1,7 %, le revenu familial médian réel a augmenté de 3,2 %, la croissance de l'emploi a été de 2,8 % et les taux d'intérêt réels sur l'UST à 10 ans ont été de +4,0 %.

En bref, 1997 a généré l'une des meilleures performances macroéconomiques des dernières décennies, même avec

des rendements corrigés de l'inflation de +4,0 % pour le titre américain à 10 ans. Il n'y avait donc aucune raison impérieuse de procéder à une compression massive des taux d'intérêt, mais c'est exactement ce que la Fed a fait au cours des deux décennies suivantes. Comme le montre le graphique ci-dessous, les taux ont été systématiquement abaissés de 300 à 500 points de base sur l'ensemble de la courbe avant le creux de 2020-2021.

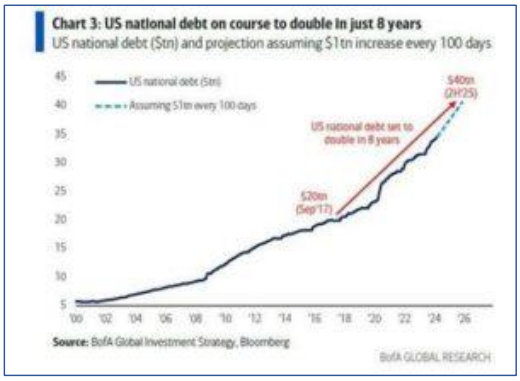
Les rendements actuels ont augmenté de 300 à 400 points de base par rapport à ce creux récent, mais le fait est qu'ils ne sont revenus qu'aux niveaux nominaux qui prévalaient au début de la période, en 1997, alors même que l'inflation augmente de 3 à 4 % en glissement annuel, soit deux fois plus qu'en 1997.

Rendements du Trésor américain, de 1997 à 2024

Malheureusement, alors que la Fed s'achemine timidement vers une normalisation des rendements, comme le montre le graphique ci-dessus, Wall Street exerce une pression incessante en faveur d'une nouvelle série de baisses de taux, ce qui entraînerait une nouvelle vague de répression et de distorsion des taux d'intérêt qui a alimenté la frénésie fiscale de Washington depuis le début du siècle.

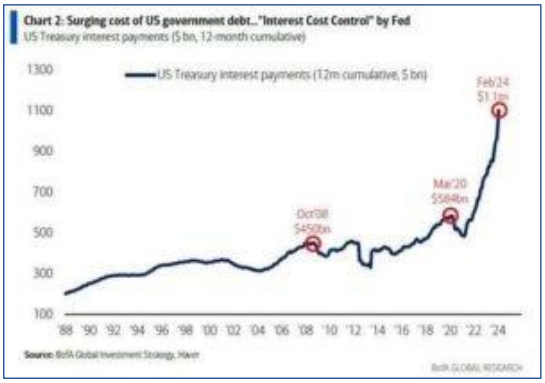
En l'état actuel des choses, la dette publique s'accroît déjà à un rythme accéléré, avant même que l'économie américaine ne succombe à la récession qui gagne du terrain. Et nous parlons bien d'accélération. La dette publique a récemment augmenté de 1 000 milliards de dollars tous les 100 jours. Cela représente 10 milliards de dollars par jour, soit 416 millions de dollars par heure.

En fait, la dette de l'Oncle Sam a augmenté de 470 milliards de dollars au cours des deux premiers mois de cette année pour atteindre 34 500 milliards de dollars. Elle devrait dépasser les 35 000 milliards de dollars dans un peu plus d'un mois, les 37 000 milliards de dollars bien avant la fin de l'année et les 40 000 milliards de dollars en 2025. Cela représente environ deux ans d'avance sur les prévisions actuelles du CBO (Congressional Budget Office).



En outre, si la trajectoire actuelle se poursuit, la dette publique atteindra 60 000 milliards de dollars à la fin de la période budgétaire de dix ans. Mais même cela dépend de la dernière itération du scénario rose du CBO, qui prévoit qu'il n'y aura plus jamais de récession, que l'inflation sera de 2 % à perte de vue et que les taux d'intérêt réels atteindront à peine 1 %. Et c'est sans compter les milliers de milliards de réductions de dépenses et d'augmentations d'impôts qui sont intégrés dans le scénario de base du CBO, mais que le Congrès n'autorisera jamais à mettre en œuvre.

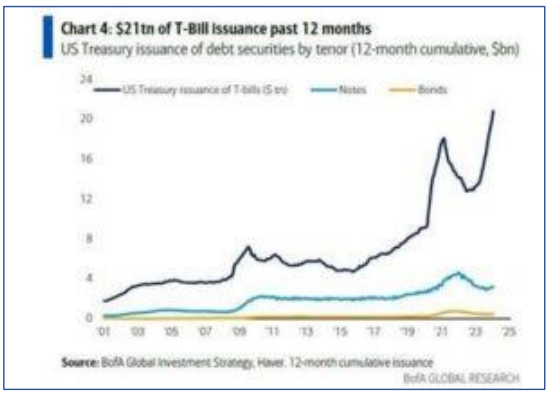
Pire encore, même avec la normalisation partielle des taux, un véritable tsunami de charges d'intérêt fédérales est en train de s'abattre sur le pays. En effet, les rendements très bas de 2007 à 2022 se répercutent désormais sur les taux de marché actuels indiqués ci-dessus, alors même que l'encours de la dette publique grimpe en flèche. En conséquence, le taux d'exécution annualisé des charges d'intérêt fédérales a atteint 1,1 trillion de dollars en février et se dirige vers 1,6 trillion de dollars d'ici la fin de l'année fiscale en cours, en septembre.



Enfin, alors même que le taux d'exécution des charges d'intérêt monte en flèche, les bureaucrates du Trésor américain raccourcissent considérablement l'échéance de la dette en cours, au fur et à mesure qu'elle se renouvelle. Ainsi, plus de 21 000 milliards de dollars de papier du Trésor ont été refinancés sur le marché des bons du Trésor à moins d'un an, ramenant ainsi l'échéance moyenne pondérée de la dette publique à moins de cinq ans.

Le pari apparent est que la Fed réduira bientôt ses taux. Or, comme cela devient de plus en plus évident, ce n'est pas le cas : Quelle que soit la manière dont on la découpe, l'inflation est restée extrêmement stable et ne montre aucun signe d'une baisse prochaine en dessous de la fourchette actuelle de 3 à 4 %.

Ce qui devient de plus en plus évident, c'est que les imprimeurs de monnaie de la Fed ont entraîné Washington dans une calamité fiscale de grande ampleur. Ce n'est donc qu'une question de temps avant que les choses ne se gâtent comme jamais auparavant.



▲RETOUR▲

• Mauvaises nouvelles, j'en ai peur

James Rickards 7 mai 2024

La plupart des économistes ne croient pas que nous puissions connaître une stagflation aujourd'hui. L'opinion dominante est que les récessions se caractérisent par une hausse du chômage et une réduction des dépenses, tandis que l'inflation est déclenchée par le plein emploi et l'augmentation des dépenses, et qu'elles ne peuvent donc pas se produire en même temps.

Cette opinion dominante est erronée, comme je l'explique aujourd'hui. Il s'agit pourtant d'un discours puissant qui rend la plupart des analystes aveugles aux situations où la stagnation et l'inflation se produisent en même temps.

C'est ce qu'on appelle la stagflation, qui est en train d'émerger aujourd'hui.

Le premier volet de la thèse de la stagflation est la stagnation de la croissance. Celle-ci peut prendre la forme d'une récession pure et simple (deux trimestres consécutifs de baisse du PIB) ou simplement d'un ralentissement de la croissance à un rythme inférieur à la croissance potentielle d'une économie forte.

L'économie américaine a progressé ces dernières années, mais la croissance est restée inférieure aux moyennes historiques.

La croissance que nous avons connue n'est pas due à la politique monétaire. Elle est le résultat d'une politique

budgétaire extrême, notamment de déficits annuels qui avoisinent aujourd'hui les 3 000 milliards de dollars par an. La politique budgétaire, qui implique des dépenses publiques directes en déficit, produit une croissance que la politique monétaire ne peut pas produire. La question est de savoir à quel prix.

L'économie keynésienne de base soutient que les dépenses publiques en période de récession ou lorsque l'épargne des consommateurs est trop élevée peuvent stimuler la croissance. Si la dette nationale est modérée, il est possible d'obtenir plus de 1,00 $ de croissance pour 1,00 $ de dépenses publiques financées par l'emprunt.

Aujourd'hui, ces conditions ne sont pas réunies.

Le multiplicateur keynésien est cassé

Le ratio de la dette nationale au PIB est de 134 %, le plus élevé de l'histoire des États-Unis. Les dépenses publiques sont souvent consacrées à des projets non productifs, tels que la nouvelle arnaque verte et les subventions à l'immigration clandestine.

Lorsque la dette augmente plus vite que le PIB, ce qui est le cas actuellement, le ratio dette/PIB augmente et le multiplicateur keynésien diminue. Vous essayez d'emprunter et de dépenser pour sortir d'une crise de la dette, qui ne peut se terminer que par un défaut de paiement (inutile puisque les États-Unis peuvent imprimer des dollars) ou une hyperinflation (probable).

Ces résultats extrêmes (défaut de paiement ou hyperinflation) se produisent en fin de partie, ce qui peut prendre des années. Ce qui se passe entre-temps n'est guère mieux.

Tout ratio dette/PIB supérieur à 90 % produira un multiplicateur keynésien inférieur à 100 %. Avec un ratio dette/PIB de 134 %, les États-Unis ne peuvent que s'attendre à une augmentation de la dette et à un ralentissement de la croissance grâce à la politique budgétaire.

Cela peut donner un coup de pouce à court terme à Biden dans une année électorale, mais c'est un frein à la croissance à long terme pour les États-Unis. Le ratio dette/PIB japonais est d'environ 300 %.

Le Japon a connu une longue dépression depuis 1990, ponctuée de neuf récessions techniques distinctes. Le Japon ne peut pas "stimuler" sa croissance. Il ne peut que poursuivre ses dépenses déficitaires pour soutenir la croissance nominale tout en aggravant son taux d'endettement et ses problèmes de croissance lente.

Les États-Unis (et une grande partie du monde) suivent la même voie. La stagnation, sous la forme d'une croissance faible et d'une récession occasionnelle, est l'avenir de l'économie américaine, malgré les bons trimestres récents.

L'hypothèse de la stagflation est intacte.

L'inflation

Si l'hypothèse de la stagnation peut être discutée, la persistance de l'inflation aux États-Unis ne fait l'objet d'aucun débat.

L'inflation augmente depuis trois mois consécutifs. En fait, l'inflation se situe dans une fourchette persistante autour de 3,3 % depuis 10 mois. L'inflation est de retour. En réalité, elle n'a jamais disparu.

Les prix du pétrole en sont un des facteurs. Le prix du baril de pétrole était de 68,50 dollars le 12 décembre dernier. Il a culminé à plus de 86 dollars au début du mois d'avril et s'est légèrement replié depuis pour atteindre 78 dollars aujourd'hui. Mais la tendance est à la hausse.

Cette flambée des prix du pétrole ne s'est pas encore répercutée sur la chaîne d'approvisionnement. Elle a entraîné quelques augmentations de prix, mais d'autres sont à venir. Elle maintiendra l'inflation à son niveau actuel ou à un niveau plus élevé dans les mois à venir.

La Fed cherche des signes de ralentissement de l'inflation, mais elle n'en trouvera pas.

Parmi les autres facteurs d'inflation liés à l'offre, citons l'effondrement du Key Bridge à Baltimore, la fermeture de la route maritime Mer Rouge/Canal de Suez et les retombées persistantes des sanctions de la guerre en Ukraine. Certaines de ces contraintes liées à l'offre peuvent être déflationnistes à long terme, mais elles sont incontestablement inflationnistes à court terme.

Si l'on fait le compte, l'hypothèse de l'inflation est solide et ne cesse de se renforcer. La croissance ralentit également, comme je l'ai expliqué plus haut, de sorte que les deux composantes de la thèse de la stagflation sont intactes.

Mais la Fed et ses laquais de Wall Street ne le voient pas.

Des déchets à l'entrée, des déchets à la sortie

C'est parce que les modèles de prévision de la Fed sont **de la science poubelle.** Ces modèles donneront toujours un résultat erroné. Si cela est vrai (c'est le cas), et si Wall Street suit la Fed (c'est le cas), alors Wall Street se trompera également dans ses prévisions. C'est l'aveugle qui guide l'aveugle.

Nous pouvons commencer par **la courbe de Phillips**. Selon ce modèle, il existe une corrélation inverse entre le chômage et l'inflation. Si le chômage est faible, il faut s'attendre à ce que l'inflation soit élevée, et vice versa. Le raisonnement est le suivant : des marchés du travail tendus entraînent des revendications salariales qui augmentent les dépenses et alimentent l'inflation.

Le problème est qu'il n'existe pas de données empiriques pour étayer ce modèle.

Au début des années 1960, le taux de chômage et l'inflation étaient faibles aux États-Unis. En 1965, l'inflation n'était que de 1,6 %. À la fin des années 1970, le chômage et l'inflation étaient élevés aux États-Unis. L'inflation a culminé à 13,5 % en 1980. Cette année-là, le taux de chômage était de 7,8 %.

Le chômage a atteint un pic de 10,8 % en novembre 1982. Cette année-là, l'inflation était encore de 6,1 %. Dans les années 1930, les États-Unis ont connu un taux de chômage élevé et une faible inflation (en fait, une déflation). Le taux de chômage a été estimé à environ 24 % en 1932. Cette année-là, l'inflation était négative de 10,3 %.

En 1973-1975, les États-Unis ont connu un faible taux de chômage et une forte inflation. En octobre 1973, le taux de chômage n'était que de 4,6 %. Cette année-là, l'inflation a été de 6,2 % et a atteint 11,1 % en 1974.

En d'autres termes, **la courbe de Phillips est une science de pacotille.** Les causes du chômage et de l'inflation sont nombreuses, mais une relation strictement inverse n'en fait pas partie.

La Fed ne comprend même pas les taux d'intérêt

La Fed considère également que les baisses de taux d'intérêt sont des mesures de "relance" et que les hausses de taux d'intérêt sont des mesures de "*resserrement monétaire*". C'est également faux. En période de grave crise économique (la Grande Dépression en est un bon exemple), les taux d'intérêt tombent à près de zéro.

Lorsque les économies sont en plein essor, les taux d'intérêt augmentent car les entreprises sont en concurrence

pour obtenir davantage de fonds afin d'accroître leurs capacités et de réaliser des investissements. Les choses peuvent aller trop loin. Des taux élevés finissent par entraîner une surcapacité et une récession. Les taux bas finiront par créer des opportunités d'investissement et une nouvelle expansion.

Mais ces tournants se produisent aux extrêmes dans le cadre d'un cycle économique normal. En temps normal, des taux plus élevés sont associés à des périodes fastes et des taux bas sont associés à des récessions, voire pire.

La Fed a tout faux. Elle ne dirige pas le cycle économique, elle le poursuit.

En bref, la Fed persiste à mener une politique monétaire restrictive afin de lutter contre l'inflation. Mais l'inflation n'est pas causée par la Fed. Elle est due à des perturbations du côté de l'offre (goulets d'étranglement dans le secteur du pétrole et des transports) et à une série d'autres facteurs sur lesquels la Fed n'a aucun contrôle.

La Fed resserre la politique monétaire dans ce qui pourrait rapidement devenir une récession. Pourtant, l'inflation augmente en raison des problèmes de la chaîne d'approvisionnement, des bulles d'actifs et de la hausse des salaires.

C'est la recette de la stagflation. C'est pour bientôt.

▲RETOUR▲

.Un vrai casse-tête

Les politiques fédérales actuelles sont de plus en plus du type gagnant-perdant, renforçant la tendance primaire... et préparant les États-Unis à une véritable tendance baissière.

Bill Bonner Jeudi 2 mai 2024

Bill Bonner nous écrit de Dublin, Irlande

Je suis convaincu depuis longtemps que les institutions purement démocratiques doivent, tôt ou tard, détruire la liberté ou la civilisation, ou les deux. Soit un César ou un Napoléon s'emparera des rênes du gouvernement [américain]... soit votre république sera aussi effroyablement pillée et dévastée par les barbares... que le fut l'Empire romain...

avec cette différence que vos Huns et vos Vandales auront été engendrés par vos institutions à l'intérieur de votre propre pays.

- Thomas Babbington Macaulay

La journée d'hier a été riche en rebondissements à Wall Street. Conformément au chaos provoqué par les autorités fédérales, le Dow Jones a grimpé de 500 points après que le chef de la Fed, M. Powell, a déclaré que la prochaine mesure à prendre serait une baisse des taux d'intérêt. Puis, après avoir reconsidéré la question, les investisseurs ont vendu... et le Dow Jones a perdu la majeure partie de ses gains.

Cette agitation n'avait rien à voir avec les bénéfices réels des entreprises qui composent le marché réel (alias Wall Street). Il ne s'agissait que de spéculations sur l'action de la Fed. Et c'est un autre des marqueurs du changement que nous observons... d'une économie gagnant-gagnant, dans laquelle le succès vient de la fourniture de biens ou de services, à une économie gagnant-perdant dominée par la politique. En exagérant peut-être, nous dirons que la première est ce que l'on a en montant et que la seconde est ce que l'on obtient en descendant.

En d'autres termes, il existe des schémas pour tout. Ce que nous avons examiné ces derniers jours, c'est le chevauchement entre les tendances des marchés - notamment la tendance primaire - et les tendances des politiques publiques. Nous arrivons à une conclusion : Les politiques fédérales actuelles sont de plus en plus du type « gagnant-perdant », renforçant la tendance primaire... et préparant les États-Unis à une véritable tendance baissière.

Nous, les joyeux lurons que nous sommes, tenons pour acquis que les politiciens et les criminels de carrière ne vont jamais droit au but. Au contraire, ils trouvent toujours le moyen d'arnaquer les gens.

La folie des élites

Mais il existe une forme particulière de folie qui frappe les élites victorieuses. La corruption - profonde, presque invisible, comme la pourriture sèche sous une couche de peinture fraîche - fausse leur jugement. Ils pensent qu'ils sont les seuls à détenir le secret de la réussite et qu'aucun autre groupe ne pourrait progresser en faisant les choses différemment. C'était l'idée derrière le fantasme de la « fin de l'histoire ». L'innovation avait pris fin. L'émulation (des États-Unis) était la seule voie à suivre pour les pays en développement.

Il est donc surprenant de constater que des personnes ayant d'autres idées semblent réussir aussi bien, voire mieux. Même lorsque les États-Unis et leur royaume client, connu collectivement sous le nom d'« Occident », tentent de les en empêcher. C'est ce que rapporte le South China Morning Post :

Made in China 2025 : La Chine atteint la plupart des objectifs de son plan de

fabrication, prouvant l'inefficacité des tarifs douaniers et des sanctions américaines

En 2015, la Chine a lancé un ambitieux plan décennal - baptisé « Made in China 2025 » - visant à atteindre l'autosuffisance, l'innovation et la puissance dans l'industrie manufacturière en l'espace de dix ans. Mais pendant ce temps, une guerre commerciale avec les États-Unis a fait de son mieux pour empêcher la Chine de rayer sa liste d'objectifs.

En 2018, le président américain de l'époque, Donald Trump, a tenté de contrarier le plan de la Chine en déclenchant une guerre commerciale. Le gouvernement américain a sanctionné des entreprises chinoises de haute technologie, mis en place des droits de douane élevés et mené une enquête nationale sur les scientifiques collaborant avec la Chine. Lorsque Joe Biden a pris la tête des États-Unis en 2021, il est allé encore plus loin en imposant à la Chine des mesures telles que l'interdiction des puces électroniques.

Aujourd'hui, alors qu'il ne reste que huit mois avant 2025, le South China Morning Post a enquêté sur les progrès réalisés par la Chine.

L'analyse confirme que plus de 86 % de ces objectifs ont été atteints, et que d'autres le seront probablement plus tard cette année ou l'année prochaine. Par ailleurs, certains objectifs, tels que les véhicules électriques (VE) et la production d'énergie renouvelable, ont été largement dépassés.

Il nous semble également peu probable qu'une économie aussi sensible sur le plan politique puisse obtenir d'aussi bons résultats. Mais l'histoire ne s'arrête jamais là.

L'économiste italien Wilfredo Pareto nous rappelle qu'il y a toujours des gens qui forment **l'élite** d'un pays. La plupart du temps, ils sont bienveillants et utiles : ils tracent des routes, s'assurent que la plomberie fonctionne, règlent les différends et établissent des normes civilisées.

Mais au fil du temps, leurs petits cœurs crapuleux s'assombrissent. Plutôt que d'agir comme un juge impartial, veillant à ce que les règles soient respectées... ils inventent les règles à leur convenance. Les sanctions, les tarifs douaniers, les règlements, les lois, les limites à la liberté d'expression, les déficits, les bombardements, les meurtres, les subventions et les pots-de-vin font tous partie du programme.

Le pouvoir corrompt, comme on dit.

La République populaire de Chine est relativement récente ; elle n'a été créée qu'en 1949. À l'époque, l'économie américaine était 600 fois plus importante que celle de la Chine. L'Amérique a continué à croître. Mais après 1978, la Chine s'est engagée sur la voie du capitalisme et représente aujourd'hui 18 % du PIB mondial. En termes de parité de pouvoir d'achat, son économie est déjà plus importante que celle des États-Unis, et elle continue de croître deux à

trois fois plus vite.

Que se passe-t-il ?

Richard Cullen présente un point de vue désagréable :

> **L'Amérique bombarde tandis que la Chine construit**
>
> *Aujourd'hui, les États-Unis sont presque toujours en guerre contre divers ennemis à travers le monde, ce qui, dans chaque cas, rapporte de riches profits au complexe militaro-industriel-médiatique (CMIM) dirigé par les États-Unis. Toutefois, contrairement aux États-Unis, la Chine a choisi d'éviter presque complètement la guerre depuis 1979 (année d'une brève guerre avec le Viêt Nam) alors qu'elle se reconstruit. Cette attitude est largement conforme à plus de 2000 ans d'histoire impériale, où l'évitement de la guerre par la Chine était nettement plus évident qu'en Europe, tant avant qu'après la chute de l'Empire romain. Au niveau le plus fondamental, la Chine ne bombarde pas - elle construit, construit et construit. Et les résultats, qui sont étonnants, sont là pour que le monde entier puisse les voir.*

Un autre type d'abrutissement ? Peut-être.

▲RETOUR▲

.Suivre l'argent

La liberté d'expression est la protection la plus facile et la plus simple de la déclaration des droits. La Constitution stipule clairement que « le Congrès ne fera aucune loi » qui restreigne notre droit de nous exprimer.

Bill Bonner Vendredi 03 mai 2024

Bill Bonner nous écrit aujourd'hui de Dublin, Irlande...

Randall Mindy : *La vérité est bien plus déprimante. Ils ne sont même pas assez intelligents pour être aussi méchants que vous le pensez.*

Kate Dibiasky : *Pourriez-vous, s'il vous plaît, arrêter d'être si [bleep] agréable ? Je suis désolée, mais tout n'a pas besoin d'être si intelligent, charmant ou sympathique tout le temps. Parfois, nous devons simplement être capables de nous dire les choses. Nous avons besoin d'entendre des choses ! Écoutez, établissons, une fois de plus, qu'il y a une énorme comète qui se dirige vers la Terre.*

- Ne regardez pas en l'air (2021)

Alors que la nation garde la tête baissée... les yeux rivés sur ses propres pieds...

... elle rejette les principes qui ont fait sa grandeur... et la comète s'accélère.

Si l'on fait abstraction des cotisations à la sécurité sociale, le budget fédéral n'a pas été positif depuis les années 1970. Le dollar américain - une monnaie réelle garantie par l'or - a été remplacé par des « Federal Reserve Notes » (reconnaissances de dette de la Fed) en 1971.

La libre entreprise s'est transformée en entreprise dirigée... soumise au contrôle du Congrès, de la Maison Blanche et des bureaucrates de centaines d'agences et de départements, avec des montagnes de paperasse et une pléthore de règles et de réglementations. Essayez donc d'ouvrir une mine ou une usine en Californie !

La liberté d'expression est la protection la plus facile et la plus simple de la Déclaration des droits. La Constitution stipule clairement que « le Congrès ne fera aucune loi » qui restreigne notre droit à nous exprimer.

Mais voici, dans les nouvelles d'hier... Le Congrès propose justement une telle loi. Et il a le soutien d'une majorité de nos représentants élus. Premier amendement... premier schmamendement... Washington Post :

La Chambre des représentants adopte un projet de loi sur l'antisémitisme qui sème la discorde, alors que le GOP dénonce les manifestations sur les campus

Les leaders du GOP ont annoncé cette semaine des plans pour de nouvelles enquêtes de contrôle sur les universités d'élite où - selon les mots du Whip républicain de la Chambre Tom Emmer (Minn.) - « les antisémites pro-terroristes [prennent] le contrôle ». Mercredi, ils ont adopté la loi sur la sensibilisation à l'antisémitisme (Antisemitism Awareness Act) qui, selon ses partisans, permettrait au gouvernement fédéral de réprimer les manifestations anti-israéliennes sur les campus en codifiant une définition de l'antisémitisme...

Si cette loi est adoptée, nous serons toujours libres de critiquer les Albanais... les Indonésiens... ou même ces « singes de la capitulation mangeurs de fromage » en France. Mais lorsqu'il s'agira des Israéliens, nous nous tairons... de peur d'en dire trop. Les décideurs détermineront ce qu'il est permis de dire et ce qui ne l'est pas.

Nous rappelons à nos lecteurs que nous n'avons rien à ajouter à la discussion sur la stupidité ou la vénalité du Congrès... ou sur les meurtres de masse, le sionisme, la guerre en Ukraine, le suprémacisme blanc, le racisme, l'antisémitisme ou toute autre forme de « isme ». Qui a raison ? Qui a tort ? Ce n'est pas à nous de le dire. Nous nous contentons de regarder comment les points sont reliés entre eux... et de nous demander quand la comète de la dette va frapper.

Pour nous, la question n'est pas de savoir si la loi proposée est « bonne » ou « mauvaise », mais ce qu'elle signifie. Pourquoi les représentants élus du « peuple » voudraient-ils jeter par-dessus bord une protection constitutionnelle qui nous a bien servis pendant 233 ans ? Pourquoi maintenant ?

Pourquoi voudraient-ils se débarrasser d'une règle de bon sens - comme ne pas dépenser plus que ce que l'on peut se permettre - alors que tout le monde sait qu'elle est cruciale pour notre sécurité financière ?

Pourquoi voudraient-ils entraîner les États-Unis dans des combats partout dans le monde... où ils ne peuvent pas gagner, où ils n'ont pas d'objectif clair... et où ils n'ont pas vraiment intérêt à s'impliquer en premier lieu ?

D'un point de vue pratique et facilement compréhensible, la réponse est simple : Suivre l'argent.

The Guardian :

> *Une poignée de groupes pro-israéliens financent des campagnes politiques pour soutenir des candidats individuels lors des élections américaines, sous la houlette de l'American Israel Public Affairs Committee (Aipac), une force puissante dans la politique américaine. Avant les élections de 2024, l'Aipac prévoit de dépenser des dizaines de millions de dollars contre des candidats au Congrès, principalement des démocrates, qu'il juge insuffisamment favorables à Israël.*

Prenons l'exemple du représentant Don Bacon. Il semble être un homme honnête. Mais il sait de quel côté son pain est beurré. Il a reçu environ un quart de million de dollars de donateurs pro-israéliens. Naturellement, il fait ce pour quoi il est payé.

> *« Quoi qu'Israël veuille, nous devrions être là pour l'aider »*, dit-il.

Et c'est là que nous trouvons la définition de la corruption dans le défunt empire américain

dégénéré. Tom Emmer, mentionné ci-dessus, défend vaillamment la vérité... du moins la partie de la vérité que ses payeurs veulent faire entendre. Qui beurre son pain ? Surprise, surprise... son plus grand donateur de campagne est l'American Israel Public Affairs Committee.

Ni Bacon, ni Emmer, ni aucun autre membre du Congrès n'est particulièrement corrompu. La pourriture est plus profonde et plus répandue que cela ; les décisions sont prises à la demande d'intérêts particuliers, et non du public américain.

Et les Israéliens ne sont pas les seuls à avoir acheté et payé le Congrès. Voici Breitbart :

> *« Les gens disent que les démocrates sont le problème, ou que les républicains sont le problème à Washington. Et vous savez, les présidences se succèdent et le marécage reste le même", a expliqué [Brody] Mullins. « Nous avons donc voulu creuser plus profondément et nous demander ce qui était vraiment au cœur des problèmes à Washington, et nous nous sommes penchés sur la communauté des **lobbyistes**.*
>
> *« Les lobbyistes des entreprises dépensent tellement d'argent à Washington, ils ont les deux partis dans leur poche et ils obtiennent vraiment ce qu'ils veulent depuis 40 ou 50 ans [...] les entreprises dépensent pour changer la politique publique d'une manière qui les aide, mais qui nuit au reste d'entre nous.*

Suivez l'argent.

▲RETOUR▲

Noir et blanc

Est-ce ainsi que Dieu voit les choses ? Favorise-t-il ceux qui savent tuer ? Ou ceux qui ne le sont pas ?

Bill Bonner Lundi 06 mai 2024

Bill Bonner nous écrit aujourd'hui de Dublin, en Irlande...

Et ont-ils réussi à vous faire échanger
Vos héros contre des fantômes ?
Des cendres chaudes contre des arbres ?
De l'air chaud contre une brise fraîche ?

- Pink Floyd (1975)

Ouah !

Nous assistons ici à ce qui semble être un revirement historique.

Pendant de nombreuses années, les Américains ont été habitués à considérer les Israéliens comme les « bons ». Les Saoudiens, quant à eux, étaient les « méchants ». Pour nous, simples d'esprit et sans nuances, c'était tout ce que nous avions besoin de savoir. Mais aujourd'hui, même l'éditorialiste du New York Times Tom Friedman affirme qu'ils pourraient avoir changé de place :

> *« Pour dire les choses crûment, le prince héritier saoudien Mohammed bin Salman a mis en prison les pires extrémistes religieux de son pays, tandis que le Premier ministre israélien Benjamin Netanyahou a mis les pires extrémistes religieux de son pays dans son cabinet. »*

Nous ne prétendons pas connaître le plan de Dieu. Et nous nous méfions de ceux qui le font. Leur monde est trop étroit, trop ordonné... avec seulement deux couleurs - le noir et le blanc - très différent du monde réel.

Dans le monde réel, les couleurs s'estompent... coulent... et deviennent grises. Et Dieu garde ses plans pour lui.

Pour encourager le soutien au dernier projet de loi sur « l'aide à l'étranger » de 93 milliards de

dollars, Mike Johnson, président de la Chambre des représentants, a qualifié le Hamas d'« organisation terroriste ». Ses héros luttaient contre le « terrorisme » ; fin de l'histoire.

Johnson n'augmente pas notre respect pour le Congrès, pas plus qu'il ne le diminue. Mais un honnête père de famille doute souvent qu'il fasse ce qu'il faut pour ses propres enfants ; Johnson pense-t-il vraiment savoir ce qu'il faut faire pour les enfants d'Israël ou de Gaza ?

Le Hamas est le gouvernement élu de Gaza, une petite zone effectivement, mais pas entièrement, sous contrôle militaire israélien. Le Hamas dispose de peu de capacités militaires conventionnelles : pas de chars, pas de bombardiers, pas d'artillerie ou de marine sérieuse, pas de généraux béats, pas de sous-marins nucléaires ni de « Dôme de fer » pour le protéger des attaques aériennes. Largement dépassées, ses campagnes tendent à être de nature « terroriste », à l'instar d'Al-Qaïda, du Djihad islamique, du Hezbollah et d'autres groupes « terroristes ».

Même en matière de terrorisme, le Hamas n'est pas particulièrement bon. Jusqu'en septembre de l'année dernière (si nous lisons correctement les données), il a été responsable de 1 455 morts. Le Hamas a souvent attaqué des installations militaires israéliennes. De toute façon, une campagne contre une cible militaire ne devrait pas être considérée comme un véritable acte de « terrorisme » ; il s'agit d'un acte de guerre. Souvent, il n'y a pas eu de victimes du côté israélien.

En revanche, Larry Johnson, un ancien analyste de la CIA, dénombre 8 660 morts palestiniens aux mains des Israéliens, soit près de six fois plus. Si l'Amérique voulait être du côté des vainqueurs, il est certain qu'Israël était la voie à suivre.

Mais est-ce ainsi que Dieu voit les choses ? Favorise-t-il ceux qui savent tuer ? Ou ceux qui ne le sont pas ? Larry Johnson :

> *« Un analyste impartial conclurait que les Palestiniens sont plus victimes que les Israéliens, si l'on en croit le nombre déséquilibré de tués et de blessés du côté palestinien.*

C'était le cas jusqu'en septembre 2023. Depuis, la balance des tueries a encore penché en faveur des Israéliens. Lors de l'attaque lancée par le Hamas en octobre, quelque 1 143 personnes ont été tuées. Il semble toutefois qu'un grand nombre d'entre elles aient été tuées par des « tirs amis » de la part des Israéliens eux-mêmes... nous n'en connaissons pas le nombre.

Israël a contre-attaqué. Environ 35 000 Palestiniens - pour la plupart des femmes et des enfants - sont morts jusqu'à présent (beaucoup d'entre eux n'ont pas encore été dénombrés sous les décombres), ce qui porte le nombre total d'âmes étouffées par le terrorisme du Hamas à environ 2 598, tandis que le nombre de personnes tuées par l'armée israélienne s'élève à plus de 43 000. Si l'on s'en tient au seul décompte des corps, l'armée israélienne est 16 fois plus menaçante pour la vie humaine que les « terroristes ».

Et qu'en est-il du reste du monde ?

Statista rapporte qu'au cours d'une année moyenne du 21e siècle, environ 20 000 personnes sont mortes à cause du « terrorisme ». La plupart de ces incidents, comme on peut s'y attendre, se sont produits au Moyen-Orient ou en Afrique.

Par ailleurs, le projet « Cost of War » de l'université Brown évalue à 929 000 le nombre de personnes directement tuées par la « guerre contre le terrorisme » menée par les États-Unis, dont environ un tiers de civils.

En d'autres termes, pour chaque victime des terroristes, les États-Unis et leurs alliés ont tué deux personnes.

Le professeur R.J. Rummel, qui a estimé et additionné le nombre d'innocents tués, non pas par des terroristes, mais par des gouvernements légitimes, nous offre une vision encore plus large. Au XXe siècle, il y a eu des famines intentionnelles, par exemple en Union soviétique (Holodomor) et en Chine (Révolution culturelle).

Il y a également eu des purges, des génocides, des nettoyages ethniques, des camps de concentration, des champs de bataille et des meurtriers de masse dont les crimes sont à couper le souffle : Staline, Hitler, Pol Pot, Mao... et bien d'autres. Rummel évalue à 148 millions le nombre total de victimes des seuls régimes communistes.

James A. Lucas, quant à lui, ne laisse pas les Américains s'en tirer à bon compte. Il estime à 20 millions le nombre de morts dans les guerres inutiles menées par les États-Unis depuis la Seconde Guerre mondiale - Corée, Viêt Nam, Guatemala, Nicaragua, Irak, Afghanistan, etc.

Nous tuons les méchants", pourrait répondre M. Mike Johnson, “et Dieu merci, nous en tuons beaucoup”.

Et qui sait, peut-être que Dieu est d'accord avec lui. Ou peut-être pas.

▲RETOUR▲

•La fête de quartier de l'Amérique

Une corruption subtile a infecté l'ensemble du système financier. Le nouvel argent était un crédit accordé par les banques, et non un actif. Il a été emprunté - à des taux absurdement bas - au lieu d'être gagné.

Bill Bonner Mardi 07 mai 2024

La bataille de Lexington

Bill Bonner, écrivant aujourd'hui de Dublin, Irlande

Je peux résister à tout sauf à la tentation.

- Oscar Wilde

"*Je pense qu'il est peu probable que le prochain mouvement du taux directeur soit une hausse*", a déclaré Jerome Powell.

Mais pourquoi ? L'inflation américaine dépasse d'environ 100 % l'objectif supposé de la Fed. Pourquoi réduire les taux plutôt que de les augmenter ? Nous proposons ici une hypothèse.

La semaine dernière, notre collègue Tom Dyson nous a donné un moyen simple de relier les points. Selon lui, nous approchons de la fin de la plus grande expérience financière de l'histoire. Pour résumer les 700 mots qui suivent en cinq mots seulement : les banquiers centraux ne peuvent pas résister à la tentation.

En 1971, guidés par Milton Friedman, les États-Unis ont fait quelque chose d'extraordinaire. Ils ont changé le système monétaire du monde entier. Et peu de gens l'ont remarqué.

La question était de savoir si le système du dollar américain pouvait être mieux géré par des professionnels - des docteurs en sciences disposant d'une plus grande marge de manœuvre sur les taux d'intérêt et les autres politiques bancaires - afin d'améliorer le capitalisme.

Le dollar garanti par l'or n'était pas du tout facile à gérer. On ne peut pas simplement "imprimer" de l'or. Il fallait l'extraire. L'expédier. Et le stocker. Et au bout du compte, on avait de la chance si l'offre de nouvelle monnaie adossée à l'or restait égale à l'offre d'autres biens et services dans l'économie réelle.

Ce n'est pas si mal. Le dollar était relativement stable... et difficile à manipuler. En 1913, lorsque la Fed a été créée, un dollar valait presque exactement la même chose que 100 ans auparavant. Mais le système limitait le montant que les décideurs politiques américains pouvaient dépenser.

Une tentation trop forte

Le nouveau système a changé la donne. L'or n'existe plus. La Fed pouvait créer de l'argent sur demande. En 2002, Ben Bernanke a expliqué :

> *"Le gouvernement américain dispose d'une technologie, appelée presse à imprimer (ou, aujourd'hui, son équivalent électronique), qui lui permet de produire autant de dollars américains qu'il le souhaite à un coût pratiquement nul.*

Mais peut-on faire confiance à l'homme ordinaire pour résister à la tentation de trop imprimer ? La réponse, aujourd'hui connue, est "non".

Cette expérience n'est pas nouvelle. Les systèmes monétaires "papier" ou "monopolistiques" sont apparus et ont disparu à de nombreuses reprises. L'arrivée était toujours amusante - les gens avaient plus à dépenser. C'est la disparition qui a été douloureuse, se terminant souvent par une dépression, une guerre ou une révolution.

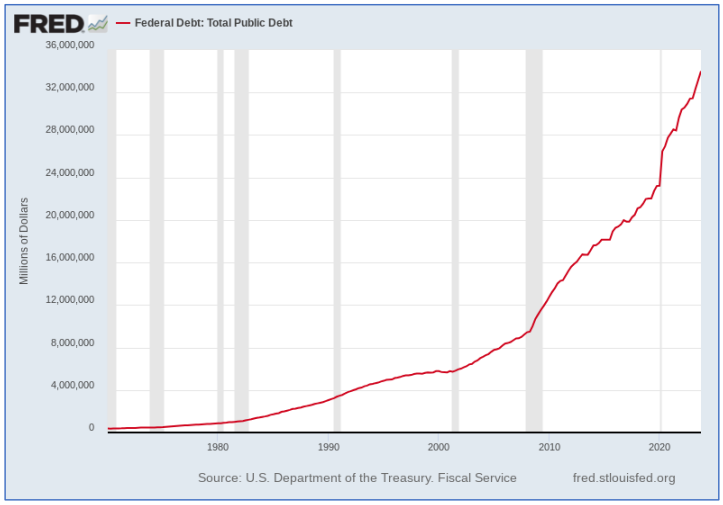
Après la Première Guerre mondiale, l'Allemagne a dû faire face à d'énormes dettes de guerre. Elle a adopté le papier-monnaie sans garantie en or. En 1923, il fallait 4 210 500 000 000 marks pour acheter un dollar.

Un commerçant compte une boîte de billets de banque dans l'Allemagne de 1923

En 1960, la France, après des années d'impression monétaire excessive, a dû remplacer l'ancien franc par un nouveau, à 100 contre 1. La Chine... Yougoslavie... Argentine... Zimbabwe... Liban - tous ont été des catastrophes sociales, politiques et financières.

En Allemagne, l'inflation a provoqué un tel mécontentement que des gangs se sont affrontés dans les rues ; les socialistes nationaux d'Adolf Hitler ont remporté ces rixes et pris le contrôle du pays. L'instabilité financière de la Russie a conduit à la révolution bolchevique de 1917. L'inflation chinoise des années 1940 a porté Mao Tsé-toung au pouvoir.

Aux États-Unis, le 15 août 1971, c'est le choc Nixon. Le nouveau dollar ressemblait à l'ancien. Mais il ne représentait plus un actif - un dollar garanti par de l'or - mais essentiellement une reconnaissance de dette, un "billet de réserve fédéral" émis par une banque de réserve fédérale. La plupart des économistes ont hoché la tête en signe d'approbation. Le public s'est contenté de hocher la tête.



Nous sommes en 2024, soit 53 ans plus tard. En 1971, la dette américaine atteignait 400 milliards de dollars. Neuf ans plus tard, elle n'atteignait encore que 800 milliards de dollars. À ce niveau, le dernier chef honnête de la Fed, Paul Volcker, pouvait encore lutter contre l'inflation avec des taux d'intérêt extraordinairement élevés. Son taux d'intérêt maximal - 20 % en juin 1981 - a provoqué la pire récession depuis la Grande Dépression. C'est ce qu'il a fallu pour extraire l'inflation du système.

C'était un geste héroïque. Les politiciens et les économistes ont poussé des cris d'orfraie. Volcker a été largement méprisé. Il a été brûlé en effigie sur les marches du Capitole et dénoncé par des milliers d'économistes.

Et aujourd'hui ? Un taux des fonds fédéraux de 20 % serait impossible.

Voici pourquoi. Après la sauvegarde de Volcker, le crédit de moins en moins cher a rendu

l'emprunt et la spéculation plus rentables que jamais. Les consommateurs, les entreprises, les investisseurs et le gouvernement se sont tous endettés de plus en plus. Ils ont acheté de plus grandes maisons, de meilleures voitures, davantage d'avions de chasse et de porte-avions... des fusions et des acquisitions... des dotcoms... des cryptomonnaies - whee !

Une corruption subtile a infecté l'ensemble du système financier. Le nouvel argent était un crédit accordé par les banques, et non un actif. Il a été emprunté - à des taux absurdement bas - au lieu d'être gagné. Qui pouvait l'emprunter à moindre coût ?

Les grandes institutions solvables - les grandes banques, les grandes entreprises et les grands gouvernements. C'est ainsi que des entreprises comme BlackRock ont pu surenchérir sur les familles et acheter des milliers de maisons ; elles pouvaient emprunter à des taux d'intérêt plus bas

> *Flottant sur une marée de taux d'intérêt ultra-bas, la dette semblait presque en apesanteur. Mais plus elle s'éloignait de la mer, plus il était difficile de revenir sur la terre ferme. Aujourd'hui, même un taux des fonds fédéraux de 10 % - la moitié du niveau de 1981 - serait si dévastateur que la Fed n'oserait pas s'y risquer.*

Aujourd'hui, la dette fédérale s'élève à 34 600 milliards de dollars et augmente de plus de 120 milliards de dollars par mois. Et le Trésor, qui tente de limiter ses remboursements, opte pour des emprunts de plus en plus courts - des billets à deux ans plutôt que des obligations à dix ans, par exemple. Il en résulte qu'une part plus importante de la dette totale est "évaluée sur le marché" chaque année. Et l'ensemble de la dette devient plus sensible aux taux d'intérêt.

À 10 %... les paiements de la dette absorberaient rapidement toutes les recettes de l'impôt sur le revenu. À 20 %, l'enfer se déchaînerait immédiatement.

Cela signifie que la Fed ne peut plus "sauver le système". Elle n'en a pas les moyens. Il y a trop de dettes.

Son véritable objectif n'est pas d'éliminer l'inflation, mais de la gérer... de "monétiser la dette", c'est-à-dire de réduire sa valeur réelle par des hausses de prix soutenues. Mais pour ce faire, l'inflation doit être supérieure au taux de création de nouvelles dettes. La dette américaine galope à près de 7 % du PIB par an. Le taux d'inflation doit atteindre ce niveau... et y rester. C'est la véritable raison pour laquelle la Fed parle de réduire les taux d'intérêt plutôt que de les augmenter.

Mais attention. Essayer de gérer l'inflation, c'est comme essayer de contrôler une fête de quartier dans un quartier malfamé. Les balles peuvent fuser à tout moment.

▲RETOUR▲

Comment la Fed en est venue à aimer l'inflation

L'économie américaine n'a pas besoin d'un crédit moins cher. Au contraire, elle aurait besoin de taux d'intérêt plus élevés pour réduire l'inflation. En l'état, les prix à la consommation continuent d'augmenter à un rythme environ deux fois supérieur à l'objectif de la Fed.

Bill Bonner Mercredi 8 mai 2024

Bill Bonner nous écrit aujourd'hui de Dublin, Irlande...

Le principe de dépenser de l'argent qui sera payé par la postérité, sous le nom de financement, n'est rien d'autre qu'une escroquerie à grande échelle.

- Thomas Jefferson

Nous nous sommes quittés hier sur l'idée provocante que la Fed ne veut pas vraiment étouffer l'inflation. Elle veut plus d'inflation... suffisamment pour réduire la valeur réelle de la dette américaine. Aujourd'hui, nous examinons l'escroquerie qui se cache derrière cette idée.

Avec une inflation de 5 %, toutes choses restant égales par ailleurs, les États-Unis réduiraient la valeur réelle de leur dette publique de 1 700 milliards de dollars en une seule année.

Le problème, c'est que toutes les autres choses ne sont pas égales. Au niveau actuel des déficits, les États-Unis ajoutent 1 700 milliards de dollars de nouvelle dette par an.

La situation est délicate. Les autorités fédérales doivent soit augmenter l'inflation, soit réduire les dépenses. Notre prédiction de longue date : ils choisiront l'inflation.

En apparence, la Fed est à quatre pattes, fermement opposée à l'inflation. Elle jurera sur une

Bible de Trump qu'elle a l'intention de ramener l'IPC à 2 % et qu'elle ne regardera ni à droite ni à gauche jusqu'à ce que le travail soit fait.

La suite de l'histoire

Mais il y a toujours autre chose à dire. Qui gagne ? Qui perd ? Qui décide ? Il y a l'analyse superficielle, politique... et il y a les courants plus profonds de l'histoire, l'analyse mégapolitique. En public, la Fed combat l'inflation ; en privé, elle l'encourage.

Les médias rapportent que deux choses tirent la Fed dans des directions différentes. Certaines nouvelles récentes concernant l'inflation, par exemple, sont "négatives". En d'autres termes, elles nous indiquent que l'économie s'affaiblit et qu'elle aurait besoin d'une dose d'argent frais.

Le marché de l'emploi s'affaiblit. Les nouveaux emplois créés en avril ont été moins nombreux que prévu. L'emploi total a augmenté... mais au taux le plus bas depuis trois ans. Le chômage a augmenté. Les offres d'emploi ont diminué.

Une meilleure mesure du marché de l'emploi est le nombre réel d'heures travaillées ; le dernier relevé de cette mesure était négatif, ce qui indique un affaiblissement de l'économie. Et l'industrie manufacturière (selon l'indice des directeurs d'achat) a donné le signal d'une récession.

Mais qu'est-ce que c'est que ça ! En surface, il y avait aussi des nouvelles "positives" (inflationnistes).

L'indice Case-Shiller des prix de l'immobilier a atteint un nouveau record historique en février. Les coûts de main-d'œuvre (y compris les salaires et les avantages sociaux) ont augmenté plus que prévu. Les prix de gros ont atteint leur niveau le plus élevé depuis deux ans. (Signe d'une inflation plus forte à venir ?) Et la baisse de la masse monétaire américaine semble avoir atteint son point le plus bas.

Fausse conclusion

Tous ces éléments suggèrent que l'économie américaine n'a pas besoin d'un crédit moins cher. Au contraire, elle pourrait utiliser des taux d'intérêt plus élevés pour réduire l'inflation. À l'heure actuelle, les prix à la consommation continuent d'augmenter à un rythme environ deux fois supérieur à l'objectif de la Fed.

Les économistes se disputent pour savoir lequel de ces points de données est le plus important... et si la balance des opinions penche en faveur d'une baisse des taux... ou d'une hausse des taux.

L'observateur lambda pourrait tirer une conclusion totalement erronée : la Fed a le pouvoir de faire pencher la balance dans la direction qu'elle souhaite. Il pourrait penser que la Fed peut

toujours contrôler les taux d'intérêt... et qu'avec une sagesse qui dépasse l'entendement, elle peut guider l'économie sur la voie de la prospérité et de la croissance pour toujours, en gonflant proprement avec de l'argent bon marché lorsque c'est nécessaire et en coupant le stimulus lorsque la croissance et l'inflation menacent de devenir incontrôlables.

Mais ce n'est pas ainsi que les choses fonctionnent. Derrière ce blabla se cache une histoire bien différente, avec un début et une fin... et une morale.

La genèse a eu lieu en 1971, avec l'introduction d'un nouveau dollar que les décideurs pouvaient manipuler. Au fil du temps, l'argent facile de la Fed - en particulier durant la phase de "taux d'intérêt zéro" 2009-2021 - a incité les gens à emprunter bien plus qu'ils ne l'auraient fait autrement. Aujourd'hui, la dette totale des États-Unis - ménages, entreprises et gouvernements - approche les 100 000 milliards de dollars, soit près de quatre fois le PIB américain.

On voit bien le problème. Plus la dette est élevée, plus vous devez utiliser vos revenus actuels pour payer les intérêts. Avec un taux d'intérêt uniforme de 5 %, par exemple, l'Amérique devrait utiliser près de 20 % de son PIB uniquement pour payer les intérêts... tout en escroquant la génération suivante en laissant le principal impayé.

Le principal emprunteur était, bien entendu, le gouvernement américain lui-même.

Le revers de la médaille de l'emprunt est le remboursement. Mathématiquement, les États-Unis pourraient rembourser leur dette. Mais il faudrait pour cela qu'ils abandonnent leur empire mondial. Il faudrait aussi réduire les programmes nationaux de protection sociale. Politiquement, il est impossible de procéder à ces changements ; comme un alcoolique, le pays devra d'abord "toucher le fond".

L'inflation reste donc la seule véritable option. Les autorités fédérales le savent. Elles doivent faire augmenter le taux d'inflation, et non le faire baisser, afin que la valeur réelle de la dette publique soit ramenée à un niveau plus gérable. C'est pourquoi, même si l'inflation est deux fois supérieure à l'objectif de la Fed, M. Powell continue d'insister sur le fait que la prochaine étape consistera à abaisser les taux, et non à les augmenter.

Le public ne veut peut-être pas de prix plus élevés. Mais ceux qui comptent le font : les grandes fortunes, les grandes entreprises et les grands gouvernements.

▲RETOUR▲

•Tous les grands pays veulent de l'inflation

Les États-Unis ont une dette de 34 700 milliards de dollars. Et si les détenteurs de dettes se rendaient compte que la Fed n'allait pas vraiment

lutter contre l'inflation... et qu'elle allait simplement « imprimer » des milliers de milliards de dollars de papier vert ?

Bill Bonner Jeudi 09 mai 2024

Bill Bonner nous écrit aujourd'hui de Dublin, Irlande

Comme une personne déprimée devant une fenêtre ouverte, nous avons laissé hier une question importante sans réponse :

> *Pourquoi ne pouvons-nous pas nous contenter de régler le problème de la dette ? Pourquoi faut-il que cela se termine par une crise et un désastre ?*

C'est ce que l'on appelle l'embrouille ! La question a été posée à Jared Bernstein, le principal conseiller économique de Joe Biden. Dans une interview pénible à regarder, il a semblé imiter l'inimitable Frank Dribben de Leslie Nielson :

> *« Le gouvernement américain ne peut pas faire faillite parce que nous pouvons imprimer notre propre monnaie... Le gouvernement imprime bel et bien son propre argent. Le gouvernement imprime sans aucun doute de l'argent et prête cet argent... Le gouvernement imprime sans aucun doute de l'argent... Il prête ensuite cet argent en vendant des obligations. C'est ce qu'ils font ? Ils vendent des obligations, puis les gens achètent les obligations et prêtent l'argent. Oui... »*

Oui, c'est ce qu'ils font. Mais pourquoi ? Stephanie Kelton, partisane de la théorie monétaire moderne, s'interroge :

> *Pourquoi le gouvernement fédéral doit-il emprunter son propre argent ?*

Un animateur de talk-show, qui l'interrogeait, s'est empressé de répondre par l'absurde :

> *Pourquoi ne pas imprimer des pièces de mille milliards de dollars ? Nous en donnons une*

> *à la Chine. Nous en donnons une à la Chine, une à la sécurité sociale, etc. Nous remboursons nos dettes d'un seul coup.*

Cela semble être une évidence. Le problème de la dette est résolu. On appose un tampon sur la facture PAYÉE... et on passe à autre chose.

Il ne s'agit pas d'une « question théorique ». Voici la présidente du Comité pour un budget fédéral responsable, Maya MacGuineas :

> *Nous sommes à moins de dix ans d'une crise de solvabilité massive qui réduirait les prestations de plus de 67 millions de personnes âgées et limiterait gravement leur accès aux soins de santé peu après. Mais au lieu de courir pour résoudre ce problème, nos politiciens le fuient. Le fonds de pension de la sécurité sociale sera insolvable lorsque les 58 ans d'aujourd'hui atteindront l'âge normal de la retraite et que les plus jeunes retraités d'aujourd'hui auront 71 ans.*

Note à Kelton, Bernstein et autres : les retraités ne mangent pas de papier.

À l'heure actuelle, la Fed est en équilibre sur le fil du rasoir. Elle veut de l'inflation... pour stimuler les esprits animaux et réduire le niveau réel de la dette américaine. Mais il serait suicidaire de sauter dans le vide et de baisser les taux immédiatement, sous les yeux du monde entier.

Les États-Unis ont une dette de 34 700 milliards de dollars. Que se passerait-il si les détenteurs de dettes (et les retraités) se rendaient compte que la Fed n'allait pas vraiment lutter contre l'inflation... et qu'elle allait simplement « imprimer » des milliers de milliards de dollars de papier vert ?

Tous ceux qui ont placé leur confiance dans la Fed et le dollar américain avec la fortune de toute une vie... que penseraient-ils ? La Fed est censée protéger la valeur des reconnaissances de dettes américaines, qu'il s'agisse des vénérables bons du Trésor à 30 ans ou de la monnaie verte ambulante, en 1, 5, 10... et bien d'autres choses encore.

Même notre femme de ménage en Argentine, qui vit dans une hutte en terre dans les Andes, à six heures de marche de chez nous, conserve ses économies dans du papier vert. C'était un moyen facile de les protéger du peso argentin. Et si elle savait que les fonctionnaires américains n'étaient pas plus fiables que leurs propres jefes du Banco Central de la Republica Argentina ?

Le cartel bancaire

Jusqu'à présent, les détenteurs d'obligations pensent qu'ils peuvent faire confiance à la Fed pour protéger leur argent. Ils n'ont pas de chance. La Fed est un cartel de grandes banques. Son principal objectif est de s'assurer que les banques disposent de suffisamment d'argent. Si

elles en manquent, la Fed escroquera vos enfants - avec l'inflation - pour leur en donner davantage.

Toutes les grandes banques veulent de l'inflation.

- *Le grand gouvernement a besoin de l'inflation pour réduire la valeur réelle de sa dette actuelle... et lui permettre de continuer à confisquer les richesses de la nation.*

- *Les taux d'intérêt ultra-bas et les déficits provoquent l'inflation, mais ils augmentent les prix de leurs actions et obligations.*

- *Les grandes entreprises prospèrent également grâce à l'inflation. Les nouveaux concurrents ne peuvent pas obtenir de financement. Les petites entreprises font faillite. Les grandes entreprises sont renflouées.*

Même les grands médias préfèrent l'inflation à l'« austérité ». L'inflation est un moyen de financer les guerres et les gâchis qu'ils aiment tant.

Tous veulent survivre et croître, en concentrant la richesse et le pouvoir dans les grandes institutions, ici et maintenant, des élites enracinées.

Mais la véritable clé de l'adoption de l'inflation par les autorités fédérales est la suivante : Ils n'ont pas d'autre choix. TINA. Politiquement, il n'y a pas d'alternative. Ces groupes puissants n'accepteront jamais les coupes sombres nécessaires pour réduire la dette américaine (excédents budgétaires !).

Une crise de la dette ne se règle pas à la légère. Comme dans le cas d'un accident de train ou de la vieillesse, le fait de se débrouiller ne vous mènera pas de l'autre côté. L'aventure doit prendre fin avant qu'une nouvelle ne puisse commencer. La sécurité sociale et l'assurance-maladie sont en faillite. La dette américaine augmente plus vite que l'inflation ne peut la réduire. En cas de nouvelle période de forte inflation, la Fed serait incapable d'augmenter suffisamment les taux pour la maîtriser.

La seule option qui s'offre aux autorités fédérales est l'inflation... encore l'inflation... une inflation soutenue à des niveaux suffisamment élevés pour réduire la valeur réelle de la dette américaine.

Attendez la suite.

▲RETOUR▲